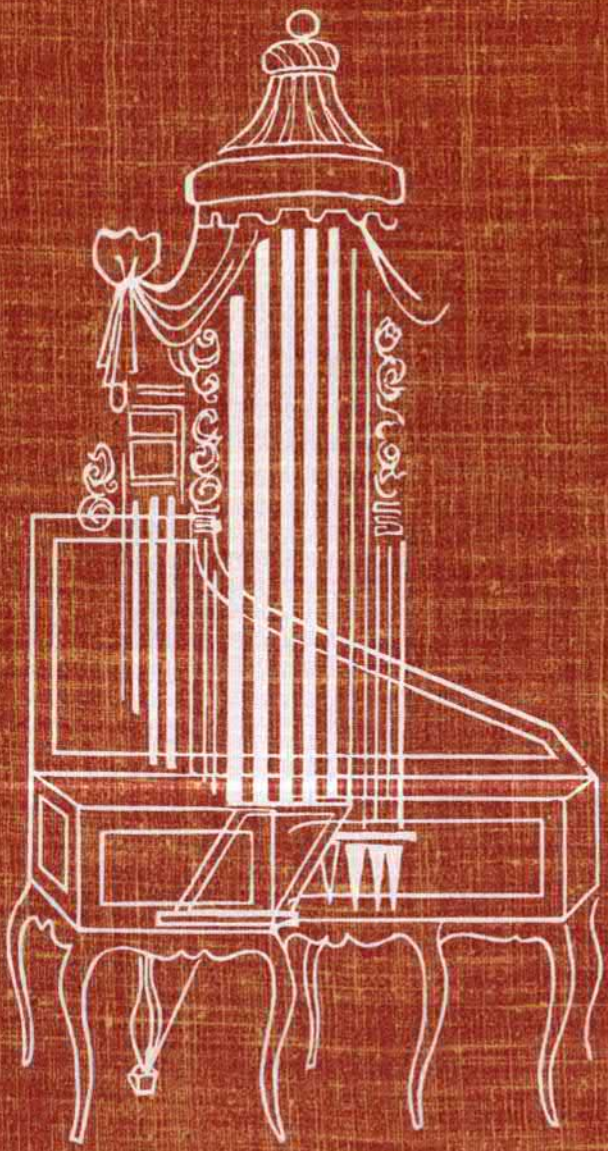


TRADUCTION
PAR MARGUERITE ET EDMOND BUCHET

La petite chronique

d'Anna Magdalena Bach

Illustrations de René Péron

super
1000

SOCIÉTÉ NOUVELLE DES ÉDITIONS G.P.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Cet ouvrage paru anonymement en Angleterre et en Allemagne, traduit dans presque toutes les langues, a obtenu partout un succès considérable. Il faut l'attribuer non seulement à l'intérêt souvent passionné que suscitent de nos jours la musique et la personne de Jean-Sébastien Bach, mais surtout au fait que ce petit livre, à la fois si émouvant et si exact, s'inspire du plus bel amour qui ait jamais été vécu.

© 1957 - Buchet-Chastel, Corrêa, Paris
Printed in France

CHAPITRE PREMIER

Où l'on verra le maître de chapelle Jean-Sébastien Bach, jouant de l'orgue, confondu avec saint Georges, son unique auditrice s'enfuir toute tremblante de l'église et comment la jeune Magdalena devint la femme du grand musicien.

AUJOURD'HUI, une visite a égayé ma solitude. Caspard Burgholt, qui fut autrefois l'élève préféré de mon cher Sébastien, est venu me voir. Il n'a découvert la vieille Mme Bach dans son

abandon et sa pauvreté qu'après de multiples recherches. Les jours glorieux où vivait Sébastien ont bien vite été oubliés !

Nous avions beaucoup de choses à nous dire. Il me raconta ses modestes succès, me donna des nouvelles de sa femme et de ses jeunes enfants, mais il fut surtout question de celui qui n'est plus parmi nous, de son maître, de mon mari. Après avoir évoqué le souvenir de ces merveilleuses années, Caspard me demanda si je n'écrirais pas une petite chronique sur Sébastien. « Vous le connaissez comme personne et je suis certain que votre cœur n'a pas beaucoup oublié. Ecrivez donc ses paroles, ses gestes, sa vie, sa musique. Les hommes négligent aujourd'hui sa mémoire, mais il n'en sera pas toujours ainsi. Ils ne le laisseront pas longtemps dans l'oubli, et vous remercieront un jour de tout ce que vous leur aurez livré. »

Il me quitta sur ces mots, que je m'empressai de noter. Qu'il dise vrai ou se trompe, je suivrai ses conseils, car j'ai besoin d'une consolation dans ma solitude.

Il ne m'est pour ainsi dire rien resté de ce que Sébastien possédait, car toutes les choses de valeur ont dû être vendues et divisées. Comme je regrette de n'avoir pas même pu garder la tabatière en or et en agate qu'il aimait tant, que j'ai

vue si souvent dans ses mains, que si souvent j'ai remplie pour lui ! Elle fut estimée trop précieuse pour sa veuve. On l'a donc vendue, et l'argent en a été partagé entre nous. Mais, si l'on ne m'a presque rien laissé qui me rappelât Sébastien, c'est probablement que le bon Dieu n'en voit pas la nécessité. Le trésor inestimable des souvenirs qui reposent dans mon cœur m'empêchera en effet de l'oublier jamais. Pauvre, oubliée, entretenue par les aumônes de la ville de Leipzig, vieille (j'ai eu cinquante-sept ans hier et ne suis que de sept ans plus jeune qu'il n'était au moment de sa mort), si l'on m'offrait la vieillesse la plus glorieuse et la plus honorée à la condition de n'avoir pas été sa femme, je n'y consentirais pas.

J'estime, en effet, qu'en Thuringe deux femmes seulement furent tout à fait heureuses : sa cousine, Maria Barbara Bach, sa première épouse, et moi-même, sa seconde. Il nous aima toutes deux, mais je crois qu'il éprouva encore plus d'amour pour moi que pour Maria Barbara. Dans tous les cas, par la grâce de Dieu, il a pu m'aimer plus longtemps puisqu'il n'a été marié que treize ans avec elle. La pauvre mourut pendant qu'il voyageait avec le prince Léopold d'Anhalt-Cœthen. Son fils Emanuel, si jeune fût-il alors, n'a jamais oublié la douleur de son père qui, à son retour,

trouva ses petits enfants abandonnés. Sa femme, heureuse et en bonne santé à son départ, était déjà enterrée. Pauvre Maria Barbara Bach, qui dut mourir sans un adieu, sans un dernier regard de lui !

Et mon premier regard sur lui ! Comme, à cette pensée, les années s'anéantissent, comme tout redevient clair et distinct !

Mon père m'emmenait souvent dans ses petits voyages, surtout quand il s'agissait de musique, car il connaissait ma passion pour cet art. L'hiver de 1720, je l'accompagnai à Hambourg, où il allait rendre visite à mon grand-oncle et à ma grand-tante. L'église Sainte-Catherine possédait un très bel orgue à quatre claviers dont j'avais beaucoup entendu parler par les amis de mon père. Or, le lendemain de mon arrivée, ma grand-tante m'emmena faire des achats et, sur le chemin du retour, comme je passais devant l'église, l'idée me vint d'y entrer pour jeter un coup d'œil.

Ayant poussé la porte, j'entendis quelqu'un jouer et des sons si merveilleux sortirent soudain de l'obscurité qu'un archange me sembla être assis au clavier. Je me glissai tout doucement à l'intérieur et restai là. Je regardais les orgues, qui se trouvaient sur la galerie de l'ouest; les gros tuyaux s'envolaient vers la voûte, plus bas bril-

laient de belles sculptures brunes et dorées, mais je ne pouvais apercevoir l'organiste. Je ne sais combien de minutes je passai ainsi dans l'église vide, n'étant plus qu'oreilles, comme si j'avais pris racine dans les dalles de pierre. Dans l'ivresse de cette musique, j'avais complètement perdu le sentiment du temps. Lorsque, après avoir fait gronder l'espace d'une suite d'accords glorieux, elle se tut soudain, j'étais encore debout, sans contrôle, la tête levée, comme si le tonnerre sortant des tuyaux allait continuer à rouler. Mais ce fut l'organiste, Sébastien lui-même, qui parut sur la tribune et s'approcha de l'escalier. J'avais encore les yeux levés lorsque son attention se fixa sur moi. Je le regardai un instant, trop effrayée par sa subite apparition pour pouvoir faire un mouvement. Après un tel concert, c'était saint Georges plutôt qu'un homme que je m'attendais à voir. Je me mis à trembler, saisis mon manteau tombé sur le sol, et, prise d'une inconcevable panique, me précipitai hors de l'église.

Quand je me sentis en sécurité, dehors, je m'étonnai de ma folle conduite. Mon austère grand-tante elle-même n'aurait rien pu trouver qui fût contraire à l'honneur d'une jeune fille dans le fait d'être entrée à l'église et d'avoir écouté le jeu d'orgues.

Je ne savais pas qui était l'organiste que j'avais entendu, mais, lorsque au repas du soir je racontai à mon père ma petite aventure (en lui taisant toutefois l'apparition, ma terreur et ma fuite), il s'écria : « Cela ne peut être que le maître de chapelle du duc de Cœthen, Jean-Sébastien Bach ! Il doit jouer demain devant M. Reinken, et j'irai l'écouter avec quelques messieurs. Je lui dirai à quel point ma petite fille aime sa musique. S'il t'entend une fois chanter, mon petit rossignol, peut-être écrira-t-il quelque chose pour toi. »

Je priai mon père, en rougissant beaucoup, ce qui me rendit encore plus confuse, de ne rien dire de moi à M. Bach. Mais, plus je rougissais, plus mon père devenait gai. Il pensait que j'avais perdu mon cœur en apercevant les basques du maître de chapelle, car il ne pouvait supposer que j'eusse pu voir son visage pendant qu'il jouait; d'ailleurs, M. Bach n'avait pas la réputation de jeter des regards aimables aux jeunes filles.

Mon père se rendit donc, le jour suivant, au concert de l'église Sainte-Catherine. A son retour, je le pressai de questions. Il débordait d'admiration; jamais il n'avait entendu, et pensait qu'il n'entendrait plus jamais, toucher de l'orgue de telle façon. Assis autour de lui, nous l'écoutions.

Il raconta que le maître de chapelle avait joué deux heures de suite et avait notamment, pendant une demi-heure, improvisé sur le choral *Au bord des eaux de Babylone*, en pratiquant le plus merveilleux jeu de pédale qu'on puisse imaginer. « Il utilisait la pédale double avec autant de facilité, dit mon père, que s'il avait joué la gamme avec une main. » Puis il leur avait fait entendre une fantaisie et une fugue en *sol* mineur, qu'il venait de composer, un morceau extraordinairement beau et brillant. J'entendis souvent Sébastien le jouer et je lui ai toujours gardé une affection spéciale. Je ne me lassais jamais d'écouter le début de la fugue si plein d'allégresse. Lorsque mon futur mari eut terminé sa splendide audition, M. Reinken, l'organiste de Sainte-Catherine, s'était approché de lui. Agé de quatre-vingt-dix-sept ans, il avait la réputation d'être très jaloux et très fier de ses propres capacités. Cependant, à la stupéfaction de tous, il avait pris la main du maître de chapelle Bach et l'avait baisée en disant : « Je salue les mains du génie; je pensais qu'un art pareil mourrait avec moi, mais je constate qu'il vit encore en vous. »

Une des choses qui avaient impressionné le plus fortement mon père dans la manière de jouer de M. Bach, c'était son calme et son aisance.

Même lorsque ses pieds volaient, comme s'ils avaient eu des ailes, du haut en bas du pédalier, son corps ne paraissait pas faire le plus petit mouvement. Il ne se penchait pas de tous côtés comme tant d'organistes le font. Son jeu était la perfection qui semble facile et ne trahit aucun effort.

Et maintenant, imaginez ce qui arriva ! Nous apprîmes toute l'histoire par mon grand-oncle, qui, musicien lui-même, avait une grande sympathie pour Sébastien. L'organiste de l'église Saint-Jacob, qui possédait un grand et bel orgue, vint à mourir. Sébastien, tenté par l'idée d'avoir à sa disposition un instrument aussi perfectionné et de pouvoir composer de la musique d'église (chez le duc de Cœthen, il était obligé d'écrire surtout de la musique de chambre), posa sa candidature. Or, au lieu de saisir l'occasion unique de s'attacher le plus grand organiste du pays, les respectables conseillers municipaux donnèrent leurs voix à un certain Joachim Heitmann, musicien très ordinaire, mais qui apportait un cadeau de quatre mille marks. « Il sait mieux préluder avec des thalers qu'avec les doigts ! » s'écria mon oncle, en colère. Quant au pasteur Neumeister, il fut si fâché de cette affaire qu'il donna sa démission du Conseil municipal et, dans un sermon, pro-

nonça ces paroles acerbes : « Si l'un des anges qui, à Bethléem, jouaient une musique divine à l'Enfant Jésus voulait devenir organiste à Saint-Jacob sans apporter de l'argent, on le renverrait au ciel ! »

Le maître de chapelle Bach ne s'installa donc pas à Hambourg.

J'en arrive maintenant à ma première entrevue avec lui. Elle eut lieu une année après que je le vis et l'entendis pour la première fois. Mon père, trompette de la cour de Weissenfels, tenait maison ouverte à tous les musiciens. Il allait souvent à Cœthen, où Sébastien était maître de chapelle; moi-même, j'avais eu quelquefois l'occasion d'y chanter. Cependant, Sébastien, retenu par une maladie ou empêché par un voyage, ne m'avait jamais entendue. Son absence me causait chaque fois une amère déception, car je désirais beaucoup le revoir et échanger si possible quelques mots avec lui.

Pourtant, un beau jour (c'était un clair matin de printemps, je m'en souviens bien), comme, rentrant d'une promenade, je voulais pénétrer directement dans la grande pièce pour mettre quelques rameaux verts dans le vase de la cheminée, ma mère posa sa main sur mon bras : « Attends un petit moment, Magdalena, ton père est en train de parler affaires avec le maître de

chapelle Bach; je crois que tu le dérangerais! »

Mon stupide cœur se mit à battre avec violence. Si j'avais souvent entendu parler de lui et tellement désiré le revoir, je ne l'avais pourtant aperçu qu'une seule fois. Je restai interdite, craignant que mon père ne m'appelle, mais redoutant plus encore qu'il ne m'appelle pas. J'allais courir dans ma chambre pour mettre un ruban neuf dans mes cheveux, un bleu, qui, je le croyais, m'allait très bien, lorsque mon père passa sa tête dans l'entrebâillement de la porte et demanda : « Maman, Magdalena est-elle de retour? » M'apercevant, il s'écria : « Viens ici, mon enfant, M. Bach consent à entendre ta voix! »

Alors j'entrai et me trouvai en face de lui. J'étais si troublée que j'osais à peine lever les yeux. J'espérais seulement qu'il ne me reconnaîtrait pas (l'église Sainte-Catherine était très sombre, pensais-je). Mais il me dit plus tard qu'il m'avait immédiatement identifiée avec sa farouche auditrice.

Il me frappa tout de suite par sa taille, quoique en réalité elle n'eût rien d'excessif, elle ne dépassait pas beaucoup celle de mon père; mais il fit toujours l'impression d'être grand, gros, large et fort, il avait quelque chose d'un rocher. Entouré d'autres hommes, il semblait physiquement plus

considérable; cependant, seuls son cœur et son esprit étaient plus grands et plus puissants que ceux des autres. Caspard me disait hier que lui aussi avait toujours eu le sentiment que l'être corporel de Sébastien, comme son être spirituel,

dépassait ceux qui l'entouraient. Cela ne provenait pourtant pas de ce qu'il disait, car il était calme et grave, parlait peu et ne se livrait qu'à ses intimes.

Instantanément, je devins plus que sauvage. Je lui fis une révérence, mais n'ouvris pas la bouche jusqu'à ce que, posant un cahier sur le clavecin, il s'assît lui-même devant l'instrument et demandât à m'entendre. Par bonheur, au moment

où je me mis à chanter, mon trouble disparut et, lorsque j'eus fini, mon père s'écria avec satisfaction : « Bien, mon enfant ! » M. Bach me regarda un instant sans faire un mouvement et dit : « Ta voix est juste ; tu sais chanter. » Ah ! que j'aurais aimé pouvoir lui répondre : « Et toi, tu sais jouer ! » Mais je n'osai pas. Ce qu'il avait su tirer de ce simple accompagnement était inimaginable ! Sa façon de tenir les mains, d'utiliser le pouce, son doigté, tout différait de la technique habituelle ! Pourtant, je ne pouvais rien dire, si grande était mon émotion. J'aurais voulu fuir, comme la première fois, dans l'église, mais je restais debout à côté du clavecin, gauche et muette comme une enfant. Oui, vraiment, je me sentais enfant jusqu'à la stupidité devant cet homme, et néanmoins, en ce court espace de temps, il se passa quelque chose en moi qui ne peut arriver à un enfant. Dieu m'avait donné une âme ouverte à la musique, et, maintenant que j'avais entendu jouer Jean-Sébastien Bach, aucun autre homme dans tout le monde n'aurait pu me faire une impression quelconque. Lui-même se dit alors (ah ! si seulement je l'avais su !) : « Je veux épouser cette jeune fille. » Mon consentement lui paraissait chose certaine, car tout ce qu'il voulait réellement s'accomplissait. J'avoue

qu'il m'est arrivé, plus tard, de le croire têtu.

L'impression si vive que j'éprouvai en lui parlant pour la première fois reste intacte malgré les longues années d'intimité et n'est même pas troublée par le souvenir du cher visage aux yeux fermés pour toujours, tel que je le vis la dernière fois dans ce monde.

Il ne serait pas juste de dire qu'il était beau. Peu de Bach étaient de beaux hommes. Mais toute la force de son esprit se reflétait dans ses traits. Le front frappait par sa puissance et d'épais sourcils, froncés par un effort constant de concentration, donnaient à ses yeux une profondeur singulière. Lorsque je le connus, ceux-ci étaient très grands. Dans les dernières années de sa vie, ternis par la souffrance et le surmenage, ils se firent plus petits, les paupières tombant davantage. Son regard, intense, semblait dirigé vers l'intérieur, ce qui impressionnait beaucoup. Ses yeux écoutaient, si je puis m'exprimer ainsi, et avaient par moments une lueur mystique. Sa bouche, large et mobile, exprimait la générosité; les coins de ses lèvres souriaient. Son menton était large, carré, bien proportionné à son front.

Sans en être conscient, il frappait tous ceux qui le voyaient. Un merveilleux mélange de grandeur et d'humilité rayonnait de lui. Trop

intelligent pour ne pas reconnaître son propre génie, il n'y attachait cependant pas d'importance. Il croyait d'ailleurs que des études approfondies, faites avec ferveur, suffisaient pour faire de tout homme un musicien tel que lui ! Combien de fois, entrant dans la chambre alors qu'il était au clavecin avec un élève, ne l'ai-je pas entendu dire : « Si tu te donnes autant de peine que je m'en suis donné, tu pourras bientôt jouer aussi bien que moi ! »

Un de ses élèves d'orgue, qui l'aimait beaucoup et savait combien j'étais heureuse d'être informée de tout ce que disait son maître, me raconta un jour qu'après sa leçon Sébastien avait joué d'une façon tout à fait merveilleuse. Comme il ne pouvait retenir son enthousiasme, mon mari lui avait jeté un regard contrarié et s'était écrié avec mauvaise humeur : « Il n'y a rien à admirer, il suffit de frapper la note juste au bon moment ; le reste, c'est l'orgue qui le fait ! » Nous rîmes beaucoup de cette boutade. A cette époque, je connaissais déjà assez les difficultés de l'orgue pour ne pas croire qu'il suffit de frapper la bonne touche au bon moment.

Peu après notre mariage, j'avais en effet prié Sébastien de me donner des leçons, ce qu'il fit volontiers, bien qu'il pensât que l'orgue n'était

pas un instrument pour les femmes. Je tenais énormément à savoir en jouer, afin de mieux comprendre ses compositions et de pouvoir mieux apprécier son interprétation.

Vers la fin de l'été 1721, une année environ après la mort de sa première femme, Sébastien vint demander ma main à mon père. Je ne l'avais rencontré qu'à de rares occasions, mais j'avais pensé à lui beaucoup plus souvent que ma bonne mère ne l'aurait souhaité. Je ne pouvais m'en empêcher, avant même d'avoir l'espoir de devenir sa femme. L'impression ressentie lors de notre première rencontre avait été telle que j'aurais été incapable d'appartenir à un autre homme. Mes parents apprécièrent l'honneur de sa demande, mais crurent de leur devoir d'attirer mon attention sur le fait que Sébastien, de quinze ans plus âgé que moi, avait déjà quatre enfants. Trois autres étaient morts. Si je devenais sa femme, je devrais être une véritable mère pour ceux qui restaient. Lorsqu'ils eurent conclu de mes balbutiements, de ma rougeur et de mes larmes (je n'étais pas capable d'exprimer autrement mon bonheur) que j'acceptais la demande de Sébastien, ils m'envoyèrent vers lui. Il attendait ma réponse dans une autre chambre. Bien que j'eusse toujours été en sa présence extrêmement réservée et silencieuse,

il n'avait, je crois, aucune incertitude quant au résultat de sa démarche, car ses yeux pénétrants avaient lu dans mon cœur qui battait si fort chaque fois que je le voyais. Il se tenait devant la fenêtre. Comme j'entrais, il se retourna, fit deux pas vers moi et dit : « Chère Magdalena, tu connais mon désir. Tes parents ont donné leur consentement. Veux-tu être ma femme? » Je répondis : « Oh! oui, merci! » et fondis en larmes, ce qui n'était vraiment pas indiqué, quoique ce fussent des larmes de pur bonheur, des larmes de reconnaissance envers Dieu et envers Sébastien. Lorsqu'il posa son bras sur mon épaule, ces mots jaillirent du fond de mon cœur *: Une solide forteresse (Ein' feste Burg)* et je laissai inconsciemment se dérouler dans ma tête la grande mélancolie de ce choral que nous chantions souvent, les soirs d'hiver, autour de la cheminée. Oui, une solide forteresse, voilà ce qu'était Sébastien et ce qu'il resta pour moi toute sa vie.

Nos fiançailles furent une fête extrêmement joyeuse. Je constatai avec bonheur combien mes parents étaient fiers que leur fille se mariât avec un musicien aussi distingué et aussi apprécié par le prince. Le duc Léopold eut une conversation des plus aimables avec moi. Il me dit que, dans la personne de son maître de chapelle, j'épousais

un homme dont le nom devrait être honoré aussi longtemps qu'on ferait de la musique sur la terre. Puis il me fit un compliment sur ma voix, qui serait sans doute appréciée de mon mari. Il entretenait avec lui des relations affables, je puis même dire amicales; il en donna la preuve en acceptant, lui, le prince, d'être parrain du dernier enfant que Sébastien avait eu de son premier mariage. Sébastien devait l'accompagner dans tous ses déplacements; ce fut même au retour d'un de ceux-ci, comme je l'ai déjà raconté, qu'il trouva morte la pauvre Maria Barbara.

Mon mari aimait la tranquille petite ville de Cœthen, et, à cette époque, il souhaitait que nous passions toute notre vie au service du bon duc si grand amateur de musique.

Avant notre mariage, nous fûmes parrain et marraine de l'enfant du secrétaire du duc, Christian Halen. Je me souviendrai toujours de cette cérémonie. C'était la première fois que je me montrais officiellement avec mon fiancé. Ma robe bleue, avec ses galons, m'allait très bien, et j'appris avec ravissement qu'elle plaisait à Sébastien; dès ce moment et jusqu'à sa mort, un simple mot de lui eut plus de valeur pour moi que l'opinion du monde entier. Ses petits enfants nous entouraient et je sentis à cet instant que nous

formions une famille. La famille : sa femme, ses enfants, son foyer, c'était tout ce qu'il chérissait. A part les voyages qu'il accomplit dans sa jeunesse pour entendre les organistes célèbres et pour essayer différentes orgues, ses déplacements avec le prince, au cours desquels il composa presque tous les petits préludes et fugues, rassemblés sous le titre de *Clavecin bien tempéré*, qui me semblent toujours si beaux, bien qu'écrits uniquement pour servir d'exercices à ses élèves, il vécut tranquillement à la maison. Pendant toutes les années que nous passâmes à Leipzig, il s'absenta fort peu. Son travail journalier à l'église et à l'école Saint-Thomas, les concerts qu'il devait diriger, ses compositions, sa famille remplirent complètement sa vie. Il ne voyagea jamais pour se faire admirer à l'étranger et chercher le succès, comme le font tant de musiciens qui ne lui arrivent pas à la cheville. Cependant, bien que rares soient aujourd'hui les anciens élèves qui se souviennent de lui et de sa musique, j'affirme que si jamais Dieu a prêté du génie à un homme, c'est bien à Jean-Sébastien Bach. Mais en voilà assez sur ce sujet. Je reprends mon récit.

Nous nous étions fiancés en septembre 1721. Notre mariage eut lieu au mois de décembre, chez Sébastien, de sorte que la cérémonie nuptiale

se déroula dans la maison qui devait être mon foyer. L'aimable prince Léopold me donna ma couronne de mariée et participa d'autant plus volontiers à notre fête qu'il devait, huit jours plus tard, célébrer ses noces avec la belle princesse d'Anhalt-Bernburg.

Comme Sébastien me montra ce jour-là son amour, et dans quel rêve béni je vécus, seul pourrait le comprendre un être qui aurait reçu la même chose que moi !

On dit que le jour du mariage est le plus beau dans la vie d'une femme. Il est certain que jamais jeune fille ne fut plus heureuse que moi, mais comment aurais-je pu trouver un mari qui valait mon Jean-Sébastien Bach ?

Dès ce jour, je n'eus plus d'autre existence que la sienne. J'étais comme une petite rivière aspirée par l'Océan, accaparée, absorbée par une vie plus profonde et plus grande que n'aurait jamais pu être la mienne. Et, plus je vivais avec lui, plus les années passaient, plus je prenais conscience de sa grandeur. Souvent, je le voyais si puissant à côté de moi que j'en étais presque terrifiée. Mais je le comprenais parce que je l'aimais. « L'amour est l'accomplissement de la loi. » Il citait souvent cette parole tirée de sa grosse Bible luthérienne, assis dans son grand fauteuil de cuir, l'été à

côté de la fenêtre et les soirées d'hiver près du foyer. Il pouvait vraiment dire avec Luther : « Il n'est que peu d'arbres de ce jardin dont je n'aie fait tomber les fruits. » Ah ! quand j'y pense, quels souvenirs me montent au cœur !

Il écrivit pour moi, à l'occasion de notre mariage, ce chant, qu'il réunit plus tard avec d'autres dans mon petit cahier de musique :

Votre serviteur, précieuse jeune épouse,
Prend beaucoup de bonheur à votre joie d'au-
[jourd'hui.
Celui qui vous contemple, parée de votre petite
Et de votre belle robe de mariée, [couronne
Sent son cœur tout gonflé d'allégresse
A l'aspect de votre beauté.
Est-ce étonnant si ma bouche et ma poitrine
Exhalent leur joie ?

Tel fut mon cadeau de mariage, présage de mon bonheur.

CHAPITRE II

De la jeunesse de Sébastien à Eisenach, Lunebourg et Arnstadt, de son premier mariage à Mulhausen, de sa vie à Weimar et à Cœthen.

ALORS, ma vie commença. Les événements antérieurs n'avaient été que préparation et attente.

Mais, avant d'aborder l'existence merveilleuse que Dieu me donna lorsque je fus Mme Jean-Sébastien Bach, je veux, dans la mesure de mes

moyens, raconter ce que lui-même et d'autres m'ont dit de son enfance, de sa jeunesse et des années qu'il a vécues sans moi. Car, si cette chronique doit prendre un jour une certaine importance, je dois écrire tout ce que je sais de sa vie : de sa naissance à sa mort.

Il est né à Eisenach. Il m'a toujours paru significatif qu'il ait vu le jour en mars, pendant le carême, car c'est pour le carême et la semaine sainte que furent écrites ses plus grandes œuvres : les *Passions selon saint Matthieu* et *selon saint Jean.*

J'entrai une fois dans sa chambre, au moment où il était justement en train de composer le solo d'alto *Ah! Golgotha* de la *Passion selon saint Matthieu.* Quel saisissement, lorsque j'aperçus son visage, ordinairement si coloré et calme, de la couleur des cendres et tout inondé de larmes ! Il ne me vit heureusement pas. Je me glissai tout doucement dehors, m'assis devant sa porte, sur l'escalier, et pleurai. Qui donc, en écoutant cette musique, imagine ce qu'elle a coûté? J'aurais voulu aller à lui et passer mes bras autour de son cou, mais je ne l'osais pas; quelque chose dans son regard m'avait terrorisée. Il n'a jamais su que je l'avais vu dans la douleur de la création et je m'en réjouis encore aujourd'hui, car c'est une minute dont Dieu seul devait être témoin.

Sa musique sacrée donnait aux textes des Evangiles une expression si sublime, qu'elle me semblait comparable aux sentiments que doivent éprouver les chrétiens quand ils se perdent dans la contemplation de la Croix. Avant d'en pouvoir écrire une seule note, Sébastien vivait dans son âme toute l'angoisse de la créature et toute la grandeur du mystère humain.

J'entendis pour la première fois la *Passion selon saint Matthieu* en entier un vendredi saint à l'église Saint-Thomas de Leipzig, huit ans après notre mariage. Je pus à peine supporter cette musique, tellement elle m'apparut poignante et magnifique. Cependant, peu de personnes la trouvèrent à leur goût, et, comme elle est très difficile à exécuter et exige beaucoup de répétitions de la part des chanteurs, on ne la joua plus pendant onze ans. Cette œuvre puissante et troublante dort maintenant dans le silence, mais peut-être, au ciel, l'entendrai-je encore une fois.

Qui aurait pu prévoir que le petit Jean-Sébastien, né dans la longue maison blanche d'Eisenach, en 1685, écrirait la *Passion selon saint Matthieu!* Une musique de ce genre n'avait jamais existé avant lui. Il est vrai que de tous temps les Bach furent musiciens. Sébastien racontait que le premier en date avait été son arrière-arrière-grand-

père, Veit Bach, meunier et boulanger de son métier. Sa plus grande joie consistait à emporter dans son moulin une petite cithare dont il jouait pendant que la meule broyait le grain. « Cela devait sonner ensemble merveilleusement, disait Sébastien en riant : au moins, de cette façon, il a dû apprendre la mesure ! » La pensée du vieux meunier qui faisait sa farine en musique l'amusa toute sa vie.

La plupart des Bach résidaient en Thuringe. L'oncle de mon mari, Johann Michael, dont la fille cadette devint la première femme de Sébastien, était organiste et compositeur à Gehren. Il construisait également des clavecins et des violons, ce que Sébastien aurait fait s'il en avait eu le temps, car il s'intéressait à tous les instruments. Très habile de ses mains, il accordait toujours son clavecin lui-même et ne prenait guère plus d'un quart d'heure pour le faire.

Mon mari me racontait que, de mémoire d'homme, les Bach se réunissaient au moins une fois l'an pour faire de la musique. Ils commençaient généralement par exécuter un choral, puis, harmonisant plusieurs mélodies connues en les chantant simultanément, s'amusaient à improviser des « quolibets ». C'était plus une plaisanterie musicale qu'autre chose ; cependant, s'ils l'avaient

omise, aucun ne serait rentré satisfait de ces réunions.

Quand Sébastien était de joyeuse humeur, il aimait, le soir, autour du foyer, chanter de pareils quolibets avec ses fils. Et si, occupée à faire une de ces difficiles chemises froncées pour lui, Friedemann ou Emanuel, il m'arrivait de ne pas me joindre à eux, il ne manquait pas de me dire : « Maman, fais-nous donc entendre ton doux petit sifflet ! » insistant jusqu'à ce que je finisse par chanter. Alors, il ne me laissait plus partir. Il conserva toujours ce penchant de sa famille. A la fin de sa vie, dans l'*Air avec trente variations* qu'il écrivit pour le comte de Keyserling, il fit de la dernière un quolibet en combinant deux chansons populaires. Une des voix parle de jeunes filles, l'autre de choux et de raves. Toutes deux sont travaillées en imitation sur la basse. N'importe quel sujet était susceptible de l'inspirer.

Son père et sa mère étant morts, il dut quitter la verdoyante Eisenach et ses jolies rivières pour aller habiter chez son frère aîné, organiste à Ohrdruf. Deux habitants d'Eisenach, sainte Elisabeth de Hongrie et Martin Luther (dont il était presque contemporain), lui avaient laissé la plus profonde impression. Il gardait de ce dernier un souvenir si vivant, non seulement parce qu'il

avait souvent visité la Wartbourg dans son enfance, mais surtout parce que notre grand Luther était lui-même excellent musicien. Dans les dernières années de sa vie, les cantiques de Luther l'inspirèrent souvent. Je me suis toujours étonnée d'une singularité de Sébastien. Bien qu'il fût lui-même une source inépuisable de musique, il avait besoin de l'œuvre d'un autre pour se mettre en train. Avant d'improviser à l'orgue ou au clavecin et de donner libre cours à son génie, il commençait par jouer une petite composition de Buxtehude, de Pachelbel ou de son oncle Christoph Bach, dont il admirait beaucoup les œuvres. Ainsi versons-nous un peu d'eau dans la pompe pour amorcer le courant généreux qui monte des profondeurs.

Il se plaisait à rappeler que, jeune garçon, Luther avait comme lui participé à des cortèges et parcouru les rues d'Eisenach en chantant. Sébastien faisait partie du « Schülerchor », fondé cent ans environ avant sa naissance et dont les bourgeois d'Eisenach étaient fiers. « Notre ville était célèbre par sa musique », disait-il, et il m'expliquait que le nom latin d'Eisenach était Isenacum et l'anagramme d'Isenacum *en musica* ou *canimus*, « nous chantons ». Je vois encore avec quel sourire radieux il me racontait cela. J'espère que

je transcris correctement ces noms, car je ne sais pas le latin et Sébastien détestait l'inexactitude. Il aurait voulu m'en apprendre un peu, ne serait-ce, disait-il, que pour faire diversion à l'enseignement qu'il lui fallait donner aux mauvais élèves de l'école Saint-Thomas, mais il n'en trouva pas le temps et j'étais trop occupée de mon côté avec les enfants et le ménage pour me mettre à cette étude. D'ailleurs, le cerveau d'une femme n'est guère fait pour des occupations aussi abstraites. Le seul latin que j'appris fut le *Gloria in excelsis* et le *Credo in unum Deum*, lorsqu'il écrivit la *Messe en si mineur*, sa tonalité préférée.

Enfant, Sébastien possédait une merveilleuse voix de soprano. Ceux qui l'entendirent ont gardé le souvenir de la sonorité extraordinaire de son organe et m'en ont parlé. Il chantait dans l'église d'Ohrdruf tous les dimanches et les jours de fête. Aux mariages et aux enterrements, il exécutait des motets avec les enfants de chœur dans les maisons, dans l'église et quelquefois, lorsqu'il habitait encore Eisenach, dans les rues.

Au moment de la mue, qui malheureusement eut lieu aussitôt après son départ d'Ohrdruf pour Lunebourg, il lui arriva une chose étrange. Un jour, dans le chœur, il s'entendit tout à coup chanter une octave plus bas, avec, pour ainsi

dire, une double voix. Il ne pouvait se corriger et n'avait aucune influence sur ce curieux phénomène. Pendant toute une semaine, il continua non seulement à chanter, mais à parler à l'octave. Je ne sais pas qu'une chose semblable soit arrivée à quelqu'un d'autre.

Je n'ai jamais vu l'aîné des frères Bach qui éleva en partie mon Sébastien, mais ce dernier en parlait toujours avec respect et reconnaissance. Il rendit plus tard à son neveu tout, et bien plus encore, qu'il ne devait au père de celui-ci. Il ne pouvait supporter la moindre critique sur un membre même éloigné de sa famille, et il n'était pas bon de le mettre en colère. C'est pourquoi je n'osais exprimer la rancune que je gardais à son frère; je ne puis m'empêcher, en effet, de penser que la mauvaise vue dont Sébastien a souffert toute sa vie est due en partie à sa jalousie et à son manque de cœur. Ce frère possédait une collection célèbre de morceaux de compositeurs connus, mais il en interdisait l'approche à l'enfant affamé de musique, qui étudiait tout ce qui tombait entre ses mains. Les cahiers étaient enfermés dans une boîte grillagée, et, pendant des mois, la nuit, éclairé seulement par la lumière de la lune, car il n'avait pas de chandelle, le pauvre petit Sébastien les copia entièrement. Est-il étonnant

qu'à ce labeur ses yeux se soient usés? Enfin, cet immense travail terminé, lorsqu'il se mit à jouer la musique acquise avec tant de peine, son frère, ayant découvert ce qu'il appelait « le crime », lui prit le manuscrit et le confisqua. Sébastien n'en

rentra en possession que l'année de notre mariage. C'est alors qu'il me le montra et me raconta cette histoire, sans d'ailleurs laisser percer la moindre trace de ressentiment. On voit combien son grand caractère et sa force de volonté se développèrent de bonne heure. Son sens de la responsabilité se manifesta également très tôt. A quinze ans déjà, il gagnait sa vie. Il alla à Lunebourg et entra dans

le chœur de l'école Saint-Michel, où sa belle voix de soprano lui valut son entretien plus un petit traitement. Je me rendis un jour à Lunebourg et visitai l'église de Saint-Michel, si jolie avec sa tour en brique rouge couronnée d'un pignon et de lanternes de cuivre vert. Elle m'impressionna d'autant plus que ses murs avaient entendu autrefois la voix séraphique du jeune Sébastien, cette voix que je n'ai jamais connue. Je suis jalouse de tout ce qu'il a vécu sans moi, bien que je sache que je ne devrais pas l'être, puisque Dieu, dans sa bonté, m'a accordé de partager près de la moitié de sa vie.

Malheureusement, peu après son établissement à Lunebourg, la voix de Sébastien mua; il dut alors gagner sa vie avec son violon et en faisant toutes sortes d'accompagnements. Il avait un don naturel pour tous les instruments et jouait du violon, de l'alto, de l'épinette, du clavecin, du cimbalum, de la viola pomposa et avant tout de l'orgue, sur lequel personne au monde ne pouvait l'égaler. Je ne dis pas, naturellement, qu'il sut jouer de tous à quinze ans, mais il en était capable lorsque je le connus, à l'exception de la viola pomposa, qu'il inventa lui-même plus tard. Je veux en effet écrire cette chronique avec une grande exactitude. Je me rappelle la façon dont sa

main s'abattait sur mon épaule lorsque je faisais une observation inexacte ou une fausse note au clavecin, me donnant une petite secousse moitié tendre, moitié irritée. Ah! je risquerais de faire bien des erreurs si je pouvais encore la sentir!

Il avait des mains remarquables, grandes, étonnamment vigoureuses et capables d'un écart inusité sur le clavier. Il pouvait avec le pouce et le petit doigt tenir une note et exécuter autre chose avec le reste des doigts comme si la main était tout à fait libre, ou faire sans aucune peine des trilles avec chaque doigt de chaque main et jouer en même temps le plus compliqué des contrepoints. Je sais que rien ne lui était impossible sur les claviers du clavecin ou de l'orgue. A l'en croire, sa virtuosité n'était que le résultat de son application, chacun pouvait y atteindre en travaillant sérieusement et sans relâche ; mais ses meilleurs élèves eux-mêmes ne pouvaient lui donner raison, car plus ils étaient bons musiciens, plus ils devaient reconnaître que Sébastien possédait un don que personne ne pouvait acquérir, même au prix du plus dur travail. Mon mari ne tira pourtant jamais vanité de son génie, il le considérait comme ne lui appartenant pas. Il estimait qu'une vie consacrée à la musique était seule digne d'être vécue, mais que le musicien,

n'étant qu'un instrument, devait être humble et ne pas se prévaloir de ses dons.

Pendant son séjour à Lunebourg, il travailla avec le zèle extraordinaire qui lui était habituel, à se perfectionner plus encore. Il développa son doigté, qui devint d'une richesse inouïe, inventa une méthode et étudia entièrement la littérature musicale de la grande bibliothèque de l'école, qui fut pour lui un cadeau du ciel. Il consacra également beaucoup de temps à l'orgue que lui enseignait l'organiste de l'église Saint-Jean, qui était aussi de la Thuringe, mais il ne tarda pas à dépasser son maître. Même à l'époque de sa jeunesse, je crois qu'il fut toujours très difficile d'enseigner la musique à Sébastien Bach. Il devait avoir été formé par les anges musiciens avant de rencontrer un professeur terrestre, et n'eut guère à apprendre, même du remarquable M. Bœhm. Il alla le voir, à pied, lorsqu'il était jeune et fort, ainsi que quelques autres organistes, et parcourut plusieurs fois les nombreux milles qui le séparaient d'Hambourg pour entendre M. Reinken, devant lequel il joua avec tant de succès, l'année avant notre mariage, lorsque je le vis pour la première fois. Comme on le pense, il gagnait fort peu d'argent. Il arriva qu'au cours d'un de ces voyages, se trouvant assis sous la

fenêtre d'une auberge, affamé, les pieds blessés par la marche, sans un centime en poche, incapable de se payer le plus petit morceau de pain et se demandant comment il allait faire pour parcourir le chemin restant avec l'estomac vide, la fenêtre s'ouvrit et deux têtes de harengs tombèrent à ses pieds. Estimant que des têtes de harengs valaient toujours mieux que rien, il ramassa cette nourriture peu appétissante. Or quelle ne fut pas sa surprise et sa joie de trouver dans chaque tête un ducat danois ! Cette histoire m'a toujours fait penser à celles qu'on raconte aux enfants à Noël. Peut-être y avait-il de la gratitude dans la prédilection que Sébastien eut toujours pour le hareng, surtout préparé avec du vin blanc, des épices et du poivre. C'était son mets préféré pendant les chaleurs d'été.

Avec l'argent des têtes de harengs, il s'offrit un plantureux repas, mais il lui importait davantage de pouvoir continuer le chemin encore considérable qui le séparait d'Hambourg.

Une autre fois, beaucoup plus tard, c'était en 1716, la musique lui rapporta un dîner dont il se souvenait avec satisfaction. Il s'était rendu avec M. Kuhnau et M. Rolle à Halle pour y essayer un nouvel orgue à trente-six registres. En l'honneur de son inauguration, le Conseil municipal offrit

aux trois musiciens un copieux repas, qui fit une impression considérable sur Sébastien habitué à la simplicité. Il disait souvent qu'il n'avait jamais fait meilleure chère. Ce dîner se composait de brochets, bœuf, jambon fumé, pois, pommes de terre, épinards et petites saucisses, courge bouillie, salade d'asperge, cœur de salade, rôti de veau, radis, gâteaux, écorces de citrons et cerises confites.

Sébastien avait dix-huit ans lorsqu'il obtint son premier poste d'organiste. Il était déjà musicien de cour à Weimar, et c'est de là qu'il entreprit le voyage d'Arnstadt pour essayer un bel orgue installé récemment à la « Nouvelle Eglise ». Il fut entendu par plusieurs musiciens éminents qui, malgré son jeune âge, reconnurent tout de suite ses dons exceptionnels. L'organiste en fonctions étant fort médiocre, on le transféra dans un poste moins important et on donna sa place à mon Sébastien.

L'orgue dont il disposait était un très bel instrument, orné de palmes et de feuillages sculptés et dorés; sur les côtés, de beaux chérubins et des têtes de cupidons soufflaient dans des trompettes. Enfin, il avait deux claviers et une excellente pédale à cinq registres.

Sébastien parla toute sa vie de cet orgue d'Arnstadt avec la tendresse d'une mère pour son pre-

mier enfant. C'était le premier orgue qu'il pouvait dire sien.

Son investiture fut solennelle. L'orateur l'exhorta au zèle et à la droiture, afin qu'il agît comme un honnête serviteur de Dieu et de ses supérieurs. Ce discours fit la plus profonde impression sur son esprit jeune et déjà sérieux. Il eut le sentiment, me dit-il plus tard, que Dieu lui-même avait mis son sceau sur sa vocation de musicien, et, ce qui avait toujours été l'objet de ses aspirations, de musicien religieux.

Il aimait tellement cet orgue que souvent, avec un ami dévoué qui voulait bien manœuvrer les soufflets, il se rendait à l'église, au milieu de la nuit, s'y enfermait et jouait jusqu'à ce que l'aube rougît la fenêtre de l'est. Il avait des loisirs pour pratiquer et étudier, car ses obligations officielles se bornaient à jouer les dimanches et jeudis matin aux services divins, à accompagner le service du lundi et à diriger les répétitions du chœur. Mais le loisir, pour Sébastien, n'était qu'une possibilité de travail. Je ne l'ai jamais vu inoccupé, sauf lorsqu'il fumait une petite pipe. Aussi, bien que je n'aime pas l'odeur du tabac, je me réjouissais chaque fois qu'il s'accordait ce singulier plaisir. A ce propos, il écrivit dans mon petit cahier une chanson qui commençait ainsi :

Chaque fois que je remplis ma pipe
De bon « Knaster »,
Pour mon plaisir et pour passer le temps,
Elle évoque une image triste
Et m'enseigne que je suis semblable à elle.

J'aimais tellement la mélodie de ces vers que je la transposai pour soprano en *sol* mineur. Assise au clavecin, je la chantai pendant que des volutes de fumée s'échappaient de sa longue pipe. Il s'amusait beaucoup. « La mélodie convient mieux à ta voix que le tabac à ta bouche, petite mère. Ne me laisse jamais voir une pipe entre tes

lèvres, me dit-il avec une gravité malicieuse, tu ne recevrais plus de baisers de moi. » Mais, à part ces courtes heures de répit, je ne l'ai jamais vu perdre un instant, pendant toute notre vie commune. « Le temps, avait-il coutume de dire, est un des dons les plus précieux de Dieu; nous devrons un jour en rendre compte devant son trône. » Jour après jour, il enseignait, composait, jouait de l'orgue, du clavecin, de l'alto ou d'autres instruments. Puis il se consacrait à l'éducation de sa famille et, s'il lui restait du loisir, il lisait les livres qu'il avait collectionnés peu à peu. Les écrits théologiques l'intéressaient particulièrement, mais je ne pouvais le suivre dans ces lectures difficiles, pour la plupart en latin.

Dès sa jeunesse, il avait toujours été aussi occupé. A ceux qui, levant les mains d'admiration, le complimentaient sur ses dons, il répondait avec brusquerie qu'ils provenaient uniquement d'un dur labeur. Les applaudissements des ignorants ne lui faisaient d'ailleurs aucune impression, il n'était sensible qu'à l'approbation des musiciens. « Je joue, me disait-il, pour le meilleur musicien du monde. Peut-être n'est-il pas là, mais je joue toujours comme s'il était là. » Je pensais qu'il était toujours présent quand Sébastien faisait de la musique, mais je n'osais le dire, de peur de lui déplaire. Il ne m'aurait répondu que : « Tu t'égares, Magdalena. » Mais je n'en aurais pas moins remarqué son mécontentement à un clignement de ses yeux et au froncement de ses sourcils.

Pourtant, au temps dont je parle, je ne pouvais ni lui plaire ni lui déplaire, j'étais encore un petit enfant, faisant mes premiers pas dans le monde, sans deviner qu'ils me mèneraient un jour vers lui.

Sébastien, alors qu'il étudiait à Arnstadt, désira prendre un congé pour aller à Lübeck afin d'assister aux fameuses soirées musicales de M. Buxtehude, que fréquentaient les plus grands musiciens. D'Arnstadt, il avait plus de deux cents

lieues à faire, mais il était jeune et ne redoutait pas la marche. Il se mit donc en route par un jour brumeux d'automne, son sac sur le dos, un bon bâton à la main et la musique dans le cœur pour lui tenir compagnie le long du chemin. Il avait trouvé un jeune homme capable de le remplacer à l'orgue pendant son absence et avait obtenu une permission d'un mois. Il croyait d'abord que ce temps lui suffirait, mais dès qu'il fut arrivé à Lübeck, ce temple de la musique, il sentit qu'il ne pourrait pas s'en arracher de sitôt. Plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'il revînt à Arnstadt. La « Musique du soir » exerçait sur lui un charme comparable à ceux dont il est question dans nos contes d'enfants, mais celui-là n'était pas funeste. Il me raconta souvent l'émerveillement de ces soirs de l'Avent dans l'église tout illuminée de cierges que remplissait une foule silencieuse écoutant les cantates de Buxtehude. Il avait gardé un souvenir particulièrement vivant des *Noces de l'Agneau* et de la *Céleste Félicité de l'âme sur terre lors de la naissance de Notre Sauveur Jésus-Christ*.

Le chant, les instruments à corde et le grand orgue l'enthousiasmaient. Comme l'orgue l'attirait, comme ce poste d'organiste lui aurait convenu ! Il aurait eu beaucoup plus de libertés qu'à

Arnstadt. Les orgues de Lübeck ont bien failli me voler mon mari. M. Buxtehude fit en effet savoir à Sébastien qu'il le désignerait comme son successeur s'il consentait à épouser sa fille. Dieu merci, mon futur mari ne le voulut pas, la demoiselle étant d'un naturel rébarbatif et ne possédant aucun attrait. Mais son refus créa entre eux une certaine gêne et Sébastien comprit qu'il devait enfin rentrer à Arnstadt.

A son retour, ses supérieurs lui demandèrent les raisons de sa longue absence. Il répondit qu'il n'était allé à Lübeck, pour se perfectionner dans son art, qu'après en avoir demandé et obtenu l'autorisation. Ils répliquèrent que le congé demandé était de quatre semaines, non de quatre mois, mais, avec le calme entêtement propre à tous les Bach, Sébastien fit comme s'il n'avait pas entendu cette dernière observation et dit simplement qu'il espérait que, durant son absence, son remplaçant avait joué d'une façon assez satisfaisante pour qu'il n'y ait aucun sujet de plainte.

Je crois que l'estimable consistoire fut un peu déconcerté, mais on fit bientôt d'autres reproches à Sébastien. On l'accusa d'induire la congrégation en erreur par ses innovations dans le jeu de l'orgue et ses variations dans les chorals.

Il jouait à sa guise, disait-on, deux fois plus longtemps que d'ordinaire, ou, quand il lui plaisait, deux fois moins. Ceux qui n'aimaient pas son jeu méritaient d'en être privés, et je ne vais pas pleurer sur eux, mais je suis forcée de convenir que Sébastien était parfois un peu obstiné, si ce n'est têtu.

Et quels ennuis, quels soucis n'avait-il pas avec le chœur ! Un jour, dans un moment de colère, il traita un de ses élèves d'animal à corne. Le jeune homme le guetta dans la rue avec une canne, Sébastien tira son épée et quelque chose de fâcheux serait certainement arrivé si on ne les avait séparés à temps. Cet incident lui rendit le séjour d'Arnstadt difficile. Je connais la sensibilité qu'il cachait sous sa rigidité et sous son opiniâtreté. Il me dit une fois que ceux qui avaient la musique dans l'âme avaient une peau de moins que les autres hommes. Il ne parlait cependant jamais de ses sentiments intimes comme le faisaient les musiciens qui venaient chez nous, en particulier les Français et les Italiens. C'est pourquoi si peu de personnes, à part celles qui le comprenaient en entendant sa musique, le connaissaient intimement. Il possédait des sentiments si violents et un caractère si prompt que j'admirais l'empire qu'il savait garder sur lui-

même. Ni moi ni personne cependant ne le firent jamais revenir sur ses décisions. Fermé à toute influence, il se récusait doucement mais inébranlablement. Heureusement pour le bonheur de sa famille, il était très prudent et se trompait rarement dans ses jugements. Une seule fois, comme on le verra, je fus assez sotte pour croire qu'il avait tort.

Malgré sa force de caractère, il était humble dans bien des domaines, mais ne supportait pas la plus légère atteinte à la dignité de sa charge. Il n'exigeait d'ailleurs des autres que ce qu'il leur donnait, c'est-à-dire le respect de la situation et du rang.

Nous avions tous deux passé une partie de notre jeunesse à des cours, moi à cause de la profession de mon père, lui à cause de la sienne. Sachant que Sébastien était beaucoup plus sage que moi, je sentais que son attitude de profond respect envers les rois et ceux que Dieu avait placés au-dessus de nous devait être justifiée. Toutefois j'avais l'impression qu'il était plus grand que tous, roi non seulement des musiciens, mais aussi des hommes. En vérité, les princes auraient dû se découvrir devant lui et baiser ses mains, ses mains si belles auxquelles nous devions une musique qui convenait mieux à la cour du Ciel

qu'à celle des ducs de Saxe. Un jour, irritée de ce que le prince l'eût laissé attendre très longtemps une audience, je lui fis part de mon sentiment. Ce fut une des seules fois que mes paroles le fâchèrent. Il estimait que le grand-duc héritier avait le droit de le faire attendre. Mais, bien que je reconnusse qu'il avait raison en m'expliquant que la base de l'ordre dans la société et la civilisation était le droit de régner que Dieu donnait aux rois, il ne put modifier mon opinion.

Il croyait à la nécessité de l'ordre en toutes choses, dans sa maison, dans son art et dans son pays. Lorsqu'il avait à mettre en musique des paroles dans lesquelles il était question d'ordre et de devoir, il s'en réjouissait toujours. Je me souviens d'une dame française, assez exaltée, qui vint nous voir à Leipzig. Elle écrivait des poésies et professait une vive admiration pour les œuvres de mon mari. Elle l'en loua avec une surabondance déplaisante, car il était évident qu'elle n'y comprenait pas grand-chose, et les compliments exagérés ne manquaient pas d'irriter Sébastien. Elle lui reprocha toutefois d'avoir mis en musique certaines hymnes religieuses et même certains passages des Evangiles; elle cita notamment la cantate qui parle de dîme et d'impôt. « Un sujet si terre à terre pour votre talent, monsieur Bach! s'écria-t-elle

en agitant toutes les plumes qui étaient sur sa tête. Impôt et dîme, loi et ordre! Ah! si vous vouliez mettre en musique ma petite poésie sur l'amour et la beauté... — Madame, interrompit mon cher Sébastien, impatienté, il n'existe point d'amour et de beauté digne de ce nom sans loi et sans ordre, sans l'accomplissement de son devoir et sans obéissance à la légitime autorité. »

Mais je me suis de nouveau écartée du récit de sa jeunesse. Je sens toujours davantage la difficulté de m'en tenir rigoureusement au fil de mon histoire, si nombreuses sont les pensées qui surgissent devant moi...

Les membres du consistoire de la nouvelle église d'Arnstadt qui lui gardaient rancune, peut-être avec raison, de son long séjour à Lübeck ne tardèrent pas à lui exprimer leur mécontentement au sujet de son enseignement aux enfants de l'école de musique. Il faut reconnaître que si Sébastien était le meilleur des professeurs pour les élèves qui voulaient vraiment apprendre, travaillaient sérieusement et aimaient la musique, lorsqu'il s'agissait d'enfants incultes et indisciplinés, comme ceux d'Arnstadt, ou plus tard ceux de l'école Saint-Thomas à Leipzig, il était trop au-dessus de leur portée et manquait de patience.

En outre, on lui reprocha vivement d'avoir

amené sur la galerie de l'orgue une jeune fille étrangère et d'avoir fait de la musique avec elle. Or il s'agissait de sa cousine, Maria Barbara Bach, qu'il était déjà décidé à épouser.

Toutes ces critiques l'agaçaient et lui rendaient

pénible le séjour d'Arnstadt. Il composait déjà et avait besoin d'une existence paisible et d'une femme qui s'occupât des détails matériels de chaque jour afin de pouvoir donner son temps et ses forces au génie dont Dieu l'avait si largement gratifié.

A cette époque, le poste d'organiste de Saint-Blasius, à Mulhausen, devint vacant. Sébastien s'y

présenta avec beaucoup d'autres concurrents, mais, lorsqu'on l'entendit, on le nomma à l'unanimité. Il avait vingt-deux ans.

Ses années d'études et de voyages avaient pris fin et il était devenu un maître. Selon les bonnes vieilles coutumes allemandes, un maître devait se marier et avoir des élèves auxquels donner sa science, comme il donnerait son nom aux enfants qui naîtraient de son mariage.

L'heureuse jeune fille sur laquelle tomba son choix fut sa cousine Maria Barbara Bach, qui avait séjourné en même temps que lui chez sa tante à Arnstadt et qu'il avait eu naturellement maintes occasions de rencontrer, les Bach se réunissant fréquemment. Il répandit sur elle la bénédiction de son amour.

Le pasteur Stauber de Dornheim, qui épousa plus tard la tante de Barbara Bach, les maria. J'ai trouvé dans les papiers de Sébastien la copie suivante du registre d'église :

Le 17 octobre 1707, l'honorable M. Jean-Sébastien Bach, célibataire et organiste de Saint-Blasius, à Mulhausen, fils légitime de feu le très honorable M. Ambrosius Bach, célèbre organiste et musicien d'Eisenach, a épousé la vertueuse Marien Barbaren Bachin, fille cadette de feu le très honorable et

réputé artiste et organiste à Gehren M. Johann Michael Bach. Tous ici présents dans notre maison de Dieu, ils se sont mariés grâce à la gracieuse permission de Sa Seigneurie, après la publication des bancs à Arnstadt.

Malgré leurs récents désaccords, Sébastien partit d'Arnstadt en bons termes avec ses supérieurs, qui eurent l'amabilité de mettre une voiture à sa disposition pour transporter ses meubles à travers la plaine d'Arnstadt à Mulhausen. Il s'établit donc dans cette petite ville; son premier élève fut le bon Johann Martin Schubart, qui vécut dix ans sous le même toit que lui et gagna énormément à ce contact journalier; il était le dévouement et la loyauté mêmes. J'ai toujours regretté qu'il fût mort avant que je pusse le connaître, car Sébastien parlait de lui avec un immuable attachement. Pendant sa dernière maladie, au moment où reviennent les premiers souvenirs de la vie, il crut même, une ou deux fois, voir Martin dans sa chambre. Martin partageait tous les intérêts de son maître et le secondait dans la grande œuvre qu'il avait entreprise. Sébastien cherchait en effet à renouveler la musique d'église de Mulhausen et à la rendre autant que possible digne de Dieu. Comme la bibliothèque était insuffisante et ne

répondait pas à ses goûts, il acheta avec son propre salaire une quantité de bonnes partitions. L'orgue avait aussi grand besoin d'amélioration. Plusieurs registres étaient détériorés et le soufflet absolument inutilisable. Il fit une proposition pour restaurer l'instrument qui fut acceptée et la surveillance de la réparation lui fut confiée. Sur son désir, on adapta à l'orgue une sonnerie de petites cloches actionnées par la pédale, une de ses propres inventions, qui lui plaisait beaucoup à cette époque, quoique plus tard il en sourît et nommât ce carillon une folie de jeunesse. Car le caractère même de l'orgue, affirmait-il, c'est la gravité et la noblesse.

Pourtant, il ne devait pas rester longtemps à Mulhausen. Il n'y trouvait pas les encouragements nécessaires pour donner à la musique sacrée la perfection qu'il désirait. Une mésentente perpétuelle régnait entre les savants théologiens, et mon cher Sébastien dont la croyance était si profonde, si peu susceptible d'être troublée par des disputes de mots, estima que son œuvre ne pourrait pas s'épanouir dans cette atmosphère. Aussi écrivit-il la lettre suivante au Conseil de la ville de Mulhausen : *Alors que j'ai mis toute ma bonne volonté à poursuivre un but : celui de diriger une musique d'église bien organisée, pour la gloire de Dieu et*

l'accomplissement de vos désirs, bien qu'avec mes propres moyens je me sois efforcé de soutenir la musique religieuse dans presque tous les villages, j'ai rencontré beaucoup de difficultés et actuellement il ne me reste aucun espoir que cela aille mieux à l'avenir. Son traitement était si minime qu'il dut encore ajouter : *En outre, je dois humblement vous faire savoir que mes moyens sont si restreints qu'après avoir payé le loyer de ma maison et les autres dépenses indispensables je puis à peine vivre.*

Lorsque le duc de Saxe-Weimar lui fit savoir qu'il lui confierait volontiers le poste d'organiste de cour et de maître de chapelle de la chambre de musique, il fut tout heureux de se réfugier dans cette petite ville si gaie, entourée de bois, d'eaux et de collines.

A Weimar naquit, pendant les fêtes de Noël de l'an 1708, son premier bébé, la petite Katharina Dorothea. Agée de treize ans au moment de notre mariage, elle m'aida beaucoup à surveiller les enfants et à diriger la maison. Les jumeaux et Léopold reposaient déjà sous cette terre où je dus moi aussi coucher tant de mes petits. Quant aux quatre que je trouvai dans sa maison, ils furent pour moi des fils et des filles affectionnés et obéissants que je considérai bientôt comme mes propres enfants. Je n'aurais pu aimer Sébastien

sans les aimer et sans faire miens ceux qui étaient sa chair et son sang.

L'aîné, Friedemann, si doué, si intelligent, comprenait très bien son père. Il devait pourtant lui causer bien des déceptions, car, s'il possédait les dons des Bach, il n'avait rien de leur constance et de leur sagesse; mais nous avons souvent une préférence pour les enfants qui nous font le plus souffrir. Ce fut le cas de Sébastien, quoique son cœur fût assez grand pour entourer tous les siens d'une tendresse paternelle. Je crois qu'il éprouvait pour Friedemann le sentiment que j'eus pour mon pauvre Gottfried; mais autant Friedemann était brillant et intelligent, autant mon Gottfried était de ceux que nous appelons « enfants de Dieu ». J'ai souvent pensé que le Tout-Puissant nous donne ses plus profondes leçons à travers nos enfants. La joie de les mettre au monde, la douleur de les perdre nous lient à l'Eternel.

Je sais, par les récits que me fit Sébastien, qu'il fut très heureux à Weimar. Pour la première fois, il put appeler une maison la sienne. Il me répétait souvent en riant qu'il fallait une femme dans un ménage pour se sentir chez soi. Il avait perdu sa mère tout enfant et, depuis lors jusqu'au moment de son mariage, il n'avait été qu'un voyageur et qu'un pensionnaire. Mais, sans parler

de la maison et de la famille dont il jouissait à Weimar par la grâce du Tout-Puissant, il eut le bonheur de trouver un prince profondément pieux, bon amateur de musique et, dans la personne du neveu du prince, qui malheureusement mourut de bonne heure, une âme artiste par excellence.

L'organiste et compositeur de valeur Johann Walther lui donna également des preuves de bonté et d'amitié. Pour être heureux, Sébastien n'eut jamais besoin que de sa famille et de quelques amis comprenant ses œuvres. Il ne cherchait pas à se faire des relations ni à solliciter des approbations. Quand il jouait de l'orgue dans des villes étrangères (les concerts étaient l'unique raison de ces voyages qu'il entreprenait généralement en automne), il déchaînait naturellement les applaudissements. Il acceptait l'enthousiasme de ses auditeurs comme un tribut dû à sa profession de musicien, mais je ne l'ai jamais vu enorgueilli par le succès ou troublé par l'insuccès. Je sentais qu'il portait en lui un autre idéal.

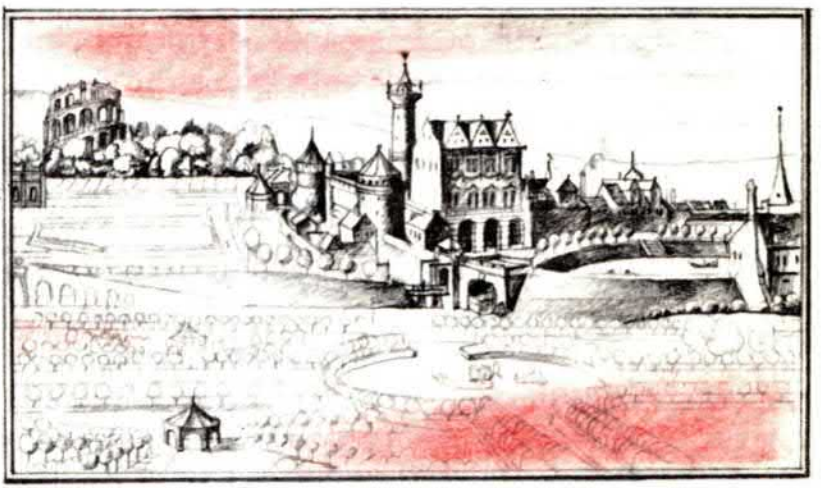
Je ne veux pas dire qu'il fut insensible à l'admiration. Il se remémorait avec un plaisir évident le geste du prince héritier lors d'un concert d'orgue à Cassel. Emerveillé de l'étonnante virtuosité de Sébastien, en particulier dans

le jeu des pédales, ce dernier avait spontanément retiré de son doigt la bague qu'il portait pour la passer à celui de mon mari.

Mais, puisque j'en suis à son extraordinaire virtuosité, je ne veux pas passer sous silence une petite anecdote qui montre comment il eut un jour l'occasion de mesurer ses limites. Il avait souvent prétendu que tout musicien rompu à son art devait pouvoir déchiffrer n'importe quoi à première vue. Or son collègue à Weimar, M. Walther, qui cherchait depuis longtemps un tour à lui jouer, lui tendit un petit piège. Sébastien allait de temps à autre déjeuner chez M. Walther. Un jour, en attendant le repas que son ami préparait, il s'approcha du clavecin pour regarder un morceau de musique et, naturellement, se mit à le déchiffrer. Mais, dès la première page, quelques mesures le firent trébucher; tout à fait surpris, car il ne lui arrivait guère de rencontrer musique plus compliquée que la sienne, il recommença le morceau, et fut encore arrêté au même passage. A ce moment, M. Walther, qui prêtait l'oreille de l'autre côté de la porte, ne put plus retenir son rire. Sébastien se leva vivement et, un peu vexé, s'écria : « Eh bien! l'homme capable de déchiffrer n'importe quoi n'est pas encore né! Ce passage est impos-

sible ! » Il raconta souvent cette histoire pour encourager les élèves qui manquaient d'audace.

M. Walther avait une raison particulière de se lier avec Sébastien : leurs mères appartenaient toutes deux à la famille Læmmerhirt. Il connaissait



à Erfurt la maison des Trois-Roses où était née celle de mon mari, morte trop jeune pour jouir de la célébrité de son fils et dont celui-ci n'avait gardé qu'un souvenir confus. Je suis sûre cependant que le bon Dieu lui aura accordé la grâce d'entendre, du ciel, les œuvres de Sébastien. Bien que je craigne que mon pasteur ne soit pas

tout à fait d'accord avec moi sur ce point, à mon avis le ciel ne serait pas le ciel si on ne pouvait y entendre la musique de mon mari.

Les gens du peuple appelaient l'église du château de Weimar « le Chemin de la Cité céleste ». Elle devait être, en effet, une cité céleste lorsque mon mari y jouait de l'orgue ! Un de ses amis me raconta que, pendant le service divin qui était célébré dans cette église, la musique si profondément religieuse de Sébastien donnait aux croyants l'avant-goût du paradis et qu'elle méritait réellement une glorification éternelle. Je n'ai jamais oublié ces paroles.

A Weimar, Sébastien disposait du petit orgue du château qu'il aimait tant à sentir sous ses mains et, il faut le dire, sous ses pieds aussi, car la façon dont il actionnait le pédalier était la merveille du siècle. Il atteignit à cette époque l'apogée de son génie d'organiste et de compositeur. Il appréciait particulièrement le pédalier avec ses sept jeux, dont un de trente-deux pieds et trois autres de seize pieds, ce qui produisait cet incomparable effet de basse qu'il prisait particulièrement. Il composa beaucoup d'œuvres pour cet instrument, entre autres le *Petit Livre d'Orgue* dont j'aimais tant à l'entendre jouer les morceaux. J'étudiai sous sa direction quelques préludes de

choral, mais, en général, ils étaient trop difficiles pour ma faible technique. Le titre complet de ce livre, dont le dos et les coins de cuir m'étaient si familiers, est le suivant : *Petit Livre d'Orgue, pour donner des directives aux débutants et pour les amener, par différentes méthodes, à jouer un choral. Pour leur donner aussi la possibilité de se spécialiser dans l'étude de la pédale, car les pédales sont traitées d'une façon tout à fait spéciale dans les chorals. Au Tout-Puissant pour l'honorer, au prochain pour l'enseigner.*

Je fus malheureusement toujours trop « débutante » pour pouvoir jouer ce recueil. Sébastien pouvait se moquer des difficultés, lui qui ne les imaginait pas; sans même en prendre conscience, il avait triomphé de toutes dès son jeune âge. C'était vraiment un délice de l'entendre jouer les préludes de chorals du *Petit Livre d'Orgue*. Je n'ai qu'à ouvrir le livre pour qu'ils revivent en moi. Je ne me rappelle pas celui que je préférais lorsque j'étais jeune, mais je sais celui qui me console maintenant plus que tout autre : c'est la voix même de Sébastien qui me parle et m'exhorte à la patience et à l'espérance. Il est presque à la fin du livre et s'intitule : *Pour les mourants : Tous les hommes doivent mourir*. Comme la mélodie chantait lorsqu'il la jouait au positif et de quelle

paix les groupes imposants des doubles et triples croches me remplissaient le cœur !

Sa musique la plus élevée fut toujours inspirée par la pensée de la mort : autrefois cela m'effrayait un peu, mais maintenant je comprends mieux le sentiment qu'il éprouvait. Les deux autres préludes qui m'étaient particulièrement chers avaient été composés pour le carême; ce sont : *O innocent Agneau de Dieu* et *O homme, pleure sur ton péché*. En écoutant les dernières mesures du second, à la fois si belles et si tristes, je tremblais et sentais mon cœur s'arrêter.

Si je commence à penser à sa musique et à parler d'elle, je crains de ne pas achever l'histoire de sa vie, mais ce seul cher livre d'orgue est si plein de souvenirs qu'il m'est bien difficile de repousser les pensées qu'il me suggère.

A Weimar, Sébastien devint un maître accompli et insurpassable sur l'orgue et les autres instruments à touches. Il avait, en effet, inventé et mis au point une nouvelle méthode de doigté tout à fait originale.

Un jour, vint à Dresde, où il était déjà réputé, un célèbre musicien français, Jean-Louis Marchand, homme vaniteux mais des plus doués, qui invita tout le monde musical à se mesurer avec lui.

Il espérait ainsi démontrer sa supériorité; cette façon d'agir ne fit pas la moindre impression sur mon mari, qui n'aurait pas fait un pas pour discuter. Mais quelques musiciens, blessés par la présomptueuse sommation du Français, vinrent supplier Sébastien de défendre la réputation de la musique allemande. Tout d'abord, mon mari hésita, puis se laissa persuader et accepta le défi de Marchand. Les détails de la rencontre furent réglés; elle devait avoir lieu dans la maison du comte Flemming. Beaucoup de dames et de seigneurs de la cour étaient présents et attendaient impatiemment le commencement de ce tournoi de musique. Lorsque dans le magnifique appartement, tout illuminé de chandelles, Sébastien s'avança, tranquille, impassible et digne comme toujours, il était prêt à résoudre tous les problèmes que le Français pourrait lui soumettre. L'étranger se faisant attendre, on envoya un laquais pour le quérir; mais le domestique revint avec la nouvelle que le monsieur était parti pour Dresde le matin même par la poste. Il avait certainement eu l'occasion d'entendre Sébastien et avait reconnu l'homme avec les talents et le pouvoir duquel il ne pouvait lutter. Il n'aurait pu, en effet, remporter la couronne de maître et risquait même de se montrer tout à fait inférieur. Le seul moyen de

sauver sa réputation était donc de ne pas concourir. Je dois à la vérité de dire que je ne tiens pas cette anecdote de Sébastien, mais d'un témoin oculaire. Sébastien ne prit jamais le moindre plaisir à l'échec d'un rival et n'aimait guère qu'on répétât cette histoire devant lui; il assurait que M. Marchand était un très bon musicien et qu'on avait fait beaucoup trop de bruit autour de cette affaire. A Erfurt, où Marchand était vivement critiqué, il résolut un jour de réduire ses détracteurs au silence. S'asseyant au clavecin, il leur dit : « Je vais vous faire entendre comme ses suites, que vous dédaignez tant, sont belles. » Il sut si bien les choisir, les fit sonner si délicatement, qu'elles parurent bien supérieures à ce qu'elles étaient en réalité. Cela prouve quelle générosité il montrait pour tous les musiciens et comme il savait leur faire accepter la grandeur de son génie par la bonté qui débordait de son cœur.

Il fut toujours curieux d'entendre d'autres compositeurs de sa ville ou d'ailleurs et ne se consola jamais de n'avoir pu, malgré ses tentatives répétées, rencontrer M. Hændel. Il admirait les œuvres de ce maître, il en était même charmé et passa bien des heures à les copier. J'aimais l'aider dans ce travail. Il donna du reste à Leipzig une belle

exécution d'une des cantates d'Hændel : la *Passion de Notre-Seigneur*.

Hændel et Sébastien étaient nés tous deux en Saxe la même année, ce qui les rapprochait encore. Mon mari écrivit souvent au grand musicien pour essayer de le rencontrer. A l'occasion d'un court séjour d'Hændel dans sa ville natale, Halle, Sébastien vint exprès de Cœthen pour le saluer, mais il arriva le soir du jour où Hændel était reparti. Dix ans plus tard, ce dernier revint à Halle; Sébastien, étant indisposé et incapable d'entreprendre le voyage, l'invita, par l'entremise de son fils, à venir le voir à Leipzig, mais Hændel se trouva empêché à son tour et Sébastien fut à nouveau très désappointé; il dut renoncer à la joie de voir et d'entendre le célèbre compositeur, qui, peut-être, de son côté, eût aimé rencontrer son illustre compatriote. Hændel était en effet assez grand pour reconnaître la valeur de l'œuvre de Sébastien, tout ignorée qu'elle fût hors d'Allemagne, en un temps où la sienne était célèbre à la fois en Italie et en Angleterre. Mais il cherchait le public, voyageait et gagnait beaucoup d'argent, alors que mon mari fuyait le monde et vivait paisiblement au sein de sa famille.

Sébastien ne se déplaçait guère qu'en automne, presque toujours pour essayer de nouvelles orgues

et faire un rapport sur elles. Il était demandé de tous côtés, pour de semblables expertises, car il jugeait d'un orgue avec la même maîtrise qu'il en jouait. Ses jugements étaient irrévocables mais pleins d'impartialité. Toutefois ses amis lui reprochaient de se faire des ennemis par sa trop grande probité. Il ne pouvait en effet ni fermer les yeux ni passer sous silence le plus petit défaut. « Rien n'est petit de ce qui touche un orgue », répondait-il.

Il commençait par tirer tous les registres, pour faire sonner l'orgue plein; il pouvait ainsi constater si « les poumons étaient sains », ensuite seulement il s'occupait des détails. Un constructeur d'orgue négligent avait tout lieu de redouter son jugement.

L'automne de l'année 1717, le jeune prince Léopold d'Anhalt-Cœthen lui demanda de devenir son maître de chapelle. Sébastien fut heureux d'accepter, car la même situation venait d'être vacante à Weimar sans qu'on la lui eût proposée, et il se sentait un peu laissé de côté. A la mort du vieux maître de chapelle, il avait compté qu'on lui offrirait la place, mais on préféra un musicien peu capable, fils du défunt. Sébastien fut blessé et ne le cacha pas; il demanda sa liberté, pour pouvoir se rendre à Cœthen, d'une manière si tranchante et péremptoire que le duc se fâcha et le fit mettre aux arrêts un mois entier. L'absence

d'indépendance m'a toujours semblé particulièrement dure dans le métier de musicien de cour.

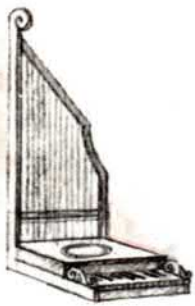
Sébastien put cependant aller s'établir à Cœthen avec sa femme et ses enfants pour la Noël. Il espérait mener là-bas une vie plus calme et plus retirée qu'à Weimar. Pendant le temps qu'il y passa, il n'eut à sa disposition que le petit orgue du château et, officiellement du moins, n'eut pas à s'occuper de musique sacrée. Il se voua donc tout entier, et avec le plus grand plaisir, à la musique de chambre. Le jeune prince, qui lui témoignait beaucoup de bienveillance et de sympathie, aimait passionnément la musique et estimait son maître de chapelle à sa juste valeur. Chaque fois qu'il se rendait à Carlsbad pour y prendre les eaux il l'emmenait et il fut assez aimable pour accepter d'être le parrain du fils que Sébastien et Barbara eurent à Cœthen. Celui-ci devait mourir, hélas! peu de temps après avoir été baptisé dans la chapelle du château.

Sébastien aimait Cœthen, sa tranquillité et sa paix, mais je ne crois pas qu'il y serait toujours resté, même si les circonstances ne l'en eussent pas fait partir. Il se sentait privé de l'essentiel : la musique d'église, qui devait être l'expression de son caractère profondément religieux.

A Cœthen, Maria Barbara Bach mourut, après

treize ans de mariage. Sur sept enfants que Sébastien avait eus d'elle, il n'en restait que quatre. C'est dans la même ville que je devins sa femme.

Et maintenant que j'ai raconté, aussi bien que je l'ai pu, l'histoire de sa vie jusqu'à l'époque où je le connus et l'aimai, je vais parler de toutes les années que j'ai vécues avec lui.



CHAPITRE III

Du caractère religieux de Sébastien,
de mon mariage, de mon petit cahier, de la perfection du doigté,
de Sébastien père et professeur, du Clavecin bien tempéré
et de ce qui m'arriva pour avoir trop aimé les fugues.

Mon mari était un homme difficile à connaître. Si dès la première seconde je ne l'avais pas aimé, je ne l'aurais certainement jamais compris. Très réservé, il ne se livrait pas dans ses

paroles, mais par son attitude et naturellement dans sa musique. Je n'avais jamais vu d'homme plus religieux. Cela peut paraître étrange, si l'on songe à tous les bons pasteurs luthériens que j'ai rencontrés, dont le seul but dans la vie était de faire des sermons et de donner le bon exemple. Mais Sébastien ne leur ressemblait pas; chez lui, si la religion restait cachée, elle était toujours présente, jamais négligée. Il fut un temps, particulièrement au début de notre mariage, où j'avais peur de l'austérité de pierre qui masquait sa bonté, et plus encore de l'étrange nostalgie de la mort qui l'accompagna toute sa vie, si laborieuse cependant. Je ne faisais pourtant que pressentir cette dernière; il ne m'en fit jamais part de peur de m'effrayer, car j'étais plus jeune que lui et beaucoup moins courageuse. Tant qu'il vécut, je n'eus d'ailleurs jamais la moindre envie de quitter ce monde que je trouvais si beau, mais maintenant qu'il est parti, vieille et seule, je comprends mieux sa hâte d'aller où toutes choses sont parfaites, contempler son maître, le Christ.

Au fond de son grand cœur, il portait toujours l'image du Crucifié et sa musique la plus élevée est le cri de ce désir de la mort qui lui donnait la vision de son Seigneur ressuscité. Mes parents m'ont élevée pieusement dans la foi luthérienne,

mais la religion de Sébastien était quelque chose de beaucoup plus grand. Je le sentis dès le jour de notre mariage, lorsque, tout le monde s'en étant allé, il vint vers moi, prit mon visage dans ses deux mains et, après m'avoir longuement regardée, prononça ces paroles : « Je remercie Dieu de t'avoir donnée à moi, Magdalena. » Je ne pus rien répondre, mais me cachai contre sa poitrine et murmurai passionnément cette prière : « O Dieu, rends-moi digne de lui, rends-moi digne de lui ! » Je pris tout à coup conscience de ma jeunesse et de la terrible responsabilité que j'avais assumée en acceptant de devenir la femme d'un Jean-Sébastien Bach. Si je le rendais tant soit peu malheureux, je risquais de faire tort à sa musique. « Les dissonances sont d'autant plus affreuses qu'elles approchent de l'unisson, disait-il, c'est pourquoi les mésententes entre mari et femme sont les plus insupportables. » Nous eûmes, Sébastien et moi, des difficultés, comme tous les habitants de cette terre, mais elles restèrent extérieures, elles n'atteignirent jamais notre amour. Le fait qu'il eût quinze ans de plus que moi et qu'il eût déjà été marié expliquait peut-être son indulgence. Evidemment, je savais faire la cuisine et manier l'aiguille, mais je n'avais encore jamais eu charge de maison et d'enfants. Ma mère était

si bonne ménagère que je ne m'étais jamais rendu compte de toutes les occupations d'une femme mariée. Je remarquais bientôt que Sébastien ne pouvait supporter le désordre; ses papiers et ses effets personnels devaient être rangés d'une certaine façon et non d'une autre. Il avait horreur de l'inexactitude, comme du gaspillage, car, être inexact, c'était gaspiller, ce qu'il tint toujours pour inestimable, le temps, la seule chose, disait-il, qu'on ne peut posséder deux fois. Au début, j'étais bien un peu négligente et étourdie, mais il fit preuve d'une grande patience et je ne tardai pas à me corriger, car mon seul désir, mon seul but, était de lui plaire et de faire de sa maison le lieu du monde où il trouverait le plus de bonheur.

Une semaine à peine après notre mariage, le prince d'Anhalt-Cœthen, qui tenait Sébastien en si grande estime et avait été si aimable pour moi, prit femme à son tour. Il ne semblait pas alors que cet événement dût avoir une influence marquée sur notre humble destinée; il fut cependant la cause directe de notre départ pour Leipzig, où nous passâmes le reste de notre vie.

Jusqu'à son mariage, la plus grande joie du prince consistait à entendre de la bonne musique, c'est-à-dire celle que lui faisait son maître de chapelle. Les concerts, modestes, car le prince

n'était pas assez riche pour entretenir un grand orchestre, prenaient toutefois un éclat particulier lorsqu'il y dirigeait ses œuvres. La nouvelle princesse trouva-t-elle que son époux vouait trop de temps à la musique et à son maître de chapelle, fut-elle un peu jalouse, ou les concerts de chambre l'ennuyaient-ils? Je sais que certaines personnes, même dans la meilleure société, ne sont guère sensibles, bien que je n'aie pas eu le malheur de vivre parmi elles. Le fait est que, peu de mois après son mariage, on commença à remarquer un changement d'attitude chez notre prince. Il ne jouait plus guère lui-même, il privait les concerts de sa présence et de ses encouragements; la cour de Cœthen devint indifférente. Sébastien, qui ne pouvait vivre dans une telle atmosphère, s'en affligeait. Il revint un jour à la maison très peiné d'une rebuffade qui lui avait fait comprendre à quel point le prince s'était éloigné de la musique pour se rapprocher de la délicate et exigeante princesse. « Magdalena, me dit-il d'un air sombre, il va falloir que nous quittions Cœthen. Ce n'est plus ici la place d'un musicien. Es-tu d'accord de transplanter notre foyer? » Je lui répondis, ce qui était vrai, que mon foyer ne pouvait être que le lieu où il vivait et se sentait bien, et je le réconfortai de mon mieux. Cependant, la perspective

de quitter Cœthen n'était gaie ni pour lui ni pour moi. Il aimait cette ville; pour moi, elle représentait mon premier foyer et toutes les femmes comprendront ce que s'arracher d'un lieu où l'on a de tels souvenirs signifie. Nous n'étions guère depuis plus d'une année à Cœthen, mais quelle année pleine et merveilleuse! Le fait de vivre avec lui, de le voir chaque jour, me semblait un bonheur que je n'avais pas mérité. Longtemps, je vécus dans un état d'étonnement et de rêve, de rêve dont parfois, lorsque Sébastien n'était pas à la maison, je craignais de m'éveiller pour retrouver la petite Anna Magdalena Wulken à la place de la Frau Kapellmeister Bach. Mais bientôt j'entendais résonner son pas, je courais à sa rencontre, il m'accueillait avec une caresse ou un mot plein de tendresse et j'avais, dans ses bras, l'impression d'être protégée; je sentais que ce n'était pas un rêve, mais une bonne réalité.

Peu de temps après notre mariage, il me donna un petit cahier de musique qu'il avait composé pour moi. Je le possède encore et, si pauvre que je sois, je ne m'en séparerai pas tant que je vivrai. Un soir, après avoir mis au lit ses quatre jeunes enfants, j'étais descendue et m'étais installée près de la table pour copier une partition à la lueur de la chandelle, lorsqu'il

s'approcha tout doucement et posa devant moi un petit cahier de forme allongée, relié en vert, avec le dos et les coins en cuir, qui portait l'inscription suivante :

Clavier Büchlein
vor
Anna Magdalena Bachin
Anno 1722

En tournant les pages avec des doigts impatients, pendant qu'il se tenait debout derrière moi et me regardait en souriant, je vis qu'il avait écrit dans ce petit cahier des morceaux faciles pour le clavecin. Il venait de commencer à me donner des leçons. Je n'étais pas encore très avancée, bien que je m'y fusse mise dès avant notre mariage. Il avait composé ces morceaux mélodieux pour me faire plaisir, pour m'encourager et pour m'amener d'une manière agréable à un degré de technique supérieur. Il y avait une grave et belle sarabande (j'admirais beaucoup les sarabandes dans ses suites et ses partitas pour clavecin, car elles me semblaient particulièrement représentatives de son esprit), et le plus gai menuet que je connaisse. Tous possédaient un charme bien propre à encourager une débutante à l'étude. Sébastien était

toujours prêt à descendre de sa hauteur pour prendre par la main un enfant ou un débutant. Rien ne l'impatientait chez un élève, à part l'indifférence et la négligence.

Que j'aimerais pouvoir expliquer sa façon d'en-

seigner ! Je crois qu'il n'y a jamais eu de professeur comme lui, si enthousiasmant, si patient (sauf avec les paresseux), si infatigable ! Ses yeux et ses oreilles remarquaient pourtant les moindres fautes, il ne tolérait jamais le manque de soin. J'ai vu des jeunes gens, ses élèves, trembler d'appréhension avant d'aller vers lui et revenir les larmes aux yeux, tellement ils étaient touchés de sa

bonté. Je les ai vus aussi pâlir, lorsqu'il se fâchait contre eux, ce qui arrivait rarement. Parfois, pourtant, son caractère passionné éclatait. Il n'avait guère d'indulgence pour une certaine forme de vanité. Je l'ai vu une fois arracher sa perruque et

la jeter à la tête d'un élève, qu'il appelait pompeusement un « chevalier du clavier »; il nommait ainsi ceux qui essayaient de produire de brillants effets sans posséder de bases solides.

Mais, lorsqu'il me donnait des leçons, il était d'une patience angélique; je n'oublierai jamais ces heures merveilleuses où, assise à ses pieds, j'apprenais la musique. Il ne me soumettait pas

évidemment à l'entraînement sévère qu'il imposait à ses élèves. Je ne devais pas faire une carrière musicale, et, d'ailleurs, j'eus dès les premières années tant de bébés à soigner que la musique ne resta pour moi qu'une récréation. Cependant, la première année de notre vie commune, il me donna des leçons de clavecin, m'apprit à jouer sur la basse chiffrée et même, quelque temps, m'enseigna le jeu d'orgues. Lorsque je lui fis part de mon désir d'apprendre l'orgue, il se moqua un peu de moi, disant que c'était un trop gros instrument pour une femme. « Si je tirais en même temps tous les registres, disait-il, tu enfoncerais tes doigts dans tes oreilles et te sauverais à toutes jambes ! » Mais, comme je ne me laissais pas décourager par ses gentilles plaisanteries, il me donna une leçon dès que nous en trouvâmes le temps, et je crois qu'il y prit autant de plaisir que moi, ce qui n'est pas peu dire. Il y a quelque chose d'étrangement passionnant dans le seul fait de toucher un clavier d'orgue. J'ai dit que dès avant mon mariage je savais jouer un peu de clavecin, mais jouer de l'orgue est une autre affaire !

Les trois claviers ne m'embrouillaient pas beaucoup, mais, lorsque je dus employer les pieds pour jouer du pédalier, je fus perdue. Je parvenais

à peine à exécuter avec mes deux mains des chants et des lieder à quatre voix, quand il voulut me faire prendre la basse avec le pied. Alors, je confondis tout et jouai tout à l'envers. Les deux mains sur le clavier et le pied sur une pédale, je m'arrêtai net et levai les yeux sur Sébastien, qui se tenait à côté de moi. « Je ne puis pas aller plus loin, dis-je, je ne puis plus bouger ! — Tu es une petite oie, me répondit-il ; si nous n'étions pas à l'église, je t'embrasserais. »

Mais, bien qu'il se moquât de moi, il était d'une patience infinie et, après maints exercices laborieux, je parvins enfin à jouer les notes de pédale sans tâtonner du pied des minutes entières. Il m'avait dès le début interdit de regarder mes pieds. « Ce serait du beau, disait-il, si tu n'étais pas capable de frapper une note avant d'avoir regardé si c'est bien la bonne ! Seuls les très mauvais organistes regardent leurs pédales, et je ne te permettrai pas de faire comme eux. Tu n'iras peut-être pas très loin dans l'art de jouer de l'orgue, mais, au moins, tu iras droit. »

Je n'ai pas été très loin, mais assez cependant, et c'est ce que je voulais, pour saisir combien le jeu de Sébastien était merveilleux. En ignorant tout des difficultés de l'orgue, je ne pouvais apprécier la façon dont il jouait les fugues et les

préludes de choral. Il aurait pu, aussi bien, jouer devant un poisson de l'Océan et moi, sa femme, je ne voulais pas rester comme un poisson, sourde et stupide. J'ai d'ailleurs été bien récompensée de mes efforts et des heures consacrées à apprendre le peu que je sais, car ils m'ont permis de goûter une joie toute particulière en écoutant les œuvres nombreuses et sublimes que Sébastien composait pour son instrument préféré.

Il commença à écrire dans mon petit cahier une fantaisie pour orgue, mais il n'eut jamais le temps de l'achever. Je préférais cet instrument aux autres parce qu'il l'aimait profondément et parce que j'ai le sentiment que ses œuvres les plus nobles, les plus émouvantes, qui expriment le plus complètement son âme, sont celles qu'il composait pour l'orgue. Je sais que de bons juges préfèrent ses cantates et que d'autres aiment surtout les morceaux qu'il écrivit pour le clavecin; à dire vrai, quand on y réfléchit, il est très difficile de choisir et d'exprimer une préférence; on ne peut que répéter les mots de la Bible : *... comme une étoile se distingue d'une autre en éclat...*

Mais je me suis éloignée de ce que je voulais décrire : sa manière d'enseigner. Il avait mis sa méthode au point avec beaucoup de soin. Il

estimait qu'aucun effort n'était trop grand pour « le jeune homme qui désire apprendre ». Lorsqu'il se chargeait d'un débutant au clavecin, comme ce fut le cas avec ses propres fils, il lui donnait d'abord des exercices pour le toucher et le doigté. Ce fut lui qui préconisa le premier ce qu'il appelait la méthode naturelle de croiser le pouce sous les doigts. Jusqu'alors les rares exécutants qui se servaient du pouce le croisaient au-dessus des doigts, ce qui donnait un jeu très gauche. Ce fut également Sébastien qui le premier recommanda l'emploi de chaque doigt pour les trilles et les ornements. Tant qu'on n'avait pas acquis l'aisance nécessaire à ces exercices, il ne tolérait pas qu'on allât plus loin, mais il écrivait à l'intention de ses élèves de charmants petits morceaux pour leur permettre de surmonter certaines difficultés tout en se récréant; il éclairait leur labeur par de plaisantes mélodies. Je l'ai vu se détourner du clavier où l'un d'eux s'évertuait sans pouvoir se rendre maître d'un passage compliqué, prendre une feuille de papier et écrire de sa main rapide, qui ne rivalisait cependant pas de vitesse avec sa pensée, quelque petite *Invention* présentant la difficulté particulière dans sa forme la plus claire et la plus attrayante, de sorte que, par simple amour pour lui et pour la musique,

l'élève se remettait au travail avec un nouveau courage. Je l'entendais souvent s'écrier : « Vous avez cinq doigts à chaque main qui sont aussi bons que les miens ! Si vous vouliez seulement les exercer, vous joueriez comme moi, ce n'est qu'une question d'application. »

Pour son fils aîné, Friedemann, qui fut toujours son élève préféré, il composa un *Petit Cahier* à l'occasion de ses dix ans, c'est-à-dire une année avant notre mariage. Après que Friedemann l'eut consciencieusement étudié et que les autres enfants, chacun à leur tour, eurent, grâce à lui, réalisé des progrès, je le sauvai de la destruction, car Sébastien lui-même ne prenait guère le soin de conserver ses compositions mineures. Lorsque l'une d'elles se perdait ou était égarée par un des enfants, il disait gaiement : « Bon, j'en écrirai une autre. » Son esprit était aussi productif que le vieux cerisier du jardin de ma grand-tante.

Dans le *Petit Cahier* de Friedemann, il prit la peine d'expliquer à la première page les clefs, les ornements et les embellissements principaux. Il avait très soigneusement marqué les doigtés dans le premier morceau appelé *Applicatio*, en tête duquel il avait écrit les mots : *In nomine Jesu*. Il composa toute sa musique en ce nom, ses grandes comme ses petites œuvres. Je me souviens

de la joie que je lui causai un jour; j'étais en train de jouer une gigue de sa composition à deux de nos enfants qui la dansaient gaiement lorsqu'il ouvrit la porte. Je lui dis : « Je crois que l'Enfant Jésus aurait aimé danser sur cette mélodie. » Il vint à moi et m'embrassa sur la nuque. « Quelle jolie pensée de ta part, mon petit cœur! » J'étais si heureuse chaque fois qu'une de mes pensées lui plaisait! Celle-ci, de plus, correspondait à la réalité. Il pouvait écrire de la musique assez tendre pour l'Enfant de Bethléem, telle, par exemple, la *Berceuse de l'Oratorio de Noël* que sa Sainte Mère bienheureuse aurait sûrement aimé lui chanter, et assez grande pour le Sauveur au Calvaire, tel le *Crucifixus* de la grande *Messe*. A la fin de ses premières partitions, Sébastien écrivait toujours « S.D.G. », ce qui voulait dire *Soli Deo Gloria*, *A Dieu seul la gloire*. Il composa pour Friedemann de nombreuses *Inventions* à deux et trois voix qui furent réunies plus tard en un volume qu'il intitula : *Guide sincère qui enseignera à ceux qui aiment le clavecin, et tout particulièrement à ceux qui désirent se livrer à l'enseignement, une méthode claire pour arriver à jouer proprement deux voix, puis, après avoir progressé, à exécuter correctement trois parties obligées; en même temps, ce*

guide leur fournira non seulement de bonnes inventions mais la manière de les bien exécuter, leur fera surtout acquérir un jeu chantant, et enfin leur donnera un avant-goût sérieux de l'art de la composition.

Etant donné les efforts et les soins prodigués par Sébastien, on ne saurait s'étonner que ses deux fils aînés fussent devenus de si remarquables musiciens : Friedemann, le meilleur organiste après son père; Emanuel, le plus grand cimbaliste de son époque et compositeur extraordinairement doué. Lorsque nous nous mariâmes, en 1721, Friedemann avait onze ans, Emanuel sept, le petit Johann Gottfried six et la chère Katharina deux de plus que Friedemann. Ainsi, j'eus dès le début, toute une petite famille dont je dus m'occuper maternellement. Suivant le bon exemple de Sébastien, les enfants se mirent très vite à m'aimer et à me confier leurs petits plaisirs et leurs petites peines, quoique Friedemann, l'aîné des garçons, qui se considérait comme le compagnon responsable de son père, fût au début un peu réservé. Nous étions très heureux tous ensemble, mais notre bonheur atteignait son comble lorsque nous réussissions à enlever Sébastien à ses devoirs de cour, à ses compositions et à ses répétitions, pour le décider à

faire une promenade avec nous. Alors, nous mettions notre repas dans un panier et allions nous installer à l'ombre, en dehors de la ville. Il s'amusait avec les petits, enlevait sa veste et se comportait lui-même comme un enfant; nous

riions tous beaucoup et mangions plus encore, ce qui fit que je n'entrepris plus de semblables expéditions sans emporter des provisions spécialement nourrissantes. Je me sentais aussi jeune que les enfants, et j'oubliais souvent, je crois, l'attitude que doit garder une femme mariée, car, lorsque Sébastien était de bonne humeur, plein de petites plaisanteries et de taquineries,

il nous faisait tous rire jusqu'aux larmes. Puis, quand les enfants commençaient à être un peu fatigués et que le petit Johann venait se frotter contre mes genoux, Sébastien nous racontait des histoires, des légendes qu'il avait apprises dans son enfance, à Eisenach, ou, ce que j'aimais encore mieux, de vrais récits sur sainte Elisabeth ou Martin Luther. Au crépuscule, nous rentrions à la maison, et, après avoir couché les enfants fatigués, je m'asseyais, fatiguée moi-même et très paisible, à côté de Sébastien, ma main dans la sienne et ma tête sur son épaule. Dieu nous donna à Cœthen des jours de grand bonheur.

Je ne tardai pas à connaître un bonheur plus grand encore. Un enfant me fut donné, ce premier-né dont aucune femme n'oublie la venue. Les flanelles chauffaient déjà devant le feu, lorsque ma bonne vieille garde laissa entrer Sébastien. Il paraissait un peu anxieux, mais il me dit toutefois avec gaieté : « Ma bonne et chère Magdalena, toutes les femmes des Bach sont d'heureuses mères !... » Soudain, m'entourant tendrement de ses bras, il ajouta d'une voix toute différente : « Mon pauvre agneau, comme cela me fait mal que tu doives souffrir ! » Ces mots, qu'il prononça si doucement, furent mon réconfort jusqu'au moment de la délivrance.

Nous eûmes en tout treize enfants. Dieu nous bénit abondamment et me rendit aussi fertile que la vigne qui grimpait sur les murs de notre maison. Quel bon père de famille il était ! Qu'il me paraissait grand et digne, assis à la tête de la table, entouré de tous ses fils et de toutes ses filles, entre son cher Friedemann et moi qui tenais sur mes genoux le dernier-né en train d'exercer ses petites dents sur une croûte de pain ! Une certaine expression d'austérité assombrissait parfois son visage, mais elle disparaissait complètement lorsqu'il était entouré de sa famille ; il se montrait alors gai et affectueux, s'intéressant à tout ce qu'on lui disait ; la plus petite histoire du plus petit enfant ne le laissait pas indifférent. Tous avaient pour lui les attentions et le respect que les enfants doivent naturellement à leur père, mais, dans leur amour filial, il y avait moins de crainte qu'il n'y en a d'habitude. Quelque étrange que cela puisse paraître, je puis affirmer qu'il ne leva jamais la main sur l'un de ses enfants. Malgré sa bonté, mon père m'avait souvent battue lorsque j'étais petite. Nos amis prétendaient que nous gâterions nos enfants à force d'indulgence et je me suis parfois demandé si les fautes de Friedemann, qui avait un caractère difficile, n'étaient pas dues en partie à ce manque de corrections. Quant aux

autres, il ne fallait pas plus que la grosse voix de Sébastien et son brusque froncement de sourcils pour qu'ils obéissent.

Une fois que Friedemann avait délibérément menti à son père, Sébastien s'en montra si affecté qu'il ne lui adressa plus ni une parole ni un regard pendant un jour entier. Friedemann errait dans la maison avec un air lugubre. Un poids pesait sur nous tous, je ne pouvais respirer librement quand je voyais Sébastien malheureux. Vers la fin de la journée, je trouvai le garçon à plat ventre sur son lit et pleurant amèrement. « Friedemann, dis-je, pensant malgré moi à la parabole de l'enfant prodigue, pourquoi ne vas-tu pas demander pardon à ton père? — Ah! petite mère, répondit-il (c'était la première fois qu'il m'appelait par ce nom), j'ai peur. — Viens avec moi, insistai-je, nous irons ensemble. » Il se leva alors de son lit et, le visage ruisselant de larmes, se rendit avec moi auprès de Sébastien. « Nous venons te dire que nous sommes très fâchés... », commençai-je, mais Friedemann s'était jeté aux pieds de son père et cachait son visage contre ses genoux. Nous pleurâmes tous un peu. Puis, Sébastien et moi, nous nous regardâmes en souriant à cause de nos larmes; il embrassa son fils et toute gêne disparut. Ce ne fut malheureusement pas la dernière fois

que Friedemann peina son père. Il était fantasque, irritable, et avait une tendance néfaste à la prodigalité, en quoi il ressemblait bien peu à Sébastien, toujours si prévoyant et prudent pour les questions d'argent. Mais il était très brillant, très vif, très intelligent. Son frère, Carl Philip Emanuel, avec son visage rond et ses yeux bruns, avait un caractère tout opposé, égal et travailleur. Il était presque aussi bon musicien que Friedemann, mais on pouvait lui faire plus confiance. Malgré tout, je ne tardai pas à remarquer, quoique mon mari fût trop juste pour marquer des préférences parmi ses enfants, qu'une inclination naturelle poussait Sébastien vers Friedemann.

Je crois qu'un père est toujours spécialement attiré par son fils aîné, et cela me donnait souvent un petit coup au cœur de penser qu'aucun de mes enfants ne pourrait être le premier-né de Sébastien; mais, lorsque je vis ma petite Christiane-Sophie dans ses bras, je me sentis assez fière et heureuse pour repousser cette pensée. Comme tous les Bach et comme Luther, qu'il aimait et respectait, il était profondément attaché à sa famille et se plaisait dans la société de ses enfants. A dire vrai, il lui arrivait de s'emporter lorsque ceux-ci faisaient trop de bruit en jouant, alors qu'il avait la tête pleine de musique. Je faisais de

mon mieux pour les faire tenir tranquilles, mais je n'y parvenais pas toujours, tandis qu'il n'avait qu'à prendre un air courroucé pour que leurs voix se réduisissent à un chuchotement étouffé. Pourtant, il se mettait rarement en colère contre eux. Je m'émerveillais souvent de le voir composer et écrire de la musique au milieu de leurs crises de larmes et de leurs babils enfantins comme s'il avait été seul au monde. Lorsqu'un bébé qui pleurait nous réveillait au milieu de la nuit et avait besoin d'être bercé ou nourri, il ne s'impatientait jamais. Il me demandait seulement de lui chanter un chant spirituel, afin que « nous prissions tous plaisir à la berceuse ». Il composa dans ce but une nouvelle mélodie sur l'adorable chanson de Luther qui parle du petit Jésus bercé dans la paille. Quand je la sus par cœur, il déchira le manuscrit, disant qu'il l'avait écrite pour moi seule et que, chantée par une autre voix, elle ne posséderait aucune vie. Puisqu'il a souhaité qu'elle meure avec moi, je ne veux pas la transcrire, mais elle est si jolie que la pensée de la voir disparaître m'attriste. Lorsque ma chanson n'arrivait pas à calmer l'enfant, il le prenait souvent lui-même dans ses bras et le charmait jusqu'à ce qu'il s'endormît. J'ai remarqué que les bébés portés par des bras d'homme s'apaisent générale-

ment très vite. Sans doute ces bras leur donnent-ils une sensation de sécurité. Un homme tient un enfant beaucoup plus fermement que nous autres femmes, peut-être parce qu'il craint davantage de le laisser tomber. Et si les petits aimaient se faire porter par lui, j'adorais le regarder avec un enfant dans les bras. Souvent, j'avais des larmes de bonheur à voir sa grande âme se pencher sur une chose aussi frêle qu'un bébé d'un mois. Les lignes qu'il écrivit sur le premier exemplaire de la partition des *Klavierübungen*, en dédicace à l'héritier nouveau-né du prince d'Anhalt-Cœthen, montrent bien quels sentiments il éprouvait pour les enfants.

Très paternel de caractère, Sébastien pensait constamment à ses enfants, travaillait dans leur intérêt et s'occupait de leur éducation. Il était plus ambitieux pour eux que pour lui. Parfois il me traitait aussi comme un tendre père l'aurait fait; il était si compréhensif, si puissant, il fut un tel refuge dans le chagrin que j'éprouvais lorsque mourut mon premier-né! Quelle tristesse de perdre cette petite qui n'avait que trois ans, des yeux bleus et des cheveux d'or pâle, au moment où elle commençait à babiller si gentiment! Cependant, dans sa douleur, Sébastien ne se préoccupa que de moi, et je pense qu'à cette époque, au

moment de mon premier grand chagrin, j'en vins à l'aimer encore plus profondément, si c'était possible.

Mais seule la petite Christiane-Sophie naquit à Cœthen; les autres ne virent le jour qu'à Leipzig; de sorte que je devance encore une fois mon récit. Comme je l'ai raconté, une année environ s'était écoulée à Cœthen depuis notre mariage, lorsque Sébastien s'aperçut que son prince se détournait de la musique à tel point qu'il ne lui était plus possible de garder son poste de maître de chapelle. La cour de Cœthen ne lui offrait pas les possibilités dont il avait si profondément besoin, car il y était privé de toute musique d'église. Son unique travail consistait à faire de la musique de chambre. Ce fut à Cœthen qu'il inventa et fit construire, pour suppléer à une carence, un instrument qu'il baptisa la « viola pomposa », qui avait cinq cordes et tenait du violon et du violoncelle. Il écrivit une suite à son usage. Il jouait lui-même du violon et de l'alto; son père, Ambrosius Bach, que je n'ai jamais connu, mais dont le portrait, peint à l'huile, était toujours suspendu à la place d'honneur dans notre grande salle, lui avait enseigné ce premier instrument. Sébastien fut violoniste à l'orchestre du duc de Weimar plusieurs années,

mais, lorsqu'il jouait pour son plaisir des quatuors à corde, il préférait tenir la partie de l'alto. Il se trouvait ainsi, disait-il, au milieu de l'harmonie et pouvait mieux voir, ou plutôt entendre, ce qui se passait à sa gauche et à sa droite.

A Cœthen, il écrivit, comme on devait s'y attendre, vu ses fonctions, beaucoup de musique pour cordes. Il composa aussi une série de morceaux pour clavecin que tous les musiciens sérieux admirèrent. Il nomma cette collection de vingt-quatre préludes et fugues le *Clavecin bien tempéré*. Il les écrivit « pour l'édification et la pratique des jeunes musiciens désireux de s'instruire et

pour récréer ceux qui sont déjà rompus à cette étude ». On devait évidemment être déjà très avancé pour les jouer comme récréation, car la plupart sont extrêmement difficiles à exécuter; ils exigent une pratique ardue et toute l'attention d'un esprit mûri. Cependant, les meilleurs élèves de Sébastien m'ont souvent répété qu'ils éprouvaient toujours plus de plaisir et de satisfaction intime à mesure qu'ils se plongeaient dans ces préludes et ces fugues et qu'ils les étudiaient plus fréquemment et plus consciencieusement. Pour moi, dont beaucoup dépassaient la technique, j'éprouvais un plaisir indicible à entendre Sébastien les jouer. La course précipitée des notes sous ses doigts dans quelques-uns des préludes (il aimait les *tempi* rapides), l'entremêlement merveilleux des différentes voix dans les fugues, où chacune paraissait si personnelle et si claire, et toutes cependant si mêlées dans une indissoluble unité..., ah! personne n'a jamais su rendre aussi pleinement le sens de la musique contrapontique!

Je le suppliais souvent de jouer pour moi, lorsqu'il disposait de quelques minutes, un prélude et une fugue, ou si c'était possible deux. « Tu vas faire de moi un musicien mal tempéré, si tu ne me laisses pas en paix avec ce clavecin bien tempéré! » me dit-il un jour pour me taquiner

en entourant ma taille de son bras gauche. Je me tenais debout à côté de lui. Il commença à jouer une fugue avec sa main droite. Quand vint la seconde voix, il ne voulut pas me lâcher; il joua sa fugue jusqu'au bout, en me tenant prisonnière dans le cercle de son bras. « Voilà! s'écria-t-il en riant lorsqu'il eut plaqué le dernier accord, ce que tu mérites pour être si gourmande de fugues! »

Quel bonheur d'être la femme de Jean-Sébastien lorsqu'on était gourmande de fugues! Je dois avouer pourtant que je n'étais pas avide de toutes; certaines me paraissaient sèches et peu musicales, mais ce ne fut jamais le cas pour celles de Sébastien qui sont toutes fraîches, étincelantes et gaies comme de l'eau courante, tristes, tendres ou solennelles, comme, par exemple, le prélude et la fugue en *mi bémol* mineur.

A cette époque, le destin de mon mari lui fit quitter Cœthen et la musique de chambre pour le conduire à Leipzig, où il devait passer les derniers vingt-sept ans de sa vie et composer la plus grande partie de sa musique sacrée. Le vieux cantor de l'école Saint-Thomas venait de mourir et une des raisons qui poussèrent Sébastien à briguer ce poste, outre la croissante indifférence du prince et de sa cour pour la musique, fut le

fait que Leipzig offrait plus de possibilités pour l'éducation de ses fils aînés, qui devenaient de grands garçons. Pour lui-même, il y avait quelques concessions à faire, ainsi qu'il l'exposa après son installation dans une lettre adressée à un vieil ami, Georg Erdmann, son condisciple à l'école du couvent de Lunebourg, qui était alors en Russie. Il me lut quelques passages de cette lettre à haute voix avant de l'envoyer. Il exposait à M. Erdmann les raisons qui l'avaient fait quitter Cœthen, où il s'était proposé de passer toute sa vie, et disait qu'il n'avait pas tout d'abord été séduit par l'idée de devenir cantor à l'école Saint-Thomas après avoir été maître de chapelle à la cour de Cœthen, mais qu'après avoir pesé le pour et le contre pendant trois mois et avoir considéré les avantages qu'offrait Leipzig à ses fils il s'était décidé, avec l'aide de Dieu, à tenter le changement.

CHAPITRE IV

Comment Sébastien s'installa à Leipzig,
comment il devint le maître de l'orgue et le « fameux Bach »,
comment il composa les cantates et les motets
et comment, malgré querelles et vexations,
il continua inlassablement à créer et à enseigner.

C'EST toujours chose étrange de changer de lieu et de s'installer dans une nouvelle demeure. Qu'il est difficile de prévoir le destin qui vous

attend entre ces quatre murs ! La naissance, la mort furent nos hôtes à la maison du cantor : la naissance de nombreux enfants, la mort de beaucoup d'entre eux et enfin celle de Sébastien, qui a laissé le monde si vide pour moi.

Lorsque nous arrivâmes à Leipzig, la dernière semaine de mai 1723, avec tous nos meubles et notre jeune famille, et que nous fûmes à la porte de la maison du cantor, Sébastien sauta le premier de la voiture et tint, selon la vieille coutume germanique, à me porter pour passer le seuil de ma nouvelle demeure. « Tu n'es guère qu'une jeune mariée », dit-il en m'embrassant sur le pas de la porte. Sa fille, la jolie Dorothea, entra derrière nous, portant dans ses bras la petite Christiane. Sébastien surprit le regard que je posai sur l'enfant. « Mais oui, tu aurais vingt enfants que tu paraîtrais toujours à mes yeux comme le jour de nos noces ! » Je puis dire, et j'en remercie Dieu de tout mon cœur, que, durant nos trente années de mariage, Sébastien fut non seulement un mari, mais un amoureux. Lorsque je vieillis, que mes joues se ridèrent, que mes cheveux devinrent gris, il ne parut pas s'en apercevoir. Une fois seulement, il me fit cette remarque : « Tes cheveux qui flamboyaient comme le soleil ont maintenant la clarté de la lune ; c'est une lumière

bien préférable pour la paire de jeunes amoureux que nous sommes. »

Il ne faut donc pas s'étonner si je l'aimais tant et si j'étais toujours à l'affût de ses regards et de ses paroles pour les enfermer dans mon cœur. Ainsi que Caspard le disait, je n'ai pas oublié grand-chose. Ce sont souvent les plus petits détails qui restent gravés dans la mémoire d'une femme; peut-être ma dernière pensée avant de quitter ce monde ne sera-t-elle ni pour le jour de mon mariage, ni pour la naissance de mon premier enfant, ni même pour la mort de Sébastien, mais pour cette soirée où, tout en jouant une fugue, il me tint emprisonnée dans son bras et pour le jour où il me porta au-dessus du seuil de ma nouvelle maison.

La maison du cantor, à l'ombre de l'église, faisait partie de l'école Saint-Thomas. Haute de deux étages seulement, elle formait une aile du bâtiment. Jolie et confortable, elle ne tarda pas cependant à devenir trop petite, car en huit ans notre famille augmenta considérablement. Nous nous installâmes alors provisoirement au moulin, pendant qu'on ajoutait un étage à notre maison. Le nouvel aménagement nous donna, outre d'autres chambres, une nouvelle et très belle salle de musique, reliée par un passage à la grande salle

de cours de l'école Saint-Thomas, ce qui était très pratique pour Sébastien.

Avant d'être définitivement investi du titre de cantor, mon mari dut comparaître devant le Conseil de Leipzig et prêter le serment de remplir ses fonctions avec zèle et fidélité. Il dut promettre de respecter les clauses du long contrat, dont il faut que je recopie ici quelques passages, car ce document joua un rôle dans sa vie :

1° *Encourager les élèves, par un bon exemple, à vivre et à se comporter sobrement et modestement. Observer ponctuellement les heures de classe et enseigner consciencieusement.*

2° *Faire de mon mieux pour améliorer la musique dans les deux principales églises de la ville.*

5° *N'admettre aucun élève à l'école qui ne possède déjà une base ou qui ne montre pas d'aptitudes suffisantes pour bénéficier de l'instruction musicale; ne pas le faire à l'insu et sans l'approbation de MM. les Inspecteurs et Directeurs.*

6° *Afin d'éviter aux églises des dépenses inutiles, enseigner consciencieusement aux élèves, non seulement la musique vocale, mais aussi la musique instrumentale.*

7° *Pour le bon ordre de ces églises, faire en sorte que la partie musicale ne soit pas trop longue; prendre soin qu'elle n'ait pas un caractère théâtral, mais qu'elle soit au contraire pour les auditeurs un encouragement à la dévotion.*

9° *Traiter les élèves avec sympathie et égards; en cas de désobéissance, les punir avec modération ou les signaler à qui de droit.*

10° *Enseigner à l'école et remplir toute autre charge m'appartenant consciencieusement.*

11° *Si je ne puis remplir une de ces charges, m'arranger à être remplacé par une personne compétente sans causer au Conseil et à l'école une dépense supplémentaire.*

12° *Ne pas quitter la ville sans la permission de M. le Bourgmestre.*

Comme on le voit, en devenant cantor à Leipzig, après avoir été maître de chapelle à la cour de Cœthen, il fallait faire certaines concessions à la liberté et à la dignité. Mais Sébastien avait pesé le pour et le contre, fait son choix, et, par conséquent, n'eut pas de regrets.

Le lundi 31 mai 1723, à neuf heures du matin, il fut investi de ses fonctions de cantor à l'école Saint-Thomas et commença ainsi sa vie de travail à Leipzig. Ses charges, considérables, n'étaient pas toujours de son goût. Il avait, par exemple, l'obligation d'enseigner le latin, mais il ne pensait alors qu'au bel et puissant orgue dont il disposait.

Nous n'étions pas dans notre maison depuis une heure, et tout était encore à faire pour que nous puissions seulement y dormir le soir même, qu'il m'appelait déjà : « Viens, Magdalena, je veux te montrer l'orgue... » Je n'étais jamais allée à Leipzig avant d'y vivre, car je n'avais pu laisser le plus jeune de nos enfants à Cœthen, et j'étais en train de parcourir ma nouvelle maison, cherchant comment je pourrais l'arranger, quand mon cher mari vint me prier de venir voir son orgue. Or je savais — le ciel me pardonne cette pensée si terre à terre — que si l'envie lui prenait d'en jouer je ne serais pas de retour avant longtemps. J'hésitai un moment, me rendant bien compte que ce n'était pas l'heure des orgues, mais il me saisit la main : « Viens, fit-il avec impatience, l'église est tout à côté. » Je le suivis donc et m'assis sur le banc, près de lui, pendant qu'il tirait les registres et remplissait l'espace d'une musique divine. Je ne pensais plus aux lits non faits et à la maison en

désordre. Avec sa musique, Sébastien me faisait oublier, quand il voulait, les choses de ce monde. Il devait donner tant d'œuvres magnifiques à l'église Saint-Thomas que celle-ci me devint vite familière, mais alors, toute bousculée et non préparée, c'était la première fois que j'écoutais ses orgues. En réalité, l'église en possédait deux : un petit, au-dessus du chœur, très ancien, puisqu'il datait de 1489, et un grand sur lequel Sébastien jouait pour moi, contrôlé et remis à neuf deux ans auparavant. Mais le plus beau des orgues de Leipzig se trouvait à l'église de l'Université.

C'était sur lui que Sébastien jouait pour son plaisir ou pour celui de ses amis et de ses élèves. Il était tout neuf, achevé lorsque Sébastien habitait Cœthen. On l'avait invité à venir l'essayer, ce qu'il avait fait sans deviner que ses mains se poseraient si souvent sur les claviers. Dans son rapport, il avait estimé que le jeu était trop difficile, que les touches avaient une chute trop grande et que les tuyaux les plus bas sonnaient trop durement et ne faisaient pas entendre le son pur et ferme qu'il aimait. Mais, lorsqu'il en touchait, on ne remarquait aucun de ces défauts. Son habileté et sa tendresse avec les instruments les plus défectueux étaient telles que les orgues

semblaient l'aimer et retrouver leur jeunesse sous ses mains merveilleuses en lui donnant ce qu'elles avaient de meilleur et de plus doux.

Notre vie à Leipzig devait se plier aux règles de l'école Saint-Thomas. Sébastien ne pouvait quitter la ville sans demander une permission au bourgmestre. Je ne pus m'empêcher, les premiers temps, de regretter la grande liberté dont nous jouissions à Cœthen, où notre seul souci était de plaire à notre prince si aimable et si indulgent. Puis, je l'avoue, j'avais un peu peur des dames de Leipzig et du vieux et docte recteur. Le cantor avait rang immédiatement après le recteur et le vice-recteur de l'école Saint-Thomas. Eux, lui et le professeur de latin étaient les quatre maîtres supérieurs de l'établissement. En qualité de cantor, Sébastien devait donner aux garçons des leçons de chant et de latin; il n'aimait pas cette dernière obligation, car, bien que bon latiniste, il n'avait pas l'habitude d'enseigner dans cette langue. Plus tard, il donna à un de ses collègues cinquante thalers par an afin de se décharger de cette corvée.

C'était pour nous une dépense lourde, certes, mais nécessaire, car l'enseignement du latin l'irritait. De nombreux professeurs, au surplus, étaient capables de l'enseigner, alors que

seul Sébastien pouvait écrire des préludes pour orgue et des cantates de Noël.

En plus de ses leçons et de certains devoirs de surveillance, le cantor devait mener les garçons à l'église tous les jeudis matin à sept heures

et leur faire répéter la musique pour le dimanche. Il fallait également qu'il assistât aux répétitions du samedi et qu'il arrangeât et fît exercer des partitions pour les processions de saint Michel, du nouvel an, de saint Martin et de saint Grégoire. En outre, on exécutait chaque dimanche, à l'église Saint-Thomas ou à l'église Saint-Nicolas, un motet ou une cantate dont il était responsable;

il devait aussi diriger la musique des églises de Saint-Jean et de Saint-Paul et prendre soin de leurs orgues. Il avait donc du travail par-dessus la tête. Sans compter que, bien qu'il ne fût pas l'organiste officiel d'une des quatre églises de Leipzig, ceux qui connaissaient son jeu savaient qu'il y tenait souvent les orgues. Mais, en jouant, il oubliait les fatigues et les soucis de la semaine.

Lorsqu'il fut connu à Leipzig et dans les environs, des gens vinrent fréquemment frapper à notre porte pour lui demander de leur jouer quelque chose. Sébastien accédait volontiers à ces requêtes, lorsqu'il estimait qu'elles étaient faites par amour de la musique et non par simple curiosité. Un jour, j'ouvris moi-même la porte à un de ces visiteurs. C'était un homme de très haute taille et je vis immédiatement qu'il était anglais. Grand amateur d'orgue, ayant entendu parler du jeu de Sébastien, il arrivait d'Hambourg, où il avait ses affaires. Il se montra très aimable, très poli, et Sébastien l'apprécia tellement qu'il joua de l'orgue pour lui pendant près de deux heures, puis le ramena à la maison afin qu'il partageât notre repas du soir. Je fus d'abord un peu ennuyée, car je n'avais rien préparé et je voyais bien que notre hôte était habitué à faire très bonne chère. Mais il sembla prendre plaisir

à tout ce que nous lui offrîmes. Après le dîner, lorsqu'il eut fumé une pipe avec Sébastien, il pressa celui-ci de s'asseoir au clavecin. Mon mari s'exécuta de bonne grâce et improvisa une musique charmante qu'il nota plus tard, et que nous appelâmes les *Suites anglaises*, en l'honneur de notre hôte et parce que Sébastien emprunta plus tard quelques rythmes à un cahier de Charles Dieuport, qui vivait en Angleterre. Nous ne revîmes jamais ce voyageur, mais il nous envoya un beau paquet de livres et de partitions, parmi lesquelles les suites de Dieuport et une série d'œuvres d'Hændel, *en hommage*, écrivit-il, *au maître de l'orgue*. Sébastien avait été très intéressé par ce que l'Anglais lui avait dit de M. Hændel, de Londres. Je n'ai jamais pu comprendre comment on pouvait volontairement s'exiler de notre bonne Saxe pour aller vivre dans cette île si sombre; il est vrai que les Anglais sont un peuple riche et que M. Hændel gagne là-bas beaucoup d'argent. Notre hôte l'avait entendu plusieurs fois jouer de l'orgue à Londres dans la grande église — ou est-ce une cathédrale? — de Saint-Paul; il nous parla de la maîtrise qu'on reconnaissait à Hændel et de son impatience d'entreprendre le voyage pour entendre le seul organiste qui, lui avait-on dit, méritait d'être comparé au « Saxon ».

Mais, après avoir entendu Sébastien, il se tourna vers moi, s'inclina et dit : « Si vous me le permettez, madame Bach, je vous dirai que, parmi tous les organistes connus du monde entier, et j'en ai entendu beaucoup, aucun n'égale votre mari. » Je lui répondis en lui faisant une révérence : « Je le sais, monsieur. » Là-dessus, Sébastien éclata de rire. « Si vous connaissiez mieux ma femme, monsieur, vous réaliseriez qu'elle n'a aucun jugement critique en ce qui me concerne. Elle me croit le plus grand musicien d'Europe ! N'est-ce pas, Magdalena ? » me demanda-t-il en me donnant une tape sur l'épaule. J'étais assise sur un tabouret, à ses pieds, où j'avais l'habitude de m'installer pour l'écouter. L'Anglais sourit : « C'est parfait ! Il n'arrive pas souvent que les grands maîtres soient appréciés à leur juste valeur dans leur propre maison. — Eh bien ! répondit Sébastien en me jetant un tendre regard, à qui la faute ? Ils devraient choisir leurs femmes avec plus de soin et de pieuses considérations. »

Cet Anglais ne fut que l'avant-garde des nombreux visiteurs que nous devions recevoir à Leipzig, surtout les dernières années de la vie de Sébastien. Presque tous les amateurs de musique passant par la ville venaient nous rendre visite.

Mon mari était très hospitalier. Dès les premières années de notre installation, sa situation officielle de cantor le fit entrer en relation avec beaucoup plus de personnes que nous n'étions accoutumés à voir à Cœthen. Fière d'être la femme de Jean-Sébastien Bach, je fis de mon mieux pour que la tenue de notre maison lui donnât du crédit auprès des étrangers.

Nous possédions une série de beaux sièges en cuir noir, une paire de grands chandeliers en argent, une paire de petits et six autres en métal jaune mat, fort jolis de formes. Mes parents m'avaient donné pour notre mariage une vieille armoire de chêne richement sculptée, dans laquelle je conservais ma robe de mariée. Mais à tout ce que je possédais je préférais naturellement le portrait que Sébastien, cédant à mes prières, avait fait faire de lui à l'époque de notre mariage. Il était admirablement dessiné, le crayon du peintre avait rendu la gravité et l'intensité de son regard lorsqu'il pensait, lorsqu'il regardait les gens ou plutôt qu'il regardait à travers eux, sans plus se rendre compte de leur présence. Les premiers temps, cette expression m'avait parfois un peu effrayée, mais je compris bientôt que c'était la voix de la musique s'élevant dans son âme qui lui donnait ce regard. Le peintre

avait également saisi la ligne exacte de ses sourcils et la courbe de sa bouche, si sensible, si bonne, dont les coins se relevaient quand il riait, ce qui chassait la crainte que son regard avait pu causer. Son menton revenait en avant, ses dents se rencontraient complètement, alors que chez la plupart des personnes celles de la mâchoire supérieure se superposent à celles de la mâchoire inférieure; cette particularité lui donnait un aspect très décidé et rendait son visage différent de celui des autres gens, qui paraissaient hésitants à côté de lui.

Ce portrait était l'honneur de ma grande salle. Un jour que je nettoyais le cadre, Sébastien s'approcha et me dit en plaisantant : « Ne crois-tu pas que nous pourrions mettre quelque chose de plus joli à sa place? — Mais c'est impossible! » répondis-je précipitamment, sans penser à ce que je disais. Cela mettait toujours Sébastien en joie lorsque je me laissais prendre à ses plaisanteries, ce qui, malheureusement, arrivait souvent. « Je ne me suis jamais considéré comme un bel homme, ajouta-t-il en riant et en me pinçant l'oreille, mais je connais quelqu'un qui est beaucoup mieux et j'ai l'intention de faire faire son portrait, afin d'avoir moi aussi un tableau à regarder, lorsque tu contemples ton beau cantor. »

C'est ainsi que, par bonté, Sébastien commanda un portrait de moi, à l'huile, à un artiste italien nommé Cristoforri, qui habitait Leipzig. Mon mari venait souvent de l'école Saint-Thomas pour constater les progrès du tableau et disait : « Non, tu n'as pas attrapé la couleur exacte de ses joues », ou « Je n'aime pas la ligne du menton », si bien qu'un jour le peintre répondit, un peu vexé : « Signor Bach, je n'essaierai jamais de t'apprendre comment on écrit une cantate, mais puisque tu m'as fait confiance en me commandant le portrait de la signora, je veux le peindre comme je l'entends. » Sébastien rit avec bonne humeur. « Naturellement, mais tu ne peux connaître le visage de la Frau Cantor aussi bien que moi. » Le portrait terminé, il en fut toutefois très content et le suspendit au mur à côté du sien. Les premiers temps, cela me parut un peu bizarre de le posséder, bien peu de dames de notre société avaient été portraiturées et je ne pouvais m'empêcher de voir là une extravagance. Mais cette preuve visible que Sébastien était satisfait de son épouse me comblait et j'étais fière et heureuse de contempler cette jeune femme, la Frau Cantor Bach, souriant à côté de son mari.

Un autre signe de son amour et de sa bonté fut le nouveau cahier de musique qu'il me donna à

cette époque. Il était très joliment relié en vert; sur la couverture, Sébastien avait lui-même calligraphié mon nom et la date de 1725, en or et à l'encre de Chine. Il me dit que nous allions remplir ce cahier ensemble; je devrais y transcrire la musique qui me plaisait et il composerait pour moi de nouveaux morceaux. A cette époque, grâce à son enseignement plein de patience et de bonté, j'avais fait quelques progrès et j'étais beaucoup plus habile qu'au temps où il m'avait dédié le premier petit cahier. Parfois, vers la fin de la journée, quand il avait un instant de repos et se sentait bien disposé, il s'asseyait à la grande table, approchait de lui une chandelle et disait en prenant sa plume d'oie : « Va chercher ton petit cahier vert, Magdalena, je crains qu'il ne contienne plus que de la vieille musique ennuyeuse à jouer. Je veux écrire un nouveau morceau que tu pourras exercer. » Je me dépêchais de chercher le cahier pour que ses pages pussent recevoir le trésor. Comme j'aimais ces longues soirées d'automne et d'hiver, lorsque les enfants, bordés dans leurs lits, dormaient et que Sébastien et moi, assis l'un à côté de l'autre, nous copiions de la musique. Le travail ne manquait jamais, car il fallait transcrire les parties des cantates du dimanche. Deux chandelles entre nous (je faisais toujours

bien attention de les moucher, afin que la fleur de lumière ne soit pas gâtée par une petite épine d'obscurité), nous travaillions en silence. Je me taisais, autant que je le pouvais, car, tout en copiant de sa belle main rapide (son écriture

avait à mes yeux une expression à la fois vivante, appliquée et passionnée) des partitions de Buxtehude ou de M. Hændel dont il admirait beaucoup les compositions que je ne trouvais toutefois pas comparables aux siennes, bien qu'elles fussent pleines de mérites, ou ses propres œuvres pour ses élèves, souvent l'inspiration lui venait. Il saisissait alors les feuilles détachées et réglées que

j'avais placées à portée de sa main et jetait sur elles quelques notes de cette musique inépuisable qui chantait dans sa tête.

Mon petit cahier se remplit de cette façon de chants et de chorals; un d'entre eux me bouleversa si fort que je ne pus d'abord le chanter tellement ma voix tremblait :

Si tu es avec moi,
J'irai avec joie
A la mort et au repos.
Ah! que plaisante
Serait ma fin
Si tes belles mains
Fermaient mes yeux fidèles!

Ah! Sébastien, que tu étais bon et que tu m'aimais!

Il se plaisait à répéter qu'il était incapable d'écrire un chant d'amour qui ne fût inspiré de moi. « C'est ainsi, me dit-il un jour en me prenant sur ses genoux, que cette petite femme m'a empêché de composer tous les jolis chants que soupirent les amoureux séparés, toutes les ballades mélancoliques qui font pleurer les dames de la cour; comment un cantor comblé pourrait-il les écrire avec sa femme sur ses genoux? Il faut

que je me reporte en arrière et que j'imagine que tes parents refusent leur consentement à notre mariage, car j'ai une mélodie dans la tête qui exige un ou deux vers tristes. » Le jour suivant, il m'apporta un chant, un chant tout plein d'amour, qu'il avait composé sur ces paroles :

Si tu veux me donner ton cœur,
Alors fais-le en secret
Afin que nos deux pensées
Ne puissent être connues.
L'amour doit rester caché
Au plus profond de nous-mêmes.
Enferme tes plus grandes joies
Dans ton âme.

Ne demande aucun regard
De mon amour.
La jalousie a dirigé bien des perfidies
Sur notre union.
Ferme ton cœur,
Arrête ton désir.
Le bonheur dont nous jouissons
Doit rester un secret.

Je me rends compte à quel point j'ai été privilégiée parmi tous les habitants de ce monde.

La musique qu'écrivit Sébastien, depuis l'année de notre mariage jusqu'à sa mort, fut mêlée si intimement à ma vie qu'elle possède pour moi une valeur qu'elle n'aura jamais pour personne. Je l'ai vue naître, je l'ai lue avant qu'aucun regard humain ait pu la contempler et Sébastien lui-même m'en a parlé et m'a expliqué ce que je ne comprenais pas. Combien de fois ne suis-je pas venue m'asseoir dans sa chambre, près de lui, tranquille comme une souris, cousant silencieusement, pendant qu'il écrivait si vite que Dieu semblait lui dicter chaque note. J'épiais le moment où il me regarderait, me tendrait les bras et me dirait : « Viens ici, Magdalena. » Il me montrait alors ce qu'il avait composé. L'inspiration lui faisait rarement défaut. Quelquefois, pourtant, la musique ne voulait pas venir. Il griffonnait une douzaine de mesures, puis, avec un grognement, les barrait de sa plume d'oie. Il plongeait sa tête dans ses mains et restait immobile pendant un temps plus ou moins long; enfin, se redressant, il me disait avec un petit sourire : « Naturellement, voilà comment il faut rendre ça ! » et il recommençait à travailler.

Quand Friedemann fut plus âgé et devint si bon musicien, et que, de mon côté, je fus plus accaparée par les soins du ménage et des enfants,

je dus lui céder quelques-uns des privilèges auxquels je tenais tant; il devint le confident musical le plus intime de son père. Mais je travaillais encore tellement avec Sébastien que je n'avais pas le droit de me plaindre; mon mari n'écrivit jamais un morceau sans me le montrer et me faire comprendre sa pensée. J'ai donc de bonnes raisons de me sentir extrêmement favorisée parmi toutes les femmes de ce monde, puisque j'ai vécu dans l'intimité d'un esprit aussi merveilleux et que j'ai assisté à la conception et à la création de son œuvre. Je ne prétends pas être capable de la comprendre entièrement; pour cela, il aurait fallu être aussi grande que lui, mais les années que j'ai vécues à ses côtés, les leçons qu'il me donna directement ou indirectement, nos continuelles discussions, nos échanges de pensées, qui toutes avaient pour centre la musique, augmentèrent mon amour naturel pour cet art et me donnèrent enfin conscience de la grandeur des œuvres que Sébastien ne cessait de créer. Maintenant qu'il est mort, les hommes les ont oubliées, on les joue rarement, on parle surtout de ses fils, Friedemann et Emanuel, mais je ne puis croire qu'il en sera toujours ainsi. Sa musique est autre que la leur, elle fait pénétrer dans un monde différent, un monde serein, supra-humain, où

les soucis et les préoccupations terrestres n'ont plus de place. En son essence repose la paix et la beauté. Si pleine de soucis que je fusse avec tant de jeunes enfants, toujours trop peu de thalers, et tant de choses à faire et à surveiller — la cuisine, les lessives, les raccommodages — quand je parvenais à profiter d'un instant pour l'écouter jouer sur l'orgue une cantate ou un motet, j'atteignais, moi aussi, ce lieu de paix et de beauté. Lui seul pouvait m'y transporter. La musique de M. Hændel, de M. Pachelbel et d'autres est très belle, mais ne vient pas du même pays que celle de Sébastien. Peut-être suis-je ainsi parce que je l'aime; cependant, même si je fais abstraction de lui et de moi, je sens, sans pouvoir autrement l'expliquer, qu'il existe une différence entre sa musique et celle des autres.

Nos premières années à Leipzig ne furent pas toujours faciles. Le niveau musical de l'école et de l'église Saint-Thomas était très bas, les dirigeants rebelles à toute innovation. Souvent, après les avoir pressés de faire les réformes les plus urgentes et s'être heurté à leur opposition ou à leur indifférence, Sébastien rentrait, se jetait sur une chaise et, me prenant sur ses genoux, posait sa joue contre mon épaule : « Mieux vaut la paix à la maison et l'orage au-dehors que le contraire,

n'est-ce pas, Magdalena? » disait-il. Mais il était fréquemment irrité, fatigué, et cela me faisait mal de le voir, lui qu'on aurait dû laisser composer en paix, tracassé par des querelles à propos de garçons turbulents, et paralysé dans ses concerts parce que le Conseil ne voulait pas remplacer des instruments endommagés ou défectueux. On semblait prêter beaucoup plus d'attention à la musique d'opéra qu'à la musique d'église, on lui prenait ses meilleurs chanteurs pour la société de musique et on ne lui laissait que des garçons ignorants et indisciplinés, qui avaient gâté leurs voix en chantant dans les rues par tous les temps. Mais Sébastien, je l'ai déjà raconté, avait hérité l'entêtement des Bach et, bien qu'il fût découragé et souvent écœuré, il n'abandonna jamais sa lutte pour la bonne musique et pour la sauvegarde de ses droits de cantor. Les difficultés furent cependant nombreuses, surtout au début. Il n'y avait pas assez de dortoirs pour les garçons, qui étaient entassés et contractaient fréquemment des maladies de toutes sortes, ce qui me faisait trembler pour mes jeunes enfants et surtout pour Sébastien, qui vivait parmi les élèves; je ne doutais pas, toutefois, que nous pourrions éviter toute maladie sérieuse grâce à un cordial préparé selon la recette de ma grand-tante d'Hambourg, qui

connaissait très bien les remèdes; d'ailleurs, je prenais soin de fermer nos fenêtres pour que l'air contaminé ne pénétrât pas chez nous.

Les classes inférieures de l'école Saint-Thomas étaient pleines de garçons grossiers et turbulents qui rôdaient pieds nus à travers la ville, mendiant, hurlant et causant du scandale, particulièrement à l'époque des foires de Pâques, de Saint-Michel et du nouvel an, lorsque l'école entière avait une semaine de vacances et que la ville était envahie de marchands et de vagabonds de toutes sortes. J'éprouvais toujours un soulagement lorsque les dates de ces foires étaient passées, bien que j'y trouvasse, comme toutes les ménagères, l'occasion de compléter et de renouveler mes ustensiles de cuisine. A chacune, Sébastien rentrait à la maison avec un livre sous son bras qui venait augmenter sa chère bibliothèque à laquelle il vouait tous ses moments de liberté. C'est de cette façon qu'il se rendit possesseur de toutes les œuvres de Luther.

Naturellement, les enfants adoraient les foires et ne cachaient pas leur enthousiasme chaque fois qu'elles revenaient; j'avais beaucoup de peine à empêcher les plus jeunes de se perdre dans la foule et les plus grands de souffler toute la journée dans leurs trompettes de bois rouge, ce qui cassait les oreilles de leur père. Ce n'était pas,

comme il le dit une fois que je grondais un des enfants pour avoir soufflé trop fort et trop longtemps dans sa chère trompette, que le son lui fût beaucoup plus désagréable que les voix rauques et croassantes des chœurs de garçons, définitivement gâtées avant même d'avoir acquis le métier le plus élémentaire... Les élèves pouvaient-ils conserver de belles voix en parcourant les rues la nuit, hurlant, des torches à la main? Je ne parle pas des processions chantantes, des mariages et des funérailles, où la présence de leur cantor, impuissant à protéger leurs voix contre la neige et le mauvais temps, les obligeait, malgré tout, à garder une certaine tenue. Sébastien me racontait que leurs voix étaient souvent si rauques qu'il aurait aussi bien fait de conduire une troupe de corbeaux. Quand on pense à ses cantates et à ses motets, on imagine aisément combien ce devait être cruel pour lui, qui devait les diriger si souvent, de n'avoir à sa disposition que des voix aussi médiocres. Il ne partageait évidemment pas l'opinion du Conseil de l'école, qui estimait qu'après la glorification de Dieu le but principal des classes de chant devait être de faciliter la digestion des élèves. M. Gesner alla même jusqu'à proposer de retarder le déjeuner d'une heure, afin que la leçon de chant suivît immédiatement le repas,

comme étant l'exercice le plus sain après avoir mangé; rien ne montre mieux le peu de considération que l'on avait pour la musique à l'école Saint-Thomas. Lorsque le vieux recteur Ernesti confessait que « dans le *Chorus musicus* on devait s'efforcer d'éviter le mal, plutôt qu'espérer le bien », ce n'était que trop vrai.

Quelques années après avoir été nommé cantor, Sébastien fut obligé de rédiger un rapport sur l'état de la musique à l'école Saint-Thomas et de le présenter au Conseil. Il insista sur la nécessité pour chacun des chœurs des trois principales églises, Saint-Thomas, Saint-Nicolas et la Nouvelle Eglise, de posséder au moins trois voix de tête, trois altos, trois ténors et trois basses, afin que si l'un des trois chanteurs d'une même partie faisait défaut, ce qui arrivait souvent, en particulier dans les mauvaises saisons de l'année, comme on put le prouver par les reçus envoyés de l'école à la pharmacie, un motet pût être exécuté avec deux voix au moins pour chaque partie. Quant aux membres de l'orchestre, si la modestie l'empêchait de parler de leurs qualités d'une façon approfondie, il devait toutefois signaler que plusieurs d'entre eux étaient tout à fait incapables et que les autres ne possédaient pas la technique qu'on était en droit d'attendre. « Il faut noter,

continua-t-il, que la coutume, suivie jusqu'ici, d'accepter un si grand nombre de garçons qui n'ont ni talent ni aptitude pour la musique a naturellement causé un abaissement de notre niveau. Il est facile de comprendre qu'un garçon assez antimusicien pour ne pouvoir chanter une seconde voix ne sera pas non plus capable d'apprendre un instrument et, partant, ne pourra être d'aucune utilité. Même ceux qui possèdent, lorsqu'ils entrent à l'école, quelques principes de musique ne peuvent devenir aussi rapidement utiles qu'on le souhaiterait. Il leur faudrait une année d'enseignement continu pour être aptes à

rendre de réels services. Mais ils sont, dès leur entrée, et non encore dégrossis, versés dans le chœur. Si l'on considère que le petit nombre de ceux qui ont fait des progrès quittent annuellement l'école et, cela va sans dire, sont remplacés par d'autres, incapables ou non encore formés, on ne saurait s'étonner que les chœurs baissent. Mes prédécesseurs, M. Schelle et M. Kuhnau, étaient obligés de s'assurer le concours des étudiants lorsqu'ils voulaient donner une exécution complète et mélodieuse. » Il se plaignit de ce qu'on lui eût retiré des crédits, à lui et aux chœurs, et prouva que les musiciens de Dresde étaient beaucoup mieux payés et mieux traités. « Il est bien compréhensible que ces musiciens, qu'on traite honorablement, à qui on épargne tous soucis matériels et à qui on ne demande pas de jouer de plus d'un instrument, soient capables d'excellentes et d'admirables exécutions. Si je considère, par contre, la réduction de mes émoluments, il m'est impossible d'élever le niveau musical de l'école. Je constate d'ailleurs que le nombre des élèves ne diminue pas. Je ne puis donner à chacun assez d'attention pour l'amener à une formation suffisante et, par conséquent, vous laisse à considérer si je dois continuer à m'occuper de la musique dans de telles conditions, ou ce qui doit être fait

pour enrayer cette décadence. » En outre, il trouva les orgues des différentes églises qui étaient sous sa surveillance en « mains impropres et inexpérimentées ». On doit cependant admettre que M. Gœrner, l'organiste de la Nouvelle Eglise et de Saint-Thomas, n'était pas un musicien complètement inexpérimenté, quoique ses compositions fussent confuses et désordonnées. On disait de lui (Sébastien ne l'avait pas trouvé lui-même, mais je le lui ai entendu répéter avec une certaine satisfaction) que les règles de composition étaient choses dont il se dispensait journellement pour la bonne raison qu'il ne les connaissait pas. Extrêmement vaniteux et jaloux des pouvoirs du cantor, il se plaignait de ce que les siens fussent si restreints et, de dépit, faisait courir de méchants bruits sur mon mari. Il mit fort longtemps à oublier que, lors de la répétition d'une cantate dans laquelle il jouait le continuo sur l'orgue, il fit tant de fautes que Sébastien, dans un accès de rage, ayant arraché sa perruque, la lui jeta à la tête en s'écriant qu'il aurait mieux fait de se faire savetier qu'organiste. Sébastien ne perdait pas souvent le contrôle de lui-même, mais lorsqu'il le perdait, c'était terrible.

On constate que nos premières années à l'école Saint-Thomas ne furent pas exemptes de difficul-

tés et de désagréments. Mais les ennuis que nous subîmes n'eurent jamais place à notre foyer, ils appartenaient à « l'extérieur » et Sébastien les oubliait dès qu'il s'asseyait devant son clavecin ou qu'il prenait son alto. A la maison, nous faisions de la musique à toutes les heures de répit et à l'occasion de toutes les festivités. Elle adoucissait les longues soirées d'hiver, lorsque le feu pétillait gaiement en nous protégeant du froid du dehors et que les chandelles jetaient leurs lumières fantasques sur la partition d'une cantate ou d'un quatuor. De nombreux amis venaient avec un violon ou un hautbois sous le bras. Nous pouvions d'ailleurs, dans notre propre famille, former un quatror et donner un concert sans avoir besoin de renfort. La fille aînée de Sébastien, Katharina Dorothea, chantait d'une façon agréable, et moi-même je possédais, comme il le dit à un ami, « un soprano très clair ». Friedemann et Emanuel avaient des dons musicaux de premier ordre (ils devaient les prouver plus tard) et, tous, presque jusqu'au dernier-né, nous étions capables de lire à première vue n'importe quelle musique sans difficulté. Sébastien déclara une fois avec fierté que tous ses enfants étaient nés musiciens. Il aurait été étrange qu'il n'en fût pas ainsi, si l'on pense à leur père et à l'atmosphère de notre

maison tout imprégnée de musique. La première chose qu'ils entendaient était de la musique et la première qu'ils voyaient des instruments de musique. Ils jouaient entre les pieds du clavicorde et du clavecin (les pédales de ce dernier étaient pour eux l'objet d'une perpétuelle curiosité) jusqu'au jour où ils pouvaient se hausser au niveau des touches et, les yeux ronds de satisfaction, frapper les notes de leurs doigts dodus, avec la conviction qu'alors, enfin, ils faisaient la même chose que leur père. Il aurait été surprenant, vraiment, qu'ils ne fussent pas musiciens.

Avec le temps, notre maison se remplit d'instruments de toutes sortes. Sébastien les aimait et n'en avait jamais assez. A sa mort, il possédait cinq clavecins et clavicordes, deux luth-clavecins, une petite épinette, deux violons, trois altos, deux violoncelles, une viole de basse, une viole de gambe, un luth et un piccolo; il les avait patiemment collectionnés au fur et à mesure qu'il pouvait les acheter, car il ne s'endetta jamais, quel que fût son désir d'acquérir une chose. En plus de ces instruments, il avait donné à son plus jeune fils, Johann Christian, trois clavecins à pédales. A sa mort, ce cadeau causa un petit différend entre les autres enfants qui essayèrent de contester la propriété de Christian, mais sans

succès car notre fille, Mme Altnikol, son mari et moi connaissions les dons que Sébastien avait faits.

De tous les instruments à touches, après l'orgue, c'était le clavicorde que Sébastien aimait le mieux. Il le préférait au clavecin, parce que, répondant à l'exécutant d'une façon beaucoup plus sensible, il exigeait un toucher plus délicat, chaque pression un peu trop forte durcissant le son. « Tu joues trop durement, dit-il un jour à Emanuel qui s'exerçait, c'est aussi perçant que des cris de femme ! » Emanuel profita de cette leçon et devint célèbre, comme son père, par la beauté de son toucher. Bien des années après il écrivit un traité sur le *Véritable art de toucher le clavecin* dans lequel il disait : *Beaucoup de gens jouent comme si leurs doigts étaient collés ensemble, tellement leur toucher est lourd et tellement ils tiennent longtemps les touches enfoncées ; alors que d'autres, qui veulent éviter cette faute, jouent d'une façon si légère et si rapide qu'on dirait que les touches leur écorchent les doigts.* Les fils et les élèves de Sébastien n'avaient qu'à prendre modèle sur lui pour éviter ces défauts et obtenir une exécution parfaite. Mon mari recommandait surtout de tenir les mains tranquilles afin d'obtenir une sonorité égale. Ses mains à lui ne semblaient se mouvoir que lorsqu'elles glissaient du haut en bas du clavier. Il prisait

particulièrement le *bebung*, c'est-à-dire la faculté de soutenir la note en donnant une nouvelle pression sur la touche sans la frapper à nouveau. Les qualités sensibles du clavicorde charmaient sa subtile musicalité et il aimait à rappeler la définition qu'un écrivain avait donnée de cet instrument : « la consolation de ceux qui souffrent et l'ami qui participe à la joie ».

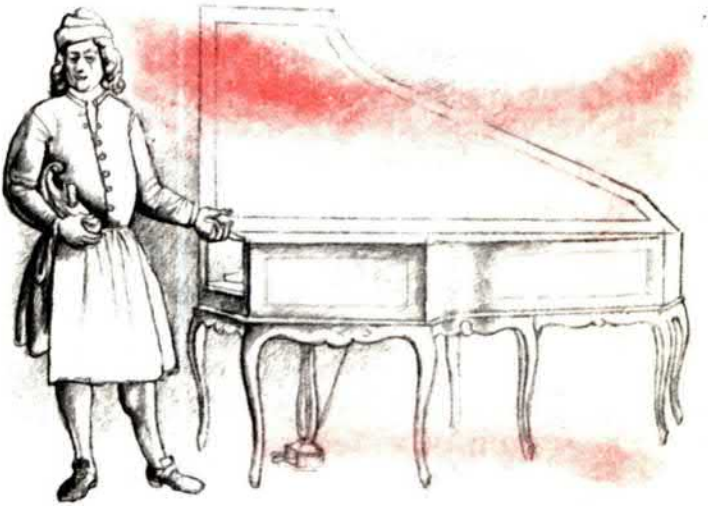
Jusque dans notre chambre à coucher, il y avait un clavicorde. Il arrivait que Sébastien se levât au milieu de la nuit et, un vieux manteau jeté sur ses épaules, en jouât pendant une heure ou davantage. Il le faisait si doucement qu'il ne troublait jamais nos enfants endormis, mais rendait seulement leurs rêves plus beaux. Quant à moi, j'aimais, étendue dans notre lit, l'entendre jouer dans la maison sombre et tranquille. Quelquefois, un rayon de lune qui traversait la fenêtre venait se poser sur lui. Comme Sébastien choisissait toujours une musique apaisante, il me donnait un avant-goût du paradis. Je confesse toutefois à ma honte que, bercée par les douces mélodies qui coulaient de ses doigts, il m'arriva de m'endormir avant qu'il revînt au lit.

Tous les instruments, du piccolo à l'orgue, l'intéressaient. Il cherchait constamment à les améliorer et à en corriger les défauts pour en

obtenir plus de beauté. Je devins moi-même très savante dans ce domaine, car il m'expliquait souvent ses idées et me montrait l'intérieur des instruments quand il les accordait ou faisait quelque expérience. Il ne permettait pas que quelqu'un d'autre resserrât les chevilles de son clavecin, prétendant que, pour sa propre satisfaction, il devait faire lui-même ce travail. J'ai raconté comment il inventa une viole de gambe à cinq cordes et comment il fit construire sous sa direction par le constructeur d'orgues Zacharias Hildebrand un luth-clavecin qui, à l'aide de boyaux, de cordes de métal et d'une combinaison de sourdines, tenait le son plus longtemps qu'un clavecin. Je ne me souviens cependant pas assez de toutes les particularités de ce nouvel instrument pour pouvoir le décrire complètement. Sébastien souhaitait parvenir, au moyen de cette invention, à prolonger la résonance trop brève du clavecin sur lequel il est impossible de rendre le jeu du legato et les passages chantants.

Son ami, M. Silbermann, un homme étrange, querelleur, mais un grand constructeur d'orgues, se mit à fabriquer des instruments qu'il appelait forte-pianos auxquels Sébastien prenait grand intérêt. Sur les prières de Silbermann, il essaya un des premiers et le trouva plein de promesses, mais

il ne fut pas satisfait de l'action des marteaux et du poids des touches; il trouva aussi les notes hautes trop faibles. « Tu dois pouvoir faire mieux que cela, dit-il à Silbermann; il y a un germe qui peut devenir un arbre, mais il faut que cela pousse.



— On ne peut en souhaiter autant de ta vanité! rétorqua Silbermann, qui était d'un caractère violent et avait une jeunesse très orageuse derrière lui. Comment! je travaille un temps infini, je me donne le plus grand mal et alors tu viens t'asseoir, tu poses tes blanches mains de maître de chapelle sur les touches et déclares froidement

que ce n'est pas bien ! » Il explosait presque de colère.

Sébastien s'échauffait aussi facilement, mais, cette fois-ci, il resta calme et se contenta de dire : « Ce n'est pas bien et c'est parce que tu le sais que tu es si fâché. Viens, nous n'allons pas nous disputer à propos de musique. Toi qui as construit de si belles orgues tu dois pouvoir améliorer ce clavecin à marteaux. » Il rendit Silbermann attentif à certains défauts. Celui-ci, l'air maussade, l'écouta un moment, puis partit en disant : « Tu es vraiment un merveilleux génie, il n'y a rien au monde que tu ne connaisses pas ! » et fit claquer la porte derrière lui. J'étais indignée que quelqu'un osât parler de la sorte à Sébastien, mais lui me regarda avec un sourire tranquille : « Il souffre de n'avoir pas encore réussi à construire l'instrument qu'il veut ; je comprends si bien son sentiment ! — Il n'avait pas besoin d'être grossier avec toi, Sébastien, protestai-je. — Ah ! répondit-il en riant, cela n'a aucune importance, pourvu qu'il mette le clavier en ordre. » Après avoir travaillé longtemps, Silbermann vint à bout des difficultés et invita enfin mon mari (s'étant abstenu dans l'intervalle de toute relation avec lui) à essayer l'instrument mis au point. Sébastien se rendit chez le fabricant de pianos plein d'un vif

intérêt, joua, et fut enchanté. Silbermann se tenait près de lui, écoutant; lorsqu'il entendit les chaudes paroles de louanges, son visage renfrogné s'éclaira d'un sourire radieux : « Tu es le plus fort de tous les musiciens, s'écria-t-il. Je savais que tant que je ne t'aurais pas satisfait mon œuvre ne serait pas bonne. Néanmoins, ce fut dur de réaliser ce que tu exigeais. »

A la fin de sa vie, Sébastien joua sur les pianos que le roi possédait à Potsdam. Il admirait également beaucoup les orgues de Silbermann, quoique, au début de sa carrière, il se fût fâché contre lui au sujet d'un orgue à construire. Sébastien désirait que le *do* profond mordît sur le clavier et le pédalier avec une égale puissance. Silbermann ayant refusé de le faire, il déclara : « C'est bien! s'il en est ainsi, nous ne te recommanderons pas d'orgue. » Mais, en dépit de ces mésententes, ils avaient beaucoup de considération l'un pour l'autre. Gottfried Silbermann reconnaissait le génie de Sébastien et mon mari ne cessa jamais de considérer Silbermann comme un grand constructeur d'orgues. « Personne, disait-il, ne peut construire un orgue véritable sans un don spécial de Dieu, c'est tout autre chose que de construire une maison ou même un clavecin. Il faut que l'âme du musicien soit

enfermée dans les tuyaux pour que ceux-ci puissent parler et chanter. Si l'amour ne l'a pas construit, l'orgue ne vit jamais réellement. » Silbermann adorait ses orgues et il y mettait plus que ce qui pouvait se payer. C'était pourquoi Sébastien l'aimait, lui et ses instruments, et n'attachait pas d'importance à ses grossiers discours et à ses manières impossibles.

Mais, si mon mari ne se laissait pas abattre par les façons de Silbermann, parce qu'il savait que le cœur de celui-ci était droit, son amour de la musique profond et sincère, il s'irritait des misérables querelles et des désagréments que lui causait le Conseil de l'école Saint-Thomas. On aurait dit parfois que ces messieurs voulaient le forcer à faire des bouchons de paille sans paille. Au lieu de soutenir son autorité, ils le privèrent d'une somme à laquelle il avait droit, l'empêchant par là de se procurer les musiciens dont il aurait eu besoin. Ainsi que Sébastien le fit remarquer dans un rapport au Conseil, en confisquant les petits émoluments qui allaient autrefois au bénéfice du *Chorus musicus*, on supprimait également la bonne volonté des chanteurs; « qui travaillerait pour rien, ou donnerait ses services sans récompense? » De mille façons, on s'évertuait à lui rendre la vie difficile et lorsque avec sa franchise

habituelle il disait ce qu'il pensait de cette façon d'agir on le traitait d' « incorrigible » et on lui reprochait non seulement de ne rien faire, mais encore de ne donner aucune justification de ses exigences. Malgré ces soucis, Sébastien continuait à écrire pour les concerts de Saint-Thomas et des autres églises de Leipzig une musique telle qu'on n'en avait jamais entendu en Allemagne. Elle dépassait l'esprit borné des auditeurs, rares étaient les musiciens qui la comprenaient réellement. La tension de cette vie était cependant trop forte pour Sébastien, si sensible sous sa solide apparence, et il songea sérieusement à quitter Leipzig pour aller chercher fortune dans une atmosphère plus paisible. Ne sachant où aller, il écrivit à un ami de jeunesse, Georg Erdmann, devenu une espèce de grand personnage en Russie, pour lui demander s'il pourrait l'aider à obtenir une place convenable. Il me montra cette lettre avant de l'envoyer. Je dois dire que la perspective de transplanter notre foyer en Russie me causa beaucoup d'appréhension. La Russie me semblait lointaine, immense, presque païenne et si différente de notre bonne Saxe ! Mais il allait de soi qu'en cas de nécessité je ne m'y serais pas opposée. Après tout, que signifiait pour moi la Saxe et le monde entier en comparaison de

Sébastien? La patrie d'une femme est le lieu où vivent son mari et ses enfants.

Sébastien exposait dans cette lettre que ses revenus de cantor à l'école Saint-Thomas ne s'étaient pas révélés aussi avantageux qu'on le lui avait promis, que beaucoup d'honoraires sur lesquels il aurait dû pouvoir compter avaient été réduits ou supprimés, que la vie de Leipzig était très chère et qu'il se tirait mieux d'affaire en Thuringe avec quatre cents thalers qu'avec le double à Leipzig, vu le prix des choses. Mais, ce qui plus que tout rendait sa situation insupportable, c'était l'attitude étrange de ses supérieurs, qui aimaient si peu la musique. Il avait à souffrir de leur part de constantes vexations. Ils le jalousaient et le persécutaient tellement qu'il se voyait forcé d'émigrer.

Les choses en étaient là, lorsque, soudain, tout fut aplani par la mort du vieux recteur, M. Ernesti. Son remplaçant, M. Gesner, était un vieil ami. Sébastien l'avait connu à Weimar. Je n'oublierai jamais la joyeuse expression de son visage lorsqu'il vint m'annoncer la nomination de Gesner. « A présent, Magdalena, tout va devenir aisé », s'écria-t-il. Je l'embrassai avec reconnaissance, l'âme déchargée d'un lourd fardeau, car je n'étais pas seulement peinée de le voir si tourmenté, je

savais combien ces soucis nuisaient à son œuvre, ce qui, je le sentais, était très grave. Dieu ne l'avait-il pas créé pour faire don de sa musique au monde agité? C'eût été un grand malheur que celui-ci le troublât au point qu'il ne pût plus produire.

Le nouveau recteur, de santé si délicate qu'on devait le porter à l'école sur une chaise, était pourtant plein d'énergie, d'enthousiasme et de bonté. Aussi éprouvais-je du respect et de la reconnaissance pour cet homme érudit et affable qui comprenait et appréciait Sébastien. Une grande amitié naquit ou plutôt se renouvela et se consolida entre le recteur et le cantor. Le Conseil de l'école ne fut plus aussi mesquin quant aux partitions et autres dépenses nécessaires. Par exemple, Sébastien obtint, aussitôt qu'il en eut parlé au recteur, une collection de motets et de répons, qu'on avait déjà rassemblés à l'usage du chœur et qu'il désirait particulièrement. M. Gesner assistait souvent aux leçons de chant; il écoutait les élèves et les encourageait, ce qui n'était jamais venu à l'esprit de son prédécesseur. Il ne perdait pas une occasion de montrer aux autres professeurs et au Conseil la haute estime qu'il avait pour le cantor et sa musique.

Que je fus heureuse, le jour où le recteur vint

à moi, un manuscrit à la main, et me demanda de sa façon polie et pourtant si amicale : « Madame Bach aurait-elle le temps d'écouter la lecture de ces quelques lignes que j'ai écrites en l'honneur de son mari ? » Je le priai de prendre place et lui prêtai toute mon attention. Il me raconta qu'il allait éditer un livre en latin écrit par un nommé Quintilianus, si je me souviens bien. Dans ce livre, un certain Fabius parle des qualités nombreuses et variées d'un homme qui joue de la lyre, chante et bat la mesure avec les pieds en même temps. *Tu tiendrais cela pour bien peu de chose, Fabius*, avait écrit le recteur Gesner, *si tu pouvais ressusciter d'entre les morts et entendre Bach qui, avec ses deux mains et se servant de tous ses doigts, joue du clavecin, c'est-à-dire de plusieurs lyres, ou de l'instrument par excellence : l'orgue dont les tuyaux innombrables chantent au moyen de soufflets ! Ici, c'est avec ses mains ; là, avec ses pieds plus rapides encore, qu'il produit seul une foule de sons différents et cependant harmonieux. Si tu pouvais le voir, dis-je, mener de front ce que de nombreux joueurs de lyres et six cents flûtistes ne pourraient jouer, conduisant plus de trente ou quarante exécutants en même temps, rappelant l'un par un signe de tête, un autre en battant du pied, un autre encore du doigt, gardant*

rythme et tonalité, alors que celui-ci joue des notes hautes, celui-là des notes basses et un troisième des notes intermédiaires! Tout admirateur que je sois de l'Antiquité, je crois que mon ami Bach, ou quelqu'un qui pourrait lui ressembler, réunit en lui de nombreux Orphées et vingt Arions.

On comprend le plaisir que ce passage me causa; je le relus jusqu'à le savoir par cœur afin de le répéter aux enfants assez grands pour le comprendre.

Bien qu'il ne fût pas lui-même un musicien, le recteur Gesner avait cependant parfaitement décrit la façon dont Sébastien dirigeait une cantate ou un concert instrumental. Selon les circonstances, surtout s'il avait un grand nombre de chanteurs et d'instrumentistes à contrôler, il battait la mesure avec un rouleau de musique en main. Souvent, assis au clavecin ou au cimbalum, il donnait le rythme en jouant, ou en le marquant d'une main pendant que l'autre jouait. Son fils Emanuel disait de lui : « Il était un excellent chef d'orchestre, et, dans le rythme qu'il prenait ordinairement vif, d'une grande sûreté. » Beaucoup de répétitions de musique religieuse avaient lieu dans notre maison, car il n'y avait pas de clavecin à l'école Saint-Thomas. Il y en avait un sur la tribune de l'orgue, à l'église, mais en hiver

il était plus confortable d'avoir les répétitions à la maison; ainsi j'eus maintes fois l'occasion de voir Sébastien conduire et reprendre les exécutants de la façon décrite par M. le Recteur.

Plein de passion, il semblait faire corps avec la musique. Ses mains paraissaient l'extraire de l'air et le bonheur qui se peignait sur son visage lorsque tout allait bien était indescriptible. Cependant ni la moindre fausse note ni la moindre faute de mesure n'échappaient à son oreille, qui exigeait que voix et instruments se fondissent comme les eaux d'un fleuve. Pour atteindre cette harmonie et cette pureté, il fallait évidemment beaucoup de travail de sa part et de la part de ceux qu'il dirigeait. Il avait le don d'inspirer l'enthousiasme et la dévotion, sauf quand il avait affaire à des enfants bornés ou entêtés; tous ceux qui étaient musiciens travaillaient avec zèle afin d'obtenir son approbation. Comme il le disait lui-même : « On sait bien que les étudiants qui aiment la musique sont toujours prêts à m'offrir leur concours. Je n'ai jamais eu avec eux le plus petit sujet de mécontentement; ils ont pris l'habitude de m'aider dans la musique instrumentale comme dans la musique vocale et ils le font, jusqu'à présent, de leur propre initiative, sans même être payés. »

Il prit encore plus étroitement contact avec

ces amateurs de musique lorsqu'il devint, en 1729, directeur de la fameuse Association musicale fondée par M. Telemann. Cette Association donnait une fois par semaine de très beaux concerts sous sa direction, l'été, le mercredi

après-midi, de quatre à six heures, dans le jardin de Zimmermann, rue du Moulin-à-Vent, et l'hiver, tous les vendredis soir, de huit à dix heures, dans la maison du café de Zimmermann. A l'époque des foires, l'Association jouait deux fois par semaine, le mercredi et le vendredi. Elle donna, également sous la direction de Sébastien, plusieurs concerts spéciaux, dans lesquels on

exécuta des œuvres qu'il avait écrites à son intention. Ainsi, à l'occasion de l'anniversaire de la reine, en décembre 1733, on joua son *Dramma per Musica* et, un mois plus tard, une œuvre qu'il avait composée pour les fêtes du couronnement. Il dirigea l'Association musicale plusieurs années et l'améliora beaucoup en donnant de très beaux concerts pour le plus grand bonheur des habitants de la ville qui comprenaient et appréciaient la musique.

J'ai assisté, mettant à profit chacun de mes instants de liberté, à presque tous ces concerts ainsi qu'aux nombreuses répétitions des chœurs de l'école qui avaient lieu dans notre maison et ailleurs. Un jour, comme je n'avais pu m'y rendre, un des élèves de mon mari, Johann Christian Kittel, qui vivait alors avec nous, vint me raconter ce qui s'était passé. Il s'agissait de la répétition d'une cantate. « Caspar accompagnait au clavecin, et tu penses bien qu'il ne devait pas s'aventurer à jouer un accompagnement trop maigre de la basse chiffrée ! Il me parut un peu nerveux ; il devait s'attendre à tout moment à voir les doigts de M. le Cantor se poser sur les touches, entre ses mains, et, sans l'interrompre, compléter son accompagnement avec des masses harmoniques qui lui en imposeraient encore davantage que

la proximité soudaine de son exigeant professeur. Quel homme merveilleux que notre maître! Il n'y en a point comme lui dans toute l'Allemagne. Nous l'aimons et le craignons à la fois; je ne sais lequel de ces deux sentiments est le plus fort. — Je crois que je le sais, Johann, fis-je en riant. — Oui, oui, tu as raison; cependant, il est dangereux de l'irriter. »

Quelques-uns de ces jeunes gens passaient avec nous plusieurs années, d'autres moins longtemps, étant presque tous une source de plaisir et d'intérêt pour moi, comme ils l'étaient naturellement, dans un sens encore plus large, pour leur maître. Ils venaient généralement à lui ingénus et impressionnables, rarement pleins d'eux-mêmes. Dans ce dernier cas, s'ils n'étaient pas trop mauvais, ils perdaient vite ce défaut et devenaient très humbles en présence de la grandeur du caractère de Sébastien et de son génie. Sans même leur parler, par son seul exemple, Sébastien leur faisait comprendre l'honneur de leur profession, le dur travail, la grandeur d'âme et la dévotion qu'elle exigeait. « Il allume une flamme dans nos cœurs, me disait l'un d'eux en prenant congé, et la musique nous parlera toujours avec sa voix. » Pour moi, c'était une joie de voir tous ces jeunes gens l'entourer, comme les disciples de Notre-Seigneur,

zélés, pieux, pleins de l'ardeur que donnent la jeunesse et la musique, travaillant très dur, copiant partitions sur partitions des œuvres de leur maître afin de pouvoir les emporter quand ils le quitteraient, apprenant les règles du contrepoint, composant eux-mêmes sous sa direction, lui présentant le résultat de leurs efforts avec un charmant mélange de timidité et de fierté, jouant de nombreux instruments, mais plus spécialement du clavecin et de l'orgue, étudiant tout avec acharnement et mangeant... Ah! pour le manger et le boire j'étais seule à savoir ce dont ils étaient capables! « La musique nous met en appétit, madame Bach, disaient-ils en me suivant dans la cuisine pour mendier un bol de brouet noir ou une tasse de lait d'amande et un morceau de pain; lorsque le cantor est content de nous, nous sommes si joyeux que nous devons manger, et, lorsqu'il ne l'est pas, il faut que nous soutenions nos esprits accablés. » Tout en travaillant leur musique très sérieusement, ils formaient une joyeuse équipe.

Ceux dont je viens de parler, élèves particuliers de Sébastien, se vouaient à la musique; ils lui inspiraient l'intérêt le plus profond et le plus paternel. Mais, dans les dernières années de sa vie, il eut un certain nombre d'élèves amateurs qui

l'ennuyaient par leur insistance à obtenir des leçons du « Bach de Leipzig », comme on l'appelait alors. Au début, il aurait bien voulu se débarrasser d'eux; il essaya de les éloigner en élevant le prix de ses leçons; comme cela ne changeait rien, il en accepta quelques-uns, car l'argent qu'il en tirait nous aidait considérablement. Cependant, si un de ces élèves se montrait trop vaniteux ou trop négligent, il était vite mis à la porte. Je me souviens d'un d'entre eux. Mon mari lui avait donné un morceau à étudier, mais, à la leçon suivante, ce monsieur le joua à un tempo et avec un doigté tout à fait différents de ceux que Sébastien lui avait indiqués. « Je crois que cela sonne mieux ainsi, déclara-t-il avec insouciance, je trouve la façon dont vous vouliez me faire employer le pouce trop compliquée, c'est pourquoi j'ai préféré faire autre chose. » Le visage de Sébastien ne s'assombrit qu'un instant : « Monsieur, dit-il avec un sourire, vous êtes évidemment trop avancé pour mon enseignement, aussi allons-nous y mettre immédiatement un point final. — Oh ! balbutia l'élégant monsieur, je pensais que j'avais encore à apprendre quelque chose de vous. » Mais Sébastien ne lui accorda jamais d'autres leçons. Il se donnait rarement la peine de corriger la vanité qui provenait de la

bêtise, même lorsqu'il était obligé d'écouter des compositions sans valeur. M. Hurlebusch, de Brunswick, vint une fois à la maison, apportant avec lui quelques sonates faciles pour clavecin qu'il avait composées, et se mit à les jouer pour sa propre satisfaction, sans remarquer que personne n'y prenait plaisir, car nous étions accoutumés, chez nous, à une autre espèce de musique. M. Hurlebusch, habitué aux éloges, prit le silence poli de Sébastien pour le signe de la plus grande admiration. Avant de partir, il donna à Friedemann et à Emanuel ses sonates imprimées, en les exhortant à les étudier et à les jouer consciencieusement, car une musique de cette qualité leur serait très utile... « En vous enseignant ce qu'il faut éviter... », ajouta Sébastien avec un clin d'œil lorsque le vaniteux compositeur nous eut quittés.

Les élèves réguliers étaient très différents de ces élégants messieurs; Sébastien chérissait les meilleurs d'entre eux. Ainsi, Martin Schubart, son premier élève, que je n'ai pas connu, tenait une grande place dans son cœur; il en fut de même du cher Christoph Altnikol, qui épousa notre fille Elisabeth, et des deux Krebs, le père et le fils; le dernier, Johann Ludwig Krebs, était un admirable musicien. Il fut neuf ans l'élève de Sébastien, qui lui disait en plaisantant « qu'il était la seule

écrevisse (Krebs) dans son ruisseau (Bach) ». Ludwig tenait tout particulièrement au certificat que Sébastien lui remit à son départ et qui était ainsi rédigé : *Le porteur du présent certificat, M. Johann Ludwig Krebs, m'a demandé de l'aider en lui donnant une attestation de sa conduite dans notre établissement. Je n'ai pas à la lui refuser ; je suis, au contraire, très heureux de le faire, car je suis persuadé de l'avoir bien formé, surtout en musique, où il se distingue parmi nous par son habileté à jouer du clavecin, du violon et du luth et non moins à composer, de sorte qu'il ne doit avoir aucune crainte à se faire entendre, il en fera d'ailleurs maintes fois l'expérience. Je lui souhaite l'assistance divine pour son avancement et le recommande une fois de plus, très chaleureusement.*

Je ne puis citer les noms de tous ses élèves, ils étaient trop nombreux, mais, parmi ceux qui se sont distingués et ont montré qu'ils avaient profité de son incomparable enseignement, il y eut Gottlieb Goldberg, un magnifique exécutant qui devint claveciniste du baron de Keyserling et pour lequel Sébastien écrivit l'*Air avec trente variations* pour clavecin à deux pédales, que nous nommions ordinairement les *Variations Goldberg*.

Un autre élève, que Sébastien tenait en grande estime, était Johann Philipp Kirnberger. Il vit

maintenant à Berlin, où il enseigne la méthode de son maître. Elève de Sébastien, il travailla si fort et avec une telle passion qu'il contracta une fièvre intermittente et fut obligé de garder la chambre de nombreuses semaines. Cependant, dès que la fièvre le quittait, il se remettait au travail avec un zèle extraordinaire. Sébastien, touché par son indomptable énergie et son amour insatiable de la musique, pour lui éviter de venir aux cours (car il aurait été mauvais de sortir pour Kirnberger et il lui était difficile d'envoyer et de faire reprendre partitions et exercices), se rendait dans sa chambre pour lui donner des leçons. Kirnberger éprouvait le plus grand respect pour son maître, et les preuves que ce dernier lui donna de son intérêt paternel remplirent son cœur d'une reconnaissance qu'il essaya d'exprimer un jour en bredouillant. « Ne parle pas de reconnaissance, mon cher Kirnberger, lui répondit Sébastien, je suis heureux que tu désires étudier la musique si sérieusement; il ne dépend que de toi de t'assimiler tout ce que j'ai appris. Je ne te demande rien d'autre que de transmettre, en temps voulu, cette petite somme de connaissances à de bons élèves qui ne se contentent pas de l'ordinaire *lirum-larum.* » C'est ce que fit ce disciple, du jour où il commença à enseigner.

L'autre matin, un élève de Kirnberger, passant par Leipzig, vint me voir. Avec une courtoisie à laquelle les jeunes gens ne nous ont pas toujours habitués, il m'assura que c'était pour lui un grand honneur de rendre visite à la veuve du cantor, dont

M. Kirnberger lui avait appris à tant vénérer la mémoire. Il avait une petite histoire à me raconter, qui, croyait-il, me ferait plaisir. Il y a une ou deux semaines, il arrivait chez M. Kirnberger pour prendre sa leçon quand il fut témoin d'une scène bizarre. Sur le plancher, il aperçut une flaque d'eau et son maître auprès d'une cuve, une brosse et un chiffon à la main, dans un état de colère

indescriptible. Un manteau de velours avait été jeté sur le portrait de Sébastien, que Kirnberger possédait et chérissait pieusement (cela me réconforte dans ces tristes jours de penser aux quelques fidèles qui respectent et aiment toujours la mémoire de Sébastien). La tension et la colère disparurent du visage de Kirnberger pour faire place à un bon rire lorsqu'il aperçut son élève arrêté, stupéfait, sur le seuil. « Entre donc ! Ma chambre est redevenue habitable. J'ai nettoyé l'atmosphère et lavé la chaise ; je vais maintenant découvrir le portrait pour que tu puisses de nouveau le contempler ! » « Pendant un instant, dit le jeune homme, je crus que le cerveau de mon maître vénéré avait été troublé par quelque choc, mais j'appris bientôt ce qui était arrivé. Il paraît qu'une heure auparavant un riche marchand de toile de Leipzig était venu voir Kirnberger pour affaires. Au cours de la discussion, ayant aperçu contre le mur le portrait de Sébastien, il s'était écrié : « Grand Dieu ! à quoi avez-vous pensé en suspendant à la place d'honneur le portrait de notre dernier cantor Bach ! C'était un assez grossier personnage ; quelle prétention de se faire portraiturer dans un riche manteau de velours ! » C'en était trop pour le bon Kirnberger (je me souviens, en effet, qu'il avait un caractère impé-

tueux et un sang chaud de musicien). Il s'était levé brusquement et, saisissant le marchand à deux mains, l'avait poussé dehors en criant d'une voix terrible : « Va-t'en, chien! Va-t'en, chien! » Sans plus de cérémonie, il l'avait jeté à la rue. Rentré dans sa chambre, il s'était mis à laver la chaise sur laquelle le marchand venait de s'asseoir et à chasser les miasmes de sa présence en brûlant des aromates. » Je ne pus m'empêcher de rire lorsque cette histoire me fut contée, mais des larmes me vinrent aussi à la pensée de l'amour fidèle et chaleureux que Kirnberger conservait pour Sébastien. « Le grand saint patron de la musique, me dit-il une fois, n'est pas votre jolie sainte Cécile italienne, mais bien notre bon saint Sébastien allemand, qui, dans son âme, porte toute la musique du monde! »

En ces jours de solitude, lorsque je me rappelle l'enthousiasme et la ferveur des élèves de Sébastien, c'est comme si j'apportais une lumière dans une chambre obscure. Je ne sais s'il existe en ce monde rien de plus agréable pour l'esprit que les relations de maître à élève, lorsque tous deux poursuivent ensemble un art aussi admirable que la musique, le maître expérimenté, à la fois sévère et bon, guidant et remplissant d'enthousiasme les jeunes esprits venus à lui, ne donnant

son approbation qu'au meilleur de ce que l'élève est capable de faire, découvrant et amenant à la lumière des dons cachés, alors que l'élève étudie, examine, écoute, pèse chaque mot que prononcent les lèvres de son maître, ouvre son cœur pour obtenir son assentiment. Telles étaient, du moins, les relations qui existaient entre Sébastien et les jeunes gens qui vivaient avec lui et le vénéraient. Mais ceux qui jouissaient le plus complètement de son enseignement et de son influence étaient naturellement ses propres fils.

Envers tous ceux qui travaillaient bien, et je dois dire que c'était le cas du plus grand nombre, car le bon maître fait le bon élève, il était extraordinairement bienveillant. J'ai encore en mémoire un petit mot qu'il adressa à Emanuel, qui, embarrassé par une modulation difficile, lui demandait conseil. Sébastien prit la plume, arrangea la chose et lui rendit le cahier en disant : « Mon fils, pourquoi ne l'essaierais-tu pas ainsi ? » Peut-on corriger une erreur avec plus de tact ?

J'ai connu les plus grandes joies de ma vie, quand ces jeunes gens, débordant des sentiments qu'ils éprouvaient pour leur maître, venaient s'épancher auprès de moi. « Maman Bach, permets-nous de bavarder un peu avec toi », disaient-ils. Je savais toujours de qui et de quoi ils voulaient

parler. « Cela suscite à la fois notre respect et notre enthousiasme, me dit une fois Heinrich Gerber, de voir un homme de si grand génie, assis au milieu de ses élèves, leur expliquer avec une telle patience les règles élémentaires de l'harmonie ou leur apprendre à jouer la basse chiffrée ou à faire un usage correct des doigts sur le clavecin. Nous admirons (ce qui est le résultat de ses méthodes) comme la science musicale la plus stricte s'unit chez lui aux plus belles qualités d'exécution. Mais que dire, lorsque, cessant soudain d'enseigner, il repousse notes et cahiers, s'assied au clavecin ou à l'orgue et laisse couler les flots de son génie dans l'improvisation ! Ah ! quels cieux ouverts au-dessus de nous ! Voilà les heures pour lesquelles nous vivons ! Quelle musique ! Je reste souvent éveillé la nuit (ce qui, tu le sais, n'est pas facile pour moi) et frissonne en me la rappelant. Tantôt l'envie me prend de crier de joie et tantôt de pleurer. Ce sont des heures dont le souvenir nous accompagnera jusqu'à la mort. » Je me souviens des flots de sang qui coloraient ses joues lorsqu'il me racontait cela. Heinrich Gerber avait un respect et un attachement particulièrement forts pour Sébastien. Il vint à Leipzig en partie pour faire son droit, mais plus encore dans le but d'étudier la musique sous la

direction du cantor de l'école Saint-Thomas. Il vécut cependant six mois dans notre ville avant d'oser se présenter devant Sébastien, et lui demander des leçons, si forte était sa vénération. Sébastien le reçut avec une grande bonté, comme tous ceux chez qui il reconnaissait l'amour sincère de la musique. Dès la première entrevue, il mit la main sur l'épaule du jeune homme, en l'appelant son compatriote, car Gerber venait de Thuringe. Heinrich tremblait de bonheur et de crainte à sa première leçon, lorsque Sébastien plaça ses *Inventions* sur le clavecin; de celles-ci, il passa rapidement au *Clavecin bien tempéré*, pour lequel il éprouva toujours une prédilection, car il eut la bonne fortune d'entendre son maître le jouer trois fois d'un bout à l'autre d'une façon incomparable. C'est ainsi que Sébastien récompensait un élève particulièrement zélé. Il disait qu'il n'était pas disposé à enseigner, s'asseyait devant l'instrument et jouait, pour son auditeur charmé, pendant une heure ou davantage, l'œuvre à étudier et beaucoup d'autres : « Voilà comment cela doit sonner », disait-il à l'élève, qui pouvait ainsi se représenter la forme complète et le rythme du morceau et se rendre compte du but auquel devaient tendre ses efforts.

Pendant un certain temps, il eut un élève italien

nommé Paolo Cavatini. Je le jugeai d'abord étrange et importun. Au milieu de nos garçons allemands pleins de santé, il paraissait taciturne, égoïste et jaloux. Sébastien le trouva cependant extraordinairement doué, et Paolo ne tarda pas à éprouver une dévotion passionnée pour son maître. Il semblait ne pouvoir être heureux loin de lui et le suivait continuellement de ses grands yeux sombres et mélancoliques. Jaloux de ses camarades, de la façon la plus affligeante, il déclarait avec violence que leurs « lourds esprits saxons » étaient absolument incapables d'apprécier un génie envoyé par Dieu tel que Sébastien. Si, pour quelque raison, son maître n'était pas content de son travail, il se jetait par terre et pleurait comme un enfant auquel on aurait fait mal. Nous en étions tous abasourdis; quant à moi, cet être passionné et sans contrôle sur lui-même m'effrayait un peu. Mais Sébastien semblait le comprendre mieux que nous autres (Friedemann le haïssait franchement) et se montrait très patient avec lui. Paolo disait et faisait toutefois les choses les plus étranges. Un jour, il entra en courant dans la chambre, l'air encore plus fou que d'habitude, se jeta de toute sa longueur sur le tapis et, fixant sur moi, assise auprès de ma corbeille à ouvrage, un regard anormalement exalté : « Tu es

assise ici et tu couds ! s'écria-t-il, et tu ne sais pas que ton mari vient de faire une musique devant laquelle les anges du ciel devraient baisser la tête ! L'aimes-tu ? Le comprends-tu ? Mais quelle femme pourrait le comprendre ! Raccommode ses vêtements et cuis son dîner, c'est ce que tu peux faire de mieux pour lui ! » J'étais un peu fâchée, pas trop cependant, car je voyais que le garçon avait perdu l'esprit. « Paolo, dis-je, il est inadmissible que tu parles ainsi à la femme de ton maître. Je l'aime et je le comprends mieux que tu ne le supposes. — Pardonne-moi, supplia-t-il (il me parut soudain tout petit et pitoyable), je ne sais pas ce que je dis, cette musique me transporte au-delà de la raison et je l'aime tant que cela me fait mal. » A ces mots, quelque chose s'éveilla en moi, je me penchai sur lui et embrassai ses cheveux bouclés. « Je sais comment cela fait, Paolo », murmurai-je. A partir de ce jour, nous fûmes amis. Mais il ne resta plus très longtemps parmi nous ; l'hiver étant venu, il prit froid et mourut. Nous ne pûmes nous empêcher de penser qu'il n'était pas fait pour cette vie. Il était trop passionné, trop irritable, trop déséquilibré. Pourtant, dans les derniers jours de sa maladie, il devint doux et même patient. Sa mort fit beaucoup de peine à Sébastien, qui, ayant

abandonné tous ses travaux, demeurait des heures assis au chevet du jeune homme, une partition sur ses genoux pour pouvoir écrire lorsque la main brûlante du moribond quittait un moment la sienne. Paolo ne cessait de le fixer de ses grands yeux noirs. « Je suis plus heureux que je ne l'ai jamais été », me dit-il une fois avec un beau sourire, comme j'entrais dans sa chambre pour lui apporter une tasse de petit-lait chaud. Il tenait la main de Sébastien dans la sienne si maigre et paraissait étrangement satisfait; je ne lui avais jamais vu cette expression.

Il commençait à composer sérieusement, et Sébastien estimait tellement son travail qu'il ne put retenir cette phrase : « Je crains que nous n'ayons perdu un autre Scarlatti. » Il y avait du génie dans ce garçon, c'est ce qui explique qu'il fut si malheureux en ce monde.

La méthode de composition préconisée par Sébastien différait totalement des règles rigides prescrites par les autres maîtres. Harmonie, contrepoint, jeu sur la basse chiffrée, art de la fugue, tout ce qui relevait de son enseignement était plein de vie et d'intérêt. Il commençait immédiatement par l'harmonie à quatre voix sur une basse chiffrée et faisait écrire chaque voix sur des portées séparées, afin de ne laisser se

confondre ou de ne négliger aucune partie. Si une voix n'avait rien à dire, elle devait se taire. Les voix intérieures devaient couler et posséder une ligne mélodique réelle. La propre harmonie de Sébastien n'est, en réalité, qu'une multiple mélodie; aucune note n'était autorisée à prendre vie sans nécessité. Il n'en laissait jamais ajouter à des accords dans le simple but d'impressionner. « D'où viennent ces notes? disait-il, moitié plaisant, moitié sévère, en les barrant d'un trait de plume, sont-elles tombées du ciel dans ta partition? »

Kirnberger racontait que Sébastien avait pour principe de faire débuter ses élèves par le contrepoint à quatre voix; il est, en effet, impossible d'écrire un bon contrepoint à deux ou trois voix sans être familiarisé avec celui à quatre, car, l'harmonie étant nécessairement incomplète, celui qui ne connaît pas l'écriture à quatre voix ne peut distinguer ce qu'il convient de laisser de côté. Après la mort de Sébastien, ce bon Kirnberger, engagé dans une controverse musicale avec M. Marpurg, cita, comme preuve irréfutable, un mot de son maître. Cela mit Marpurg en colère; il s'écria, paraît-il : « Bon Dieu! pourquoi mêler le vieux Bach à une discussion qu'il n'aurait pas engagée de son vivant? Personne d'ailleurs ne sera persuadé qu'il aurait eu les mêmes principes

d'harmonie que son élève, M. Kirnberger. Le grand homme avait plus d'une façon d'enseigner, et adaptait ses méthodes aux capacités de chaque élève, selon que celui-ci était plus ou moins doué ou apprenait plus ou moins vite. Je suis convaincu

que s'il existait un écrit de lui sur l'étude de l'harmonie, il ne contiendrait pas uniquement ce que M. Kirnberger prétend être les seuls préceptes de son maître. » M. Marpurg a raison quant à la variété des méthodes de mon mari, mais il a tort de penser que la vénération de Kirnberger lui aurait permis de faire dire à

Sébastien une chose qu'il n'aurait réellement pas dite.

Tous les élèves en composition devaient travailler leurs idées avant de les coucher sur le papier, car Sébastien ne leur permettait aucun travail au clavier. S'ils ne possédaient pas la faculté de composer mentalement, il les décourageait complètement en leur disant qu'ils étaient évidemment faits pour un autre métier que celui de compositeur, « qui demande beaucoup de travail et obtient peu de récompense ». Mais il ne prononça jamais ces mots que dans des moments d'amertume et les quelques règles qu'il donnait à ses élèves témoignent mieux de son attitude habituelle. « La basse chiffrée est le fondement le plus parfait de la musique. On joue les notes avec la main gauche pendant que la droite y ajoute des consonances et des dissonances produisant une harmonie agréable en l'honneur de Dieu et pour la réjouissance légitime de l'âme. Comme toute musique, la basse chiffrée n'a pas d'autre fin ni d'autre but que la gloire de Dieu et la récréation de l'esprit; autrement, ce n'est plus une véritable musique, mais un bavardage et un rabâchage diabolique (1). »

Sébastien écrivit avec beaucoup de patience des

(1) *Ein Teufliches Geplerr und Geleyer.*

Règles et Instructions pour le jeu de la basse chiffrée ou l'accompagnement à quatre voix, à l'usage des étudiants, dans lesquels il donnait certains principes et d'abondants et clairs exemples avec une indulgente compréhension de leur difficulté. Il prit soin, à deux reprises, de simplifier une règle « pour ceux qui ne seraient pas capables de la retenir ». Dans mon petit cahier de 1725, il nota la construction des échelles des modes majeurs et mineurs et quelques règles pour la basse chiffrée. Mais, à la fin, il ajouta cette petite note : *Les autres points qui doivent être retenus seront mieux transmis oralement que par écrit*. Ceux qui ont eu le bonheur d'être ses élèves approuveront chaudement ces derniers mots ; aucune règle écrite ne peut donner une idée de la conviction que Sébastien mettait à enseigner, de la clarté avec laquelle il se faisait comprendre et de la science rapide et infaillible au moyen de laquelle il résolvait les difficultés qui lui étaient soumises.

Ses dons de compositeur et d'improvisateur étaient évidemment tout à fait extraordinaires et ne pouvaient être appréciés à leur juste valeur que par des musiciens accomplis. Si, alors qu'il était au clavecin ou à l'orgue, on mettait devant lui une basse chiffrée, il en tirait aussitôt trois ou quatre voix. Mais il ne le faisait généralement qu'après

avoir joué un morceau d'un de ses compositeurs préférés, ce qui stimulait son esprit. « Je dois te prévenir, disait un de nos amis, Magister Pitschel, à une de ses connaissances qu'il avait amenée pour entendre Sébastien, que cet homme célèbre, dont la réputation de musicien est si grande dans notre ville, ne peut, à ce qu'on prétend, charmer ses auditeurs par ses merveilleuses combinaisons de sons, avant d'avoir mis son imagination en mouvement en jouant un morceau tiré d'un cahier. » Sébastien, qui entendit cette remarque, les mains déjà sur les touches, sourit sans répondre.

Si je fais appel à mes souvenirs, je constate qu'en maintes occasions Sébastien ne disait rien, il laissait les gens parler et même s'entretenir de lui sans se joindre à leur conversation, à moins qu'il ne s'agît d'une question sérieuse sur la musique ou sur l'art de l'exécuter. Il disait alors ce qu'il avait à dire, puis se taisait. Il ne prenait la peine de s'expliquer que si l'on contestait ses droits ou ses privilèges. Il se montrait alors tenace, ce qui n'était que juste. Son esprit était si accaparé par son art que j'avais parfois l'impression qu'il ne prenait pas conscience de notre présence. J'ai vécu des moments affreux, lorsque je le voyais assis dans son fauteuil, les enfants

et moi-même autour de lui, et que je le sentais pourtant seul, au-dessus de nous, à côté de nous. Quelquefois, ce sentiment était si puissant et si douloureux que, repoussant ma broderie ou ma copie de musique, je courais à lui, m'agenouillais à ses pieds et l'enlaçais de mes bras. « Eh bien, Magdalena, faisait-il tendrement, qu'y a-t-il? Qu'est-ce qui te trouble? » Mais je ne lui disais jamais. Comment l'aurais-je pu? Les grands de ce monde sont toujours seuls, ils ne font que suivre l'exemple du plus grand de tous, du Tout-Puissant. Naturellement, quand il composait et, plus encore, lorsqu'il improvisait sur l'orgue, il laissait parler son cœur et s'élevait jusqu'à ces régions qu'il était seul à connaître; là-haut, je pense, il devait se sentir tout à fait chez lui. Une grande partie de la plus belle musique qu'il conçut ne pourra malheureusement plus jamais être entendue par des oreilles humaines; elle sortit de lui, mais, comme il ne l'écrivit jamais, elle disparut aussi avec lui. Et lorsque les quelques personnes qui l'ont entendue, qui ont écouté, bouleversées, les harmonies célestes qui coulaient de ses doigts, mourront, le souvenir même n'en existera plus. C'est une de mes grandes tristesses.

Certains de ses élèves m'ont répété que la musique improvisée, dont il remplissait l'église,

qui, après un écho, retombait dans le silence, était plus merveilleuse encore que ses œuvres écrites, si surhumaines cependant. Il y avait une curieuse contradiction chez Sébastien; soigneux, méticuleux et économe dans les détails de la vie journalière, en musique il faisait preuve d'une splendide prodigalité. Il ne faut pourtant pas oublier que cette richesse, bien qu'elle fût vraiment un don de Dieu, avait été acquise par un travail pénible et incessant. Il étudia toute sa jeunesse, jusqu'à l'âge de trente ans; je pourrais même dire, avec plus de vérité, jusqu'au jour de sa mort. Son esprit ne se reposait jamais dans le contentement de lui-même. Il ne cessa de réviser sa musique, il était engagé dans ce travail au moment de sa mort, et j'ai toujours eu le sentiment que les mots de l'*Ecclésiaste : ... les songes naissent dans la multitude des occupations*, lui appartenaient.

Ainsi, lorsqu'il se laissait aller à l'improvisation, ses doigts semblaient faire parler la Muse de la musique, le temps s'arrêtait pour ses auditeurs. S'il est absolument impossible de donner à ceux qui ne l'ont pas entendu une idée de l'expression si particulière et de la beauté de ses inspirations, je puis cependant en donner une petite description grâce à une lettre que Johann Kirnberger

écrivit à un ami qui a eu la bonté de me la remettre :

Lorsque M. le Cantor, en dehors du service divin, s'assied à l'orgue (des amateurs de musique l'en prient souvent), il choisit un thème, le joue dans toutes les formes de composition et son inspiration est si puissante qu'il reste à l'œuvre deux heures ou davantage. D'ordinaire, il utilise d'abord ce thème dans une introduction, puis dans une fugue sur plein jeu. Alors il le varie à l'aide de changement de registres et le transforme en trio, quatuor et Dieu sait quoi encore. Suit un choral, au cours duquel le premier thème réapparaît dans trois ou quatre différentes voix et dans les développements les plus variés et les plus inextricables. La conclusion consiste en une fugue sur plein orgue où prédomine un nouvel arrangement du thème initial; quelquefois il prolonge celui-ci par un ou deux autres sujets suivant son caractère.

La plupart des organistes étaient étonnés et souvent alarmés quand ils voyaient la façon dont Sébastien maniait les registres. Celui-ci ne se pliait, en effet, à une règle que si elle répondait à une nécessité. Les autres s'imaginaient que de telles combinaisons ne pourraient en aucune façon s'harmoniser, aussi juge-t-on de leur surprise

lorsqu'il commençait à jouer. Bien que la registration fût étrange et nouvelle pour leurs oreilles, ils devaient reconnaître que l'orgue n'avait jamais sonné si bien. Sébastien prenait également plaisir, lorsqu'il improvisait, à passer dans toutes les tonalités possibles, même les plus lointaines, mais ses modulations étaient si habiles que peu d'auditeurs les remarquaient. Un musicien bien connu à la cour du roi de Prusse, M. Quantz, qui écrivit un traité sur l'*Art de jouer de la flûte* que mon mari lut avec beaucoup d'intérêt, disait dans ce livre que Sébastien Bach, *cet admirable musicien, avait amené le jeu d'orgue à son plus haut degré possible de perfection et qu'il fallait espérer qu'après sa mort on l'empêcherait de décliner ou de se perdre, comme il est fort à craindre si l'on considère le petit nombre de personnes qui se vouent aujourd'hui à ce grand art*. Mais, en écrivant ce passage, M. Quantz oubliait la quantité d'élèves que Sébastien avait si merveilleusement imprégnés de son esprit. Tous ces tributs à son génie que je gardais dans mon cœur me donnaient beaucoup plus de plaisir qu'à lui. Sa connaissance de la théorie de la musique était profonde mais n'avait rien de pédant, c'est pourquoi un de ses amis pouvait dire : « On se demande si le grand Bach, qui possède une si parfaite maîtrise de la technique

et dont on ne peut entendre les œuvres sans stupéfaction, en acquérant cette prodigieuse habileté a pensé une seule fois aux relations mathématiques des tons, si même il a étudié les mathématiques pour construire ses puissantes œuvres. » Je dis : certainement non. Il avait la musique dans le sang et les mathématiques ne lui étaient pas nécessaires. Il possédait d'ailleurs une curieuse connaissance intuitive de la vie des sons, comme il apparaîtra dans ce que je vais raconter. Alors qu'il était à Berlin, on l'invita à visiter le nouveau bâtiment de l'Opéra. Il lui suffit de traverser la galerie de la grande salle à manger pour se rendre compte qu'une personne placée dans un coin de la salle et parlant à voix basse se ferait comprendre distinctement d'une autre placée du côté diamétralement opposé et tournée face au mur, tandis que de n'importe quelle autre place on n'entendrait rien du tout. Bien que l'architecte lui-même n'eût aucun soupçon des curieuses qualités acoustiques de la salle, on tenta aussitôt l'expérience, qui donna raison à Sébastien.

Peut-être devait-il à sa compréhension essentiellement instinctive des choses musicales d'être plus souple que beaucoup de professeurs. Il permettait à ses élèves vraiment musiciens de prendre avec les règles une certaine liberté. « Deux

quintes et deux octaves ne doivent pas se suivre », leur disait-il en ajoutant avec un de ces sourires qui illuminaient son visage sévère : « Non seulement c'est un *vitium*, mais cela sonne mal, et ce qui sonne mal ne peut être de la musique ! » Lui-même n'hésitait jamais à violer une règle, s'il en sentait le besoin. J'ai toujours eu envie de lui appliquer ce mot de Martin Luther sur un de ses musiciens favoris : « Il est le maître des notes, qui font ce qu'il veut, alors que les autres font ce qu'elles veulent. » Luther disait encore, et Sébastien citait souvent cette parole avec satisfaction : « Le diable n'a pas besoin de recevoir toutes les belles mélodies. »

Luther et mon mari ont pris soin que cela n'arrive pas.

CHAPITRE V

De la vie et de la mort de nos enfants,
de la renommée de Sébastien à Leipzig et ailleurs,
de sa longue querelle avec le recteur Ernesti.

NOTRE famille ne cessait d'augmenter, bien que le berceau à peine rempli fût, hélas ! si souvent vidé par la main envieuse de la mort. Il y eut un temps où, je l'avoue, il me parut cruel de porter des enfants pour les perdre et

enterrer nos espoirs et notre amour dans les petites tombes auprès desquelles, Sébastien et moi, nous sommes si souvent restés debout, silencieusement, la main dans la main. Je savais pourtant que ces sentiments de révolte envers Dieu étaient impies et m'efforçais de les réprimer. Ma fille aînée, Christiane-Sophie, ne vécut que trois ans; mon second fils, Christian Gottlieb, mourut au même âge; nous gardâmes Ernestin Andreas quelques jours seulement et l'enfant suivant, Régine Johanna, n'avait pas atteint son cinquième anniversaire quand elle nous quitta. Christiane Benedicta, née le lendemain de la Nativité, ne put supporter le dur hiver et mourut alors que la nouvelle année n'avait pas quatre jours. Nous nous réjouissions tellement que notre dernier-né fût arrivé pour Noël ! Mais que le nouvel an me parut triste, quand Sébastien, les larmes aux yeux, s'agenouilla au pied de mon lit pour m'annoncer que le pauvre petit nous avait déjà abandonnés. Christiane Dorothea ne dépassa ses premiers douze mois que d'un été, et Johann August vécut à peine trois jours. Nous eûmes donc la douleur de perdre sept de nos enfants. Nous nous disions pourtant que c'était là une épreuve du Seigneur et chérissions d'autant plus ceux qui nous restaient.

Un jour que nous venions de rentrer à la maison après un de ces enterrements, comme je m'attardais sur une chaise, triste et désœuvrée (car je ne pouvais m'habituer à ces départs, malgré les consolations que les bonnes voisines me prodiguaient en m'assurant que le sort de toutes les mères était de faire des enfants pour les perdre et qu'on pouvait s'estimer heureux s'il en restait seulement la moitié), Sébastien vint s'asseoir à côté de moi, un livre à la main, et me lut les paroles que prononça Luther à la mort de sa fille Magdalena, après l'avoir contemplée une dernière fois dans son cercueil : *Ma Lena chérie, comme tu es heureuse, à présent! Tu vas te lever de nouveau et briller comme une étoile, comme un soleil, même! Qu'il est étrange de te savoir heureuse et paisible, et cependant de se sentir si triste!* Il me lut encore ces lignes que Luther écrivit à un ami : *Tu auras appris que ma fille Magdalena, que j'aimais tant, vient de naître de nouveau, dans le royaume éternel de Jésus-Christ. Bien que, ma femme et moi, nous devrions remercier Dieu avec joie, pour son heureux départ, grâce auquel elle échappe à la puissance du monde, à la chair, aux Turcs et au diable, l'amour naturel est cependant si fort que nous ne pouvons supporter cette séparation sans que nos cœurs sanglotent, gémissent et*

sans éprouver un sentiment amer de la mort en nous-mêmes. Son image, ses mots, ses gestes se sont si profondément gravés dans nos cœurs pendant sa vie et son agonie que même la mort du Christ ne parvient pas à nous enlever notre angoisse.

Après avoir écouté cette lecture, je pus enfin pleurer contre l'épaule de Sébastien et je me sentis un peu consolée.

Pour nous aider à supporter ces douloureuses séparations, nos deuils furent miséricordieusement répartis sur une longue série d'années. Nous avions d'ailleurs six enfants vivants pour nous consoler de la mort des sept autres. Tristes ou non, il nous fallait veiller au bonheur de notre petite famille, car la tristesse ne sied pas aux visages des enfants. J'avais heureusement une tâche à accomplir chaque jour et Sébastien, de son côté, était constamment occupé par son enseignement, ses services à l'église et son travail de création.

Aussi longtemps que M. Gesner fut recteur de l'école Saint-Thomas, les choses allèrent bien. Sébastien passa quelques années paisibles tout en assumant ses charges de cantor. Il travaillait énormément et composa un si grand nombre de cantates et d'autres œuvres que moi-même n'ai pas été capable de toutes les retenir. C'était

naturel que, l'esprit exempt de soucis, il pût écrire plus librement.

Quand il fut entraîné dans les discussions soit avec le Conseil, soit avec le Consistoire (les différends sérieux ayant invariablement pour objet ses droits et sa situation de cantor), il lui arriva de se mettre très en colère et, ce qui n'arrangeait pas les choses, de s'obstiner, accusant au suprême degré ce défaut des Bach. J'essayais parfois de le persuader d'être moins tenace, une petite concession aidant souvent à tout arranger, mais inutilement. Il ne laissait jamais sa colère déborder sur moi, mais disait en me tapotant l'épaule : « Ma chère femme, ceci me concerne et ne te regarde pas. » Cela me regardait pourtant bel et bien puisque j'en constatais l'effet déplorable sur son équilibre.

Lorsque M. Gesner eut donné sa démission de recteur et que M. Johann August Ernesti fut nommé à sa place, les choses changèrent à notre détriment. Je dois en venir à une affaire dont je ne me souviens qu'avec peine : la longue lutte de Sébastien contre le nouveau recteur, le Conseil et le Consistoire. Elle dura près de deux ans, et, bien que Sébastien eût finalement gain de cause grâce à l'intervention du prince Electeur, elle assombrit cette époque et toucha mon mari

plus qu'il ne voulut l'admettre. Lorsque la dissension prit fin, il ne se donna plus aussi entièrement à l'école et à la vie musicale officielle de Leipzig.

Au début, tout alla bien avec M. le Recteur Ernesti, qui fut parrain de deux de nos enfants. De beaucoup plus jeune que Sébastien, qui aurait presque pu être son père, il se devait de traiter son cantor avec respect, bien qu'il fût son supérieur officiel. Mais l'affaire du préfet de chœur Gottfried Theodor Krause rendit impossible toute relation d'amitié entre eux.

Les difficultés vinrent probablement du fait que le nouveau recteur était absolument indifférent à la musique. Bien plus, il la méprisait au point de dire aux élèves qu'il trouvait en train de jouer d'un instrument : « Ainsi, tu veux devenir un crincrin d'auberge? » Cela encore n'aurait pas tiré à conséquence, s'il avait laissé la direction de la musique au cantor; mais il ne put s'y résoudre. Il intervint dans les nominations, ordonnant, par exemple, au préfet du second chœur de diriger le premier. Ce fut une initiative malheureuse. Ainsi que Sébastien le fit observer dans sa plainte au Conseil, il ne suffisait pas en effet que le préfet du premier chœur possédât une bonne voix et un bon caractère, il fallait encore qu'il fût

capable de diriger la musique en l'absence du cantor.

Les premiers ennuis surgirent au sujet de Theodor Krause, que Sébastien avait spécialement chargé de surveiller les petits garçons (certains étaient très indisciplinés) et de punir sévèrement toute mauvaise conduite à l'église. Lors de la célébration d'un mariage, Krause trouva ces garçons se conduisant si mal que, des avertissements répétés n'ayant servi à rien, il se mit en devoir de les châtier. Comme les garnements lui résistaient, il leur administra une correction qui dépassa son intention première. Lorsque le recteur apprit la chose, il entra dans une vive colère. Sans tenir compte de la valeur personnelle de Krause, ni du fait qu'il était sur le point d'entrer à l'Université, il le condamna à être fouetté publiquement devant toute l'école. Sébastien, atterré par la dureté et l'injustice de cet arrêt, se déclara prêt à assumer toute la responsabilité de l'acte de son préfet. Il tenta par deux fois d'obtenir l'annulation de l'ignominieuse sentence, mais le recteur ne voulut pas revenir sur une décision qui lui avait été dictée par la seule colère. Le pauvre Gottfried Krause vint s'enquérir auprès de nous du résultat de nos démarches. Lorsque Sébastien, tristement, le lui apprit, il

devint très pâle : « Alors, monsieur le Cantor, il ne me reste qu'à fuir de l'école, dit-il, je ne puis affronter un tel déshonneur. » Sébastien lui-même dut convenir que la fuite était la seule solution possible. Outre cette condamnation intentionnellement et cruellement vindicative, M. Ernesti se laissa entraîner par sa rancune jusqu'à garder l'argent que Krause avait déposé entre ses mains. Il fallut un ordre du Conseil pour l'obliger à le restituer. Cette affaire démoralisa Sébastien, qui était non seulement peiné pour Krause, mais se sentait gravement offensé dans sa situation de cantor. Désormais, il n'eut plus aucune confiance dans le recteur. Cet incident ne fut du reste que le commencement de la lutte. La place de premier préfet de chœur, occupée par Gottfried Krause, fut donnée à un autre Krause, Johann Krause. Sébastien n'estimait guère ce jeune homme. Un jour qu'il rentrait avec le recteur d'un mariage auquel tous deux avaient assisté, ils se mirent à discuter au sujet de son aptitude à être nommé préfet. Sébastien déclara qu'il le considérait comme un « chien de mauvaise réputation ». Ernesti dut en convenir dans une certaine mesure, mais rétorqua que Johann Krause se montrait malgré tout fort capable et qu'il en ferait un préfet. Loin

d'approuver, mais las de discuter, Sébastien se tut.

Après le départ précipité de Gottfried Krause, Johann Krause fut donc nommé. Comme il fallait s'y attendre, il se révéla si insuffisant que, peu de temps après, Sébastien fut obligé de le ramener au rang de deuxième préfet pour mettre le troisième à sa place. Il en informa le recteur et lui expliqua les raisons de sa décision. Ernesti ne fit d'abord aucune objection à ce changement, mais, Krause, s'estimant lésé, ayant recouru à lui, il le renvoya à mon mari. A sa vue, Sébastien entra dans une colère indescriptible, et dit à Krause, très déraisonnablement, je le crains, qu'il l'avait remis à la place de second préfet pour bien montrer au recteur que cette affaire ne regardait que le cantor. Krause rapporta immédiatement ces paroles à M. Ernesti, qui, naturellement, demanda une explication à Sébastien. Celui-ci, avec une rage à peine contenue, répéta sans la moindre atténuation et sans penser aux conséquences tout ce qu'il avait dit.

Ah ! je n'oublierai jamais l'arrivée de Sébastien à la maison, ce soir-là ! Je n'appris que plus tard ce qui était arrivé, mais je devinai tout de suite qu'il s'agissait de ce misérable Krause. Il s'arrêta sur le seuil de la chambre, si soudainement vieilli que j'en reçus un choc. « Ne m'adressez pas la

parole, mes enfants, prononça-t-il, je serais capable de dire des choses que je regretterais plus tard. Laissez-moi seul un moment. »

Il sentait, je crois, qu'il s'était mis dans une position fausse en se laissant emporter par le violent tempérament des Bach, qu'il dominait si bien d'ordinaire. Toujours est-il que, le recteur ayant demandé la réintégration de Krause, Sébastien, malgré sa colère, ne répondit rien. Krause, plein d'arrogance, se conduisit cependant si mal à la répétition suivante, se montra si incapable de remplir l'office de premier préfet, que Sébastien ne prit aucune décision. Le recteur déclara alors que si l'on ne tenait pas compte de son ordre, il le mettrait lui-même à exécution le dimanche suivant. Sébastien s'enferma dans un silence têtu. M. Ernesti exécuta donc sa menace et chargea Krause d'en faire part au cantor. Cela se passait avant le premier service du matin. Mon mari se rendit immédiatement auprès du surintendant, M. Deyling, et l'informa de ce qui était arrivé. Puis il alla chercher le second préfet, Kutler, à l'église Saint-Nicolas, l'emmena à Saint-Thomas où le service était commencé, renvoya Krause au milieu d'un hymne et le remplaça par Kutler.

A mon avis, Sébastien n'aurait pas dû faire

cela, c'était maladroit de sa part, car il se mettait dans son tort. Ce fut la seule occasion dans ma vie où je m'aventurai à penser qu'il n'avait pas agi sagement, mais le tempérament des Bach était déchaîné, et un homme en colère ne prévoit rien.

M. Ernesti se trouvait naturellement dans l'église et fut témoin de ce procédé cavalier. Après le service, il se rendit à son tour chez le surintendant et le gagna à sa cause. Il en fit part à Sébastien, qui lui répondit qu'il ne céderait à aucun prix et porterait plainte par écrit devant le Conseil. Or, ce même funeste dimanche, avant les vêpres, le recteur monta sur la tribune de

l'orgue et défendit publiquement aux choristes, sous peine de graves sanctions, d'exécuter les ordres du cantor en ce qui concernait les préfets.

C'était une mesure extrêmement blessante et injuste, car, selon un usage établi depuis longtemps, on laissait au cantor l'initiative de toutes les décisions relatives aux chœurs. Quand Sébastien arriva pour le service et trouva encore une fois Krause à la place du premier préfet, il le prit simplement par le collet et le jeta à la porte. Mais les choristes étaient si intimidés par les menaces du recteur qu'il ne put en décider un seul à diriger le motet et le service n'aurait pu avoir lieu si son meilleur élève, Krebs, ne s'était offert.

Le lendemain, Sébastien présenta au Conseil le rapport suivant : *Hier, au service de l'après-midi, par crainte d'être puni, pas un seul élève, pour ma plus grande humiliation, n'a voulu prendre la direction du chant et encore moins celle du motet. Le « Sacra » aurait donc été interrompu si, par bonheur, un ancien élève de l'école Saint-Thomas, nommé Krebs, n'avait consenti, sur ma prière, à assumer ces charges.*

Comme je l'ai fait observer dans mon très humble dernier mémoire, le remplacement de préfet, conformément aux règlements scolaires et à l'usage établi, n'appartient pas à M. le Recteur, qui a

outrepassé ses droits et m'a grandement offensé dans ma situation officielle.

Le Conseil ne prit cependant position ni pour ni contre Sébastien; il laissa les choses aller, de sorte que cette misérable affaire traîna pendant près de deux ans et que l'état de guerre se maintint entre le recteur et le cantor, ce qui, naturellement, eut le plus déplorable effet sur la discipline de l'école. Tous deux envoyèrent des mémoires au Conseil pour se justifier, et Ernesti se permit de formuler contre Sébastien de haineuses accusations, d'ailleurs si manifestement fausses qu'elles ne pouvaient nous blesser. Il prétendit que mon mari, toujours si honnête, était un homme corruptible et qu'un vieil écu danois avait bien souvent fait un soliste d'un garçon qui n'en était pas capable. Sébastien rit avec mépris lorsque ces calomnies lui revinrent, mais il souffrait profondément de la position qu'il avait été forcé de prendre après l'atteinte inadmissible que le recteur avait portée à ses droits. C'était pour lui un principe moral de ne céder aucune de ses prérogatives afin d'obtenir un compromis. Etant un Bach, les compromis lui répugnaient. *J'ai la charge spéciale et le contrôle du premier chœur et je dois savoir mieux que quiconque choisir ceux qui sont qualifiés et ceux qui me conviennent*, écrivit-il

au Conseil. *Je ne puis obtenir aucun résultat des élèves si on les empêche de m'obéir.* Il termina en suppliant (ce qui me remua jusqu'au fond du cœur, car, venant de lui, cette requête prenait un accent pathétique) qu'on exhortât les élèves à lui rendre le respect et l'obéissance qui lui étaient dus pour être capable à l'avenir de remplir les charges de sa fonction.

Cependant, comme je l'ai dit, le Conseil ne prit pas position et les choses traînèrent jusqu'à ce que Sébastien, qui venait enfin de recevoir sa nomination au poste de « compositeur de la cour », à Dresde, brigué par lui trois ans auparavant, se permît de demander au prince que l'affaire fût instruite à fond et que ses privilèges de cantor lui fussent rendus. Le prince envoya une réponse favorable et demanda au Consistoire d'informer dûment la cause et de faire pleine lumière sur la plainte. Là-dessus, à l'occasion de la foire de Pâques 1738, le prince vint lui-même à Leipzig. Sébastien alla rendre hommage à son royal protecteur et organisa en son honneur une soirée musicale qui fut très bien accueillie. Lorsque les autorités de l'école Saint-Thomas virent de quelles faveurs il jouissait, elles cessèrent enfin les persécutions mesquines dont elles l'avaient accablé.

Sans aucun doute, Sébastien avait raison sur bien des points, car il avait pour lui la coutume et une longue tradition. A mon avis, il se mit un peu dans son tort, au début, par sa violence et son attitude provocante. Mais imagine-t-on combien ce devait être intolérable pour un homme déjà célèbre (il y avait des gens, en dehors du Conseil et du Consistoire, qui le nommaient « la gloire de Leipzig ») de se laisser modeler et corriger par un individu aussi peu doué que M. Ernesti et d'être exposé à l'insolence d'un gamin mal élevé tel que Krause, ainsi qu'au manque de respect et à la désobéissance, encouragés secrètement, des élèves de l'école? Cette affaire me fit sentir quel gaspillage c'était pour Sébastien que de devoir enseigner la musique à des petits garçons. Tant d'autres pouvaient le faire, alors que personne n'était capable de produire ce qu'il créait!

Cette affaire laissa des traces; elle le vieillit et le rendit insociable. Il se confina dans sa maison, se voua de plus en plus exclusivement à son art. Il cessa de participer aux affaires publiques de Leipzig. Ses enfants, ses élèves, dont la plupart bouillaient d'indignation en songeant au traitement infligé à leur maître vénéré (ils allèrent jusqu'à demander la tête d'Ernesti sur un plat), et moi-même, nous nous efforçâmes par notre

respect et notre dévouement de guérir ses blessures. Il ne s'extériorisait pas facilement; seul un petit nombre de ses intimes se rendaient compte de ce qui le bouleversait. Souvent, au cours de ces longs mois, lorsque je le voyais abaisser les coins de sa bouche et courber sa grosse tête, je regrettais que nous ne fussions pas partis pour la Russie ou n'importe quel autre pays, où les gens auraient su apprécier sa grandeur et se seraient montrés moins cruels pour ses erreurs.

Mais, Dieu merci, cette époque ne nous apporta pas que des tribulations. Après avoir reçu le titre de compositeur de la cour, Sébastien se rendit à Dresde et joua, le 1er décembre, de deux à quatre heures de l'après-midi, sur le nouvel orgue de la « Frauenkirche », construit par Silbermann. Assistaient à ce concert plusieurs musiciens éminents et de nombreuses personnalités, parmi lesquelles l'ambassadeur de Russie et le comte de Keyserling, qui l'écoutèrent avec la plus profonde admiration. Mais, après ce succès, il dut revenir à Leipzig pour se voir convoqué par le Conseil et blâmé officiellement parce qu'un garçon du chœur avait entonné un hymne trop bas! On l'engagea à veiller à ce que cela n'arrivât plus.

Le comte de Keyserling, grand amateur et

connaisseur de musique, fut bientôt un des plus fervents admirateurs de Sébastien; il se rendit à Dresde à maintes reprises pour le voir et l'entendre. Ce fut par son entremise que Johann Goldberg devint l'élève de Sébastien, un élève extraordinairement brillant qui étudiait inlassablement le clavecin et acquit très vite une souplesse, une aisance et une vélocité de doigts tout à fait étonnantes. Sébastien écrivit pour lui l'*Air avec trente variations*. Cette œuvre est d'une telle difficulté d'exécution que peu de musiciens parviennent à la jouer. Sébastien en trouva le thème en composant la *Sarabande en sol majeur* que j'ai copiée dans mon second petit cahier. Elle fut écrite sur la demande du comte de Keyserling, pour que Goldberg la lui jouât. Le comte souffrait d'insomnies et de mélancolie que seule la musique pouvait chasser. Il ne se lassa jamais d'entendre ces *Variations* et, pour récompenser Sébastien, lui fit le don généreux d'une tabatière contenant cent louis d'or.

Mais les cadeaux et les louanges des grands n'étaient pas les seuls hommages que recevait mon mari. Il fut aussi touché, si ce n'est plus, par l'humble tribut d'un collègue, Andreas Sorge, organiste de cour et de ville du comte de Reuss, qui lui dédia quelques petits morceaux pour

clavecin. *Au prince de tous les clavecinistes et organistes*, lisait-on dans la dédicace, et plus loin : *La grande puissance musicale de Votre Excellence est embellie par une vertu admirable : la bienveillance et l'amour sincère du prochain...*

Je crois avoir décrit le caractère hospitalier de Sébastien. Notre modeste table était ouverte à tous ceux qui venaient à Leipzig, poussés par un amour sincère de la musique, qu'ils fussent des personnalités célèbres ou de pauvres étudiants. Mon mari leur prodiguait les richesses de sa science et les beautés de son jeu. Parmi ceux qui nous visitaient fréquemment, il faut citer M. Hasse, directeur de l'Opéra de Dresde, célèbre compositeur, et sa femme, la grande cantatrice Faustina Bordoni. Mme Hasse, très gaie, toujours extrêmement élégante, se montrait aimable et ne tarissait pas d'éloges sur la musique de Sébastien. Avec sa puissante voix, elle interprétait à la perfection certaines de ses œuvres. Sébastien se plaisait en sa société et en celle de son mari, mais il me dit un jour, après qu'ils nous eurent quittés : « J'ai toujours l'impression que ma petite Magdalena se dissimule dans un coin, lorsque Mme Hasse est là ! » C'était exactement mon sentiment. Je pense que les gens qui ont voyagé et reçu autant d'hommages et d'applaudissements

que Mme Hasse prennent toujours beaucoup de place. Mais ils me plaisaient tous deux parce qu'ils admiraient mon mari et lui faisaient des compliments. Sébastien aimait discuter avec M. Hasse, qui était un grand compositeur d'opéras, aussi modeste et exempt de préjugés qu'érudit. Ignorant la jalousie, il ne se laissait jamais aller à dire du mal des autres musiciens. Sébastien se rendit souvent à Dresde avec Friedemann. Il y était reçu avec la plus grande considération. De temps en temps, il prenait plaisir à entendre un opéra qui le changeait de son austère musique d'église. Il disait quelquefois à son fils : « Eh bien, Friedemann, irons-nous à Dresde entendre les jolis petits chants du théâtre? » J'étais toujours heureuse de voir le père et le fils entreprendre ensemble ces expéditions, car Sébastien en revenait rajeuni et égayé. Il assista à la première représentation de *Cléofilde*, un opéra de Hasse, dans lequel chantait sa femme Faustina. Le lendemain, c'est-à-dire le 14 septembre, Sébastien joua lui-même de l'orgue à l'église Sainte-Sophie, devant les musiciens les plus distingués de la ville.

Lorsque Friedemann devint organiste à Dresde, en 1733, Sébastien eut une raison de plus d'y aller. Je l'accompagnai rarement. C'était difficile de laisser la maison et les enfants; et, lorsque

ceux-ci furent assez grands pour rester seuls, ni Sébastien ni moi n'avions plus grande envie de voyager. En 1732, il fut invité à Cassel pour essayer l'orgue de l'église Saint-Martin qu'on avait mis deux ans à réparer. Il m'emmena avec lui. Nous fûmes extrêmement bien reçus par le Conseil de Cassel. On donna à Sébastien cinquante thalers pour juger l'orgue et vingt-six thalers pour le voyage. En outre, nos frais de logement furent payés. Nous séjournâmes huit jours à Cassel, avec un domestique affecté spécialement au service de Sébastien. Quelles charmantes et heureuses vacances pour moi ! Abandonnant les soucis du ménage, j'emportai mes deux meilleures robes, l'une couleur de mûre et l'autre bleue. J'allai partout avec mon mari, fus témoin de la considération qu'on lui prodiguait, l'entendis jouer sur plusieurs orgues, visitai avec lui la belle ville de Cassel et, bien que nous fussions mariés depuis onze ans, j'eus l'impression, comme Sébastien me le dit en souriant, que nous venions de nous épouser.

Tout membre de la famille Bach, qu'il vînt d'Erfurt, d'Arnstadt, d'Eisenach ou d'un autre coin de la Saxe, était assuré de trouver le plus chaud accueil sous notre toit ; Sébastien se chargea de l'éducation de son neveu, Bernhard, fils du

frère qui l'avait recueilli autrefois. Jamais aucun Bach ne demanda vainement son assistance. Son cousin, Johann Elias Bach, actuellement cantor à Schweinfurt, étudia pendant longtemps à Leipzig et fut le bienvenu dans notre cercle de famille. Quelque temps après son départ, il envoya à Sébastien, en signe de reconnaissance, un tonnelet de vin. Mais, lorsque nous l'ouvrîmes, nous constatâmes qu'il n'était rempli qu'aux deux tiers. « C'est un crime, dit Sébastien en le regardant avec un air mélancolique, de gaspiller la plus petite goutte d'un aussi noble présent de Dieu. » Son cousin offrit d'en envoyer un autre, mais

Sébastien, après avoir soigneusement établi ce que le tonnelet non plein lui avait coûté en frais de port et de délivrance, trouva que le litre de vin était revenu à presque cinq groschen. « Non, dit-il en se levant après avoir fait ses calculs, cinq groschen pour une mesure, c'est trop, nous ne nous laisserons plus envoyer du vin de Schweinfurt, un tel cadeau revient trop cher. Je vais remercier mon brave cousin pour ses bonnes intentions et le prierai de ne plus nous faire d'envoi. »

Par nécessité, aussi bien que par hérédité, il était soigneux et économe. Je me souviens cependant d'une occasion où il gaspilla quelques groschen pour s'amuser. Il rencontrait alors fréquemment un groupe de mendiants; ceux-ci s'approchaient toujours de lui avec les mêmes prières. Elles montaient en un crescendo de supplications dans lesquelles Sébastien prétendait discerner certains intervalles musicaux. Il fit semblant de vouloir leur donner quelque chose, puis, se ravisant, prétendit qu'il ne pouvait trouver d'argent sur lui. Sur ce, les cris des mendiants devinrent perçants; il leur donna alors une petite aumône, ce qui calma un peu leurs plaintes. « Mais, ajouta-t-il en nous racontant cette histoire, je me demandais si une aumône plus généreuse ne

provoquerait pas une complète résolution de ces plaintes et ne les amènerait pas à conclure sur la tonique. » Lorsqu'il rencontra de nouveau les vagabonds, le « quatuor mendiant », comme il les appelait, il se montra si libéral qu'à son grand amusement la dissonance fut résolue de la façon souhaitée.

Sébastien fit aussi beaucoup pour un ami de Leipzig, Christian Henrici, qui écrivit le texte d'une quantité de cantates et d'oratorios sous le nom de « Picander ». Au moment où il fit sa connaissance, les écrits profanes de Picander n'avaient pas la meilleure réputation, mais il fut frappé du talent de ce jeune homme qui avait quinze ans de moins que lui. Ayant justement grand besoin d'un librettiste, il le prit comme collaborateur. Malgré une certaine tournure d'esprit vulgaire, Picander fit preuve de sérieuses qualités; il comprit ce que voulait mon mari, devint son admirateur sincère et se mit à écrire des livrets dans la forme de poésie sacrée que Sébastien réclamait. Il lui raconta, un jour, que beaucoup de ses amis avaient ri de le voir s'occuper d'art spirituel, mais qu'il ne fallait pas le croire indifférent à la religion. Il considérait qu'il n'était que juste d'offrir à son Créateur les fruits frais de sa jeunesse plutôt que les restes usés de la vieillesse

si jamais on l'atteignait. Il écrivit un livre de cantates *que j'ai fait pour la gloire de Dieu et pour satisfaire le désir de bons amis*, disait-il dans sa préface. *J'ai entrepris cette tâche dans l'espoir que l'agrément de la musique de l'incomparable maître de chapelle Bach compenserait peut-être le manque de charme poétique de mes versets et que ces chants seraient exécutés dans les principales églises de la pieuse Leipzig.*

Picander était lui-même bon musicien, ce qui rendait sa collaboration beaucoup plus efficace. Il devint membre de la Société musicale, lorsque Sébastien en prit la direction.

J'ai toujours estimé que la droiture de Sébastien, sa passion pour tout ce qui était beau et juste, eurent une répercussion extraordinaire sur le caractère de Christian Henrici. On ne pouvait connaître Sébastien sans subir son ascendant ni entendre sa musique sans vouloir devenir meilleur. J'ai déjà dit que les louanges ne l'enivraient pas, qu'elles ne lui causaient qu'une joie minime; pourtant, un jour, après l'exécution d'une de ses cantates, un de ses élèves vint lui dire : « Maître, ta musique me donne l'impression que je ne pourrais accomplir une mauvaise action pendant au moins une semaine après l'avoir entendue », et je crois que ces simples mots le touchèrent plus

profondément que le plus grand compliment du plus subtil connaisseur.

Mon mari vouait en partie ses loisirs à réunir ce qu'il appelait « les archives des Bach »; c'était une sorte d'arbre généalogique, une collection d'écrits et de compositions des différents membres de sa famille. Un Bach n'était pas pour lui pareil aux autres hommes, mais un être auquel les invisibles liens de l'ascendance commune et des goûts semblables le liaient. Un Bach, en effet, était toujours un musicien. Les lettres du nom même formaient une mélodie (1), comme Sébastien ne manquait pas de le faire remarquer avec satisfaction. Il écrivit d'ailleurs une fugue sur ce thème.

Lorsqu'il vieillit, sa pensée retourna souvent à ses premiers souvenirs d'Eisenach, d'Erfurt et d'Arnstadt. Passant un jour à Erfurt, il eut un long et cordial entretien avec un Bach qui lui était parent; celui-ci se montra fort intéressé et fier d'apprendre tout ce que mon maître avait composé et accompli. Sébastien revint à la maison rajeuni et enchanté.

Naturellement, ce sentiment de la famille s'exprimait avant tout envers les fils et les filles qui grandissaient sous son propre toit. Il ne cessait

(1) En allemand, les notes sont désignées par des lettres. *(Note des trad.)*

de se préoccuper de leur éducation et de leur avenir. Lorsque les aînés nous quittèrent pour faire leur chemin dans le monde, il continua à les suivre d'aussi près qu'au temps où il pouvait jouer avec eux ces concertos en *ré* mineur et en *do* majeur pour trois clavecins, que j'aimais tant. En ces occasions, il se montrait toujours particulièrement indulgent. Friedemann et Emanuel étaient en effet d'admirables exécutants. Formés par leur père, qui fut leur seul maître, leur virtuosité égalait presque la sienne. La musique coulait avec une douceur exquise et une précision parfaite de ces trois paires de mains. Aux passages les plus beaux, Emanuel regardait Friedemann avec une expression de bonheur, et Friedemann souriait à Sébastien. Je les contemplais, en me disant que le père des deux exécutants était aussi le père de la musique, et je l'admirais, comme chaque fois que je pensais à lui. Au cours de toutes ces années de mariage, je ne me suis jamais habituée tout à fait à lui. Il m'arrivait de rester stupéfaite devant une puissance émanant de son être que je ne pouvais ni comprendre ni expliquer et que les gens de Leipzig, et même ses propres enfants, en dépit de leur admiration, ne semblaient pas remarquer. Je gardais ce sentiment au fond de mon âme, comme une sorte de crainte que notre amour même ne put

jamais chasser complètement. Sébastien était toujours trop grand pour que je pusse l'atteindre; j'avais éprouvé cette impression dès notre première rencontre et la gardai bien qu'il m'entourât d'une grande affection et que je sentisse la constante nécessité d'être à ses côtés. J'étais incapable d'imaginer un univers sans lui, sauf en cauchemar, lorsque je me réveillais avec la sensation horrible d'être seule. Ce fut ainsi depuis le moment où je le vis pour la première fois jusqu'à ce que sa mort me fît comprendre que le monde était vide.

Mais à quelles tristes pensées en suis-je donc venue après avoir évoqué le beau souvenir de Sébastien faisant de la musique avec ses deux fils! Ceux-ci quittèrent bientôt notre toit pour aller gagner leur vie ailleurs. Friedemann devint organiste à l'église de Sainte-Sophie. Il composa de la musique que son père estimait au point de la copier souvent de sa propre main. Sébastien avait d'ailleurs une haute opinion des compositions de ses deux fils aînés et semblait estimer leurs œuvres à l'égal des siennes; il les groupa souvent en vue de leur publication. La sonate pour piano de Friedemann pouvait s'obtenir chez l'auteur à Dresde, chez son père à Leipzig et chez son frère à Berlin, alors qu'on pouvait se procurer les six chorals à trois voix de Sébastien « auprès du

maître de chapelle Bach à Leipzig, de ses fils à Berlin et à Halle et de l'éditeur à Zella ».

Friedemann fut pendant treize ans organiste à Dresde, puis à l'église Sainte-Marie, à Halle, où M. Zachau, le professeur de Hændel, avait été jusqu'alors chargé de la direction musicale. Cette nomination fit grand plaisir à Sébastien, mais un malheureux événement, qui survint là-bas, lui causa une peine profonde et assombrit les dernières années de sa vie. Friedemann avait été chargé de composer un festival pour l'Université; on lui avait promis pour cela cent thalers. Or il ne fit qu'adapter à son texte la musique que Sébastien avait écrite pour une de ses *Passions*, car (nous n'apprîmes ce triste détail que plus tard) il avait tellement bu qu'il n'avait plus été capable de faire l'effort nécessaire à la création. Il vola donc l'œuvre de son père et la fit exécuter comme étant la sienne, avec grand succès d'ailleurs. Si quelqu'un des environs de Leipzig ne s'était, par hasard, trouvé là pour reconnaître la musique, la fraude aurait pu ne pas être découverte; mais elle fut dénoncée et, naturellement, Friedemann ne reçut pas ses cent thalers. Cette désillusion porta un coup cruel au père resté à Leipzig, qui s'efforça pourtant de ne pas prendre la chose trop tragiquement. « Il possède assez d'intelligence et de

talent pour écrire de la musique lui-même, dit-il, il n'a pas besoin de la mienne. Sans cette maudite boisson, il n'aurait jamais fait cela. Pauvre Friedemann ! »

Ah ! oui, vraiment, « pauvre Friedemann », à la fois si brillamment doué et si perverti, de plus en plus insouciant et enclin à la boisson ! Il repoussait ceux qui voulaient l'aider, mais laissait sa femme et sa petite fille dans le besoin. Je suis reconnaissante que Sébastien n'ait pas vécu pour voir jusqu'où était tombé ce fils qu'il aimait tant. Friedemann ne ressemblait presque plus à un Bach, sauf dans sa musique, qui brilla toujours dans sa vie dissipée comme de l'or pur parmi des cendres.

Emanuel, qu'on avait eu d'abord l'intention de diriger vers l'étude de la philosophie et du droit, était trop passionné de musique pour ne pas suivre les traces de son père. Il réussit admirablement. Sa carrière suivit une courbe ascendante, tranquille et régulière. A vingt-quatre ans, il entra au service du roi très musicien Frédéric de Prusse, alors que ce dernier n'était que prince héritier. Il est encore aujourd'hui le premier accompagnateur de son royal maître et raconte souvent avec fierté qu'après le couronnement il eut l'honneur d'accompagner, seul, à Charlottenbourg, le pre-

mier solo de flûte du nouveau roi. Ce fut grâce à sa position officielle à la cour de Prusse que Sébastien eut le privilège de jouer en présence de ce roi qui comprenait si bien la musique.

Le troisième fils de Sébastien, Bernhard, devint à vingt ans organiste à Mulhausen, où son père l'avait précédé. Lorsque mon mari apprit que ce poste était vacant, il écrivit une lettre aux conseillers, dans laquelle il demandait leur appui afin de l'obtenir *pour exaucer mes vœux et rendre mon fils heureux*. Mais le pauvre Bernhard ne vécut pas longtemps; nous ne sûmes même pas toujours où il était, il nous causa beaucoup de soucis, contracta des dettes et mourut à Iéna.

De mes trois fils, deux devinrent musiciens. Le dernier, notre préféré, qui, tout enfant, prenait presque la place de Friedemann absent, s'appelait Johann Christian. Il avait quinze ans lorsque Sébastien mourut, lui léguant trois de ses plus beaux clavecins à pédales. Mon mari était âgé de cinquante ans à la naissance de Johann Christian. Dès les premiers jours, il eut une tendresse toute particulière pour cet enfant qui était aussi brillamment doué que devait l'être un de ses fils, vif, aimable, intelligent. Christian trottait toujours derrière son père et se pendait aux basques de son habit en le suppliant de lui donner des

leçons de musique et du papier réglé. Il fut vraiment sa joie et sa consolation. Je prenais un plaisir extrême à les voir ensemble. La vie apporte bien des désappointements et les enfants eux-mêmes ne donnent pas toujours les satisfactions

qu'on attend d'eux, mais notre dernier-né fut vraiment un cadeau de Dieu. Il éclaira les dernières années de son père par sa jeunesse, son ardeur et ses dons. Sébastien, pendant sa vie, guida bien des jeunes gens dans le labyrinthe inextricable de la musique, mais jamais aucun, je crois, ne lui causa une aussi grande satisfaction que son fils cadet.

C'est ainsi que notre grande famille de treize enfants se dispersa petit à petit. Beaucoup moururent, comme je l'ai raconté, avant même d'avoir pu faire l'expérience de cette vie, et les autres, à peine sortis de l'enfance, quittèrent la maison du cantor de Leipzig pour aller tenter leur chance ailleurs. Dans les dernières années, notre ménage fut très réduit. Restaient avec nous : un premier enfant de Sébastien, sa fille Katharina Dorothea et notre fils aîné Gottfried, qui, bien qu'adulte, était resté enfant pour l'intelligence. Il avait parfois des éclairs de génie, mais il était impossible de les développer. J'ai vu souvent son père s'asseoir au clavecin à côté de lui et écouter avec des larmes dans les yeux, pendant que Gottfried improvisait d'une manière désordonnée, instinctive, mais émouvante. Nous gardions encore à la maison la jolie Lieschen, Christian, Johanna et la petite Susanna.

Katharina Dorothea, si douce et si raisonnable, m'aidait beaucoup dans la maison. Très réservée vis-à-vis des étrangers, elle ne montrait ses qualités qu'en famille. Elle était dévouée à son père avec une passion que son aspect calme ne laissait guère deviner. Lorsqu'un jeune avocat d'avenir vint demander sa main, elle refusa très fermement, quoiqu'elle fût fâchée de lui faire de la peine.

J'en discutai avec elle et attirai son attention sur les avantages du mariage. « Tu peux le dire, me répondit-elle, toi qui as épousé papa. Mais cet avocat n'est pas comme lui, il n'a aucune disposition pour la musique et je doute qu'il apprécie les compositions de mon père; d'ailleurs, je ne l'aime pas. En outre (et elle commença à pleurer avec une violence qui ressemblait bien peu à sa réserve habituelle), je ne pourrais pas quitter papa, je ne pourrais pas vivre loin de lui. Toi, mère, tu devrais au moins comprendre cela ! » Je comprenais et n'insistai pas. Sébastien, avec sa bonté habituelle, ne fit pas usage de son autorité paternelle, il se contenta de dire : « Eh bien, laisse cette bonne fille faire ce qu'elle veut ! Je n'ai jamais trouvé bon de forcer l'inclination au mariage. »

Les années passant, je fus un peu soulagée des soucis du ménage, car Katharina et Elisabeth, pratiques et serviables, m'aidèrent beaucoup. Je pus passer plus de temps avec Sébastien et nous trouvâmes un peu de la quiétude des premières années de notre union. Quelle joie, quand nous n'avions pas de visites et que je gardais mon mari pour moi seule ! Je vivais alors les heures que je désirais toujours ardemment. Tandis que Sébastien prenait un livre et me faisait la lecture de sa

voix profonde, assise à côté de lui, j'occupais mes mains à des travaux d'aiguilles. Il me lut ainsi la plus grande partie des *Propos de table* de Luther, auxquels il prenait un plaisir extrême; entre autres, ces paroles : *Quand la musique naturelle est élevée et spiritualisée par l'Art, l'homme peut, avec émerveillement, reconnaître jusqu'à un certain degré (car totalement c'est impossible) la grande et parfaite sagesse de Dieu dans sa merveilleuse création musicale.* Il lisait cela ou quelque autre pensée, puis, posant le livre, me regardait et disait : « N'est-ce pas merveilleux, Magdalena, que toi et moi, au moyen de ce livre que je tiens dans ma main, nous puissions converser avec Luther, lui demander son opinion et obtenir sa réponse? Avec quelle considération ne devons-nous pas traiter ces livres qui conservent pour nous toute la sagesse du passé. »

Il les traitait avec vénération. Sa bibliothèque était sa grande consolatrice. Il oubliait les élèves de l'école Saint-Thomas en se plongeant dans l'*Histoire des Juifs*, du savant Josèphe, *Le Temps et l'éternité*, de Geyser, ou le livre de Rambach *Sur les larmes de Jésus*. Il trouvait également un réconfort tout particulier à la lecture des *Sermons* du bon moine dominicain Johann Tauler de Strasbourg, qui vécut si longtemps avant nous.

Je crois que ce sont ces paroles de Luther qui lui donnèrent l'idée de rechercher ce livre : *Si tu prends plaisir à lire un livre de science divine profond et pur, lis les « Sermons » de Johann Tauler, le dominicain. Nulle part, pas plus en langue latine qu'en allemand, je n'ai trouvé théologie plus salutaire ou plus en accord avec l'Evangile. C'est un livre qui nous montre que la meilleure érudition de nos jours n'est même pas du cuivre, non, mais du mauvais fer, comparée à l'or de cette science vraiment sainte.*

Sébastien m'en cita maintes fois des extraits pour ma plus grande édification, surtout le dimanche soir, lorsque l'âme devrait être particulièrement paisible et encline aux choses spirituelles. Il me lisait même si souvent ses passages préférés que je les savais par cœur, celui-ci, par exemple :

Comment pouvons-nous arriver à sentir que nous sommes sous la conduite directe de Dieu? En regardant avec soin au-dedans et en vivant tranquillement à l'intérieur des portes de notre propre demeure; de sorte que l'homme s'éprouve chez lui en son cœur et renonce à cette chasse sans repos qui l'entraînait vers les choses extérieures. S'il est ainsi chez lui ici-bas, assurément il se rendra compte aussi de ce qu'il y a à faire à la maison,

de ce que Dieu lui demande au-dedans sans moyens d'assistance et au-dehors avec l'aide de tels moyens. Alors, il devra s'abandonner et suivre Dieu partout où veut le conduire son aimable Seigneur. Que ce soit pour la contemplation ou l'action, dans la troupe des pénitents ou dans les rangs de ceux qui aiment, par leur présence, orner sa maison, dans la douleur et dans la joie, qu'il le suive seulement! Et si Dieu ne lui accorde pas de sentir sa volonté dans son cœur et en toutes choses, qu'il s'abandonne simplement à lui-même et, afin de suivre Dieu, quoique privé du sentiment de sa présence, qu'il ait toujours devant les yeux l'exemple si riche d'amour de Notre Maître et Seigneur Jésus-Christ.

CHAPITRE VI

De l'universalité de sa musique : des Cantates *profanes aux* Passions.

Je sens la nécessité de consacrer une petite partie de cette chronique à la musique de Sébastien que j'ai un peu négligée en racontant mes souvenirs sur lui et sur sa vie. A mon avis, on ne doit pas le séparer de sa création. Je ne puis davantage me figurer Sébastien sans sa musique que je ne suis capable d'imaginer ses œuvres

écrites par quelqu'un d'autre. Il serait évidemment nécessaire de rédiger un traité sur son art, mais je ne suis guère désignée pour cette tâche. Seule une personnalité comme M. Marpurg ou M. Quantz serait qualifiée. Je puis néanmoins décrire l'effet de sa musique sur ceux qui l'écoutaient.

Lorsque j'essaie de dénombrer les œuvres que Sébastien composa au cours de sa vie, je suis d'abord frappée de leur quantité. La musique d'orgue, la musique de chambre, les centaines de cantates d'église, la grande *Messe* en latin, les cinq différentes versions musicales des récits de la Passion de Notre-Seigneur d'après les Evangiles, les concertos pour violon, l'*Oratorio de Noël*, le *Clavecin bien tempéré*, les *Suites* et les autres œuvres pour clavecin..., lorsque je les évoque, quelque adorable aria, une fugue sur l'orgue ou un trio se met soudain à chanter dans ma tête, par exemple *Mon cœur toujours fidèle*, *Prépare-toi Sion*, une mélodie d'orgue comme l'ensorcelant début du *Passacaille* ou l'admirable et grave petite *Canzona en ré mineur*, et, submergée par tant de beauté, je ne suis plus capable d'écrire. Lui, qui créa tout cela, nous a quittés; mais, en vérité, nous qui l'aimons pouvons lui appliquer les paroles divines : « Mort, il parle encore. » J'ai la certitude profonde que tant que durera sa

musique, il vivra. Je sais bien qu'il y a maintenant d'autres courants musicaux, que les jeunes toujours à l'affût de nouveautés s'empressent de suivre; mais lorsqu'ils auront pris de l'âge, s'ils sont des musiciens authentiques, ils reviendront à Sébastien. En faisant abstraction du fait que je suis sa femme, ou plutôt sa veuve, hélas! je comprends assez la musique pour être convaincue que cela doit arriver, bien qu'actuellement, si peu d'années après sa mort, on néglige ses œuvres pour leur préférer les compositions de ses fils Friedemann et Emanuel. On l'appelle maintenant « le vieux Bach », « la vieille perruque »! Décidément, le respect n'est plus de ce monde! Nous parlions autrement de nos maîtres, dans notre jeunesse!

Sébastien ne suivit jamais une mode en musique. Il avait étudié toutes les formes, cherchant avec une persévérance indomptable à comprendre la structure et le sens véritable de son art, mais, dans ses compositions, il ne s'inspira jamais que de son génie, sans aucun égard pour le goût contemporain. C'est ce qui explique pourquoi une grande partie de son œuvre est négligée ou incomprise. « Je crois que si tous les hommes étaient sourds, tu continuerais à écrire la même musique, lui dis-je une fois. — C'est bien possible,

répondit-il en riant, d'ailleurs il me semble que beaucoup d'entre eux le sont, mais il n'est pas défendu d'espérer qu'un jour ils entendront un peu mieux ! Et, puisque j'écris pour mon plaisir, je ne dois pas trop me formaliser s'ils n'aiment pas ce que je fais. »

J'ai entre les mains, grâce à l'obligeance de Caspard Burgholt une description du caractère musical de mon mari qui renforce ce que j'ai dit de sa grandeur et que, pour mon intime satisfaction, je veux citer : « M. Jean-Sébastien Bach fut un génie de tout premier ordre et d'une qualité si rare que des siècles passeront avant qu'on revoie son pareil. Il jouait du clavecin, du piano, du cimbalum et de tous les instruments à touches avec une égale virtuosité et personne ne possédait à l'orgue une telle maîtrise. Qui pourra jamais l'égaler comme organiste ? Ses mains étaient construites d'une façon extraordinairement propice à son art, il pouvait avec la gauche embrasser douze touches, tout en jouant des passages rapides avec les trois doigts intermédiaires. Il usait du pédalier avec l'exactitude, la sûreté et la rapidité la plus grande, il tirait les registres avec un tel calme et un tel silence que l'auditeur, qui ne remarquait rien, était surpris par les harmonies les plus belles et les plus enchanteresses. Ses mains

infatigables pouvaient jouer un jour entier sans arrêt. Les styles graves et humoristiques lui étaient également familiers. A la fois virtuose et compositeur, il avait une telle richesse d'idée que seuls ses grands fils pouvaient lui être comparés. Avec tout cela, il possédait au plus haut degré le don de l'enseignement. »

Dans sa jeunesse, Sébastien composa un *Cappricio* sur le départ de son frère aîné Johann Jakob; dans nos concerts familiaux, nous exécutions souvent ce morceau pour nous divertir, car il est très plaisant et la fugue pour cor de poste mettait toujours les enfants en joie, alors que le *Lamento* sur le frère qu'on n'arrive pas à persuader de rester à la maison est construit sur une mélodie qu'on ne peut oublier. Sébastien s'amusait beaucoup lorsque nous exécutions cette partition. Il disait que cela le ramenait à l'âge où il l'avait composée.

La musique sacrée forme toutefois la plus grande partie de son œuvre. S'il composa beaucoup de musique de chambre à Cœthen, à part le *Cappricio*, il n'écrivit que très peu de cantates profanes. Les plus importantes furent la *Cantate des Paysans*, la *Cantate du Café* et *Phœbus et Pan*. Il composa encore quelques drames musicaux à l'occasion de l'anniversaire de certains personnages,

des cantates de mariage et la charmante *Cantate du Printemps*, écrite pour solo de soprano, que je chantais souvent. Il écrivit, également pour ma voix, une cantate sacrée, celle pour Septuagesima, *Je suis joyeuse*. Il avait l'habitude de dire, en riant, que les mots « je serai toujours joyeuse » s'appliquaient tout à fait à sa femme. « Comment en pourrait-il être autrement, puisqu'elle est ta femme? » lui répondais-je. Je connaissais au moins les causes de mon contentement et savais qu'elles avaient de profondes racines.

Comme Sébastien a presque toujours choisi des thèmes graves et spirituels, ceux qui ne le connaissaient pas s'étonnaient qu'il pût écrire des œuvres gaies et pleines d'humour, telles que la *Cantate du Café*. Il aimait les histoires qui faisaient rire, il aimait aussi le café, une bonne bière et une pipe remplie de tabac. Lorsque son ami Picander eut écrit un joyeux conte sur les méfaits du café, qui aurait séparé une jeune fille de son amoureux si celle-ci n'avait été plus maligne que son père et n'avait su manœuvrer pour avoir à la fois l'amoureux et la tasse de café, Sébastien fut enchanté et exprima l'intention de le mettre en musique. Picander commençait son histoire en racontant qu'un décret royal venait d'interdire la boisson du café sans permission spéciale,

exception faite pour le roi et sa cour. « Hélas! gémissaient les femmes de Leipzig, on aurait aussi bien fait de nous priver de pain, car sans café nous sommes mortes. » On disait que les habitants de Leipzig avaient un penchant spécial pour le café. La fille d'un certain Schlendrian en était si avide que son père la menaça de ne pas lui donner de mari si elle n'abandonnait pas cette passion; mais elle le prévint en faisant savoir à la ronde qu'elle ne se donnerait qu'à l'homme qui la laisserait boire son café. Sur ce petit conte, Sébastien composa une musique gaie et vivante qu'on jouait fréquemment dans sa famille. Je l'ai souvent vu rire aux éclats quand trois de ses enfants chantaient le joyeux trio de la fin.

Picander écrivit aussi les paroles de *Phœbus et Pan*, cette charmante et amusante cantate qui fut exécutée par la Société musicale en 1731. L'air de *Phœbus* est beau et très mélodieux. Momus faisait bien de lui dire « de prendre encore une fois sa lyre », car « rien n'est plus aimable que son chant ». La partie de *Pan* contient quelques morceaux très vifs qui offrent un plaisant contraste avec ceux de *Phœbus*. Après la première audition, un des conseillers de Leipzig vint vers moi et me dit : « Je te félicite, madame Bach, pour cette œuvre de ton mari. J'ignorais qu'il pût écrire de la

musique dans ce style, je pensais que M. le Cantor ne composait que de la musique sacrée. — C'est que tu ne l'as jamais vu à la maison, où il fait de la musique de toutes sortes ! » répondis-je. Je pensais aux quolibets, aux petits menuets si gais et aux chansons comiques qu'il inventait lorsqu'un enfant sautait sur ses genoux ; ces dernières étaient pleines de non-sens puérils, mais possédaient des mélodies si prenantes que les enfants les retenaient immédiatement et les chantaient dans toute la maison ; il fallait souvent la menace du courroux de leur père pour les faire taire. « Mais c'est toi qui l'as fait, papa, répliqua un jour une petite fille à qui il intimait l'ordre de cesser la rengaine. — Oui, et maintenant, tel un père romain, je l'égorge, dit-il en pinçant l'oreille de l'enfant, je ne veux pas être torturé à mort par mes propres productions. »

Mais, d'une façon générale, le conseiller avait raison quand il associait Sébastien à une musique d'église grave et digne. Il a écrit tant d'œuvres religieuses que je ne puis toutes les citer, mais les habitants de Leipzig eurent bien souvent l'occasion de les entendre. J'allais toujours au premier service du dimanche avec l'heureuse perspective d'écouter une nouvelle œuvre de Sébastien qui me ferait penser au ciel. Parmi ses compositions, il y en avait naturellement que j'aimais spécialement,

c'étaient celles qui me remplissaient d'une exaltation telle que, rentrée à la maison et le voyant, assis à la tête de la table, manger de si bon appétit (ce qui était heureusement toujours le cas, de sorte que j'avais plaisir à faire la cuisine pour

lui), j'éprouvais l'étrange impression de rêver. Je veux dire que je pensais qu'une telle musique n'avait pu être composée par quelqu'un qui mangeait, dormait et vivait au milieu de nous, mais devait être tombée tout droit du ciel. Sébastien m'aurait sans doute prise pour une folle s'il avait pu lire alors dans mon cœur.

Moi qui vivais avec lui et savais que son esprit

s'occupait constamment de choses spirituelles et combien il aimait les mélodies de chorals qui dès son enfance firent partie de sa vie, j'aurais dû être la dernière personne au monde à m'étonner des œuvres qu'il produisait. A vrai dire, je ne l'étais pas; toutefois, dans plusieurs morceaux, dans quelques mélodies et dans maints grands chœurs, il y avait quelque chose que je ne puis m'empêcher d'appeler miraculeux, quelque chose qui vous coupait le souffle et vous faisait trembler de crainte devant celui qui pouvait créer une telle musique. J'éprouvai cette impression, le vingt-septième dimanche après la Trinité, dix ans après notre mariage, lorsque j'entendis le chef-d'œuvre que Sébastien avait composé à cette occasion : *Réveillez-vous*. Le texte et la mélodie du choral avaient été écrits, il y a plus de cent ans, par un certain pasteur Nicolai, au moment où presque toutes ses ouailles venaient de périr dans une terrible épidémie de peste. Ce beau poème et cette noble mélodie aidèrent sans doute Sébastien à trouver sa merveilleuse inspiration. Le sujet du texte, l'Epoux céleste venant la nuit, les vierges sages et les vierges folles, la joie de l'épouse, tout cela fit que Sébastien écrivit une musique qui n'a pas son pareil.

Une autre cantate, qui me remplissait aussi de

cette sorte de crainte, était celle que Sébastien composa pour le second jour de Pâques : *Le Christ repose dans les liens de la mort*. Toutes pourtant possédaient une beauté particulière, les unes graves, majestueuses, presque terrifiantes, les autres charmantes, tendres, pleines de lumière et d'amour divin. Plus on les connaît, moins on peut en parler. Les mots ne peuvent dire ce qu'exprime la musique. Sébastien ne les méprisait cependant pas; au contraire, il était très sensible à ceux qui évoquaient de grandes et belles choses. Certaines phrases des *Ecritures*, certains vers d'hymne tiraient des profondeurs de son cœur la musique qu'ils lui inspiraient. Souvent, à la maison, les enfants et moi, nous chantions pour notre plaisir des fragments de ses œuvres. Lorsqu'il rentrait, s'asseyait et nous écoutait, la tête penchée et les yeux fermés, je me demandais souvent ce qu'il pensait et comment il jugeait la musique qu'il avait composée. Pour nous, elle était parfaite; quant à lui, certaines paroles qu'il lui arriva de prononcer me firent penser qu'il n'en était pas entièrement satisfait; c'est pourquoi il consacra tant de temps, les dernières années de sa vie, à revoir les œuvres qu'il estimait le plus. « Nous ne pouvons que pressentir la musique du ciel », dit-il un jour. Néanmoins, il me

semblait que son pressentiment était plus proche de cette source essentielle qu'aucun de ceux que nous avons en ce monde. On peut dire cela sans crainte de se tromper lorsqu'on pense au motet *Chantez au Seigneur un nouveau cantique, laissez la troupe de saints le louer*. C'est ce que faisait en réalité cette dernière, dans cette grande et glorieuse musique qui laissait tous ceux qui l'entendaient le cœur et les oreilles ouverts dans un état d'émerveillement et de crainte sacrée, moins peut-être devant l'indescriptible science de la fugue que devant la puissance spirituelle de Sébastien.

J'ai toujours eu l'impression que cette puissance se manifestait au suprême degré dans ses compositions pour orgue. Je l'ai entendu jouer de son instrument préféré si souvent et la musique qu'il composait à son usage fut si intimement mêlée à toute l'histoire de ma vie conjugale (la première fois que je le vis, il était déjà à l'orgue), que je suis incapable de faire suffisamment abstraction de mon cœur pour porter un jugement quelconque dans ce domaine. Je n'ai pas besoin de dire que, là aussi, certaines œuvres me sont plus chères que d'autres. J'aime particulièrement l'exquise *Pastorale en fa*, la *Canzona en ré mineur* et certains préludes de chorals du *Petit Cahier d'Orgue*, que je connais si bien. Pourtant, lorsque Sébastien jouait

lui-même ses œuvres, elles sonnaient toutes aussi splendidement. On était submergé par les grandes vagues de son génie. Et si, parfois, un peu déroutée, je restais insensible à quelque nouvelle composition, il me suffisait de la réentendre pour saisir le sens de ses lignes mélodiques et pour reconnaître que ma première impression n'était due qu'à ma sottise. La splendeur et l'éclat de la *Toccata* et de la *Fugue en ré mineur* frappent immédiatement les auditeurs; la beauté sérieuse et la grandeur de la *Toccata dorienne* n'y parviennent pas aussi facilement. Mais que dire des grands préludes et fugues en *do* majeur, *la* majeur, *fa* mineur et *mi bémol* majeur, *sol* majeur et *sol* mineur et de la merveilleuse *Passacaille!* Et du petit prélude avec fugue en *mi* mineur, qui possède un attrait si spécial! Existe-t-il un cœur qui soit insensible à la délicate tritesse qui vous envahit à l'audition des *Eaux de Babylone?* Et j'allais oublier la série des chorals pour orgue sur le *Gloria in excelsis Deo* et les préludes de chorals, auxquels il travaillait à la fin de sa vie, qui contiennent des morceaux aussi beaux que *Viens, Saint-Esprit*. Je ne veux pas toutefois commencer à énumérer ses œuvres, car je suis incapable de trouver un seul mot qui soit digne de sa musique d'orgue. Elle est trop pleine du souvenir de mon bonheur passé,

trop pleine de l'âme intime de Sébastien. Je ne puis plus entendre de l'orgue depuis qu'il est parti, je ne fais plus que lire les partitions écrites par sa main et je me souviens.

Mais je n'ai encore rien dit des œuvres prodigieuses qu'il composa sur les récits de la Passion de Notre-Seigneur, avec les mots mêmes des Evangiles. Les *Passions selon saint Matthieu, selon saint Jean* et la grande *Messe en si mineur* sont certainement les plus grandes œuvres d'art qu'un esprit humain ait conçues. Je pense que l'on comprendra que je n'en dise rien de plus. Lorsque je les ai entendu chanter (je n'ai malheureusement assisté qu'à une audition partielle de la *Messe*), je me suis sentie noyée, comme si l'Océan m'avait engloutie. Le chœur d'ouverture de la *Messe*, le grand cri du *Kyrie eleison* suivi du silence des voix pendant que les instruments jouent la plus belle des musiques, m'a toujours paru au-delà de toute expression. Ceux qui n'ont pas entendu la *Messe* et les *Passions* ne peuvent s'en faire une idée. Les paroles sont donc superflues. Ces œuvres venaient du plus profond de l'âme de Sébastien, qui les écrivit dans la douleur, car il ne pouvait penser aux blessures et à la mort du Christ sans souffrir et sans éprouver un sentiment personnel de péché. C'est de cette

souffrance que vient la beauté poignante qui déborde des *Passions*. J'entends encore dans la *Passion selon saint Jean* ce solo d'alto : *Tout est consommé*, qui m'a toujours paru tellement grandiose et douloureux. Lors de la première audition, la semaine sainte de l'année 1724, un garçon chantait ce solo avec une voix si merveilleuse et si étrangement prenante que les larmes vinrent aux yeux de nombreux auditeurs.

La *Passion selon saint Matthieu* ne fut exécutée que cinq ans plus tard, à l'occasion du vendredi saint. Trop vaste pour être comprise à première audition, elle n'eut pas grand succès auprès du public de Leipzig, c'est pourquoi (en partie aussi parce que la partition était trop difficile pour le chœur de l'école Saint-Thomas) elle ne fut réexécutée qu'en 1740, après que Sébastien l'eut considérablement modifiée. Les gens de Leipzig semblèrent apprécier davantage la nouvelle version; peut-être commençaient-ils à s'apercevoir qu'ils avaient parmi eux un très grand musicien. Un des changements accomplis par Sébastien fut le transfert du chœur *O homme, pleure sur ton péché* du début de la *Passion selon saint Jean* à la fin de la première partie de la *Passion selon saint Matthieu*. Un des plus beaux, des plus touchants et des plus tristes préludes de choral du *Petit*

Livre d'Orgue s'inspire du même thème. Sébastien eut l'idée très belle de ne faire accompagner les paroles de Jésus, dans cette *Passion*, que par les cordes, de sorte que Notre-Seigneur apparaît baigné de lumière. Le chœur final, sans aucun doute une des plus grandes réalisations du génie de Sébastien, fait frémir, comme le *Crucifixus* de la *Messe* qui évoque les paroles sacrées : *Une épée transpercera ton âme*. Quand je regardais la partition pleine de ratures de ce *Crucifixus*, j'aurais dû deviner, sans même avoir besoin d'entendre sa musique, qu'une épée avait réellement transpercé Sébastien. Lui aussi, il avait besoin, comme nous tous, après ce cri de douleur, d'être consolé par la douce mélodie de l'alto solo *Agnus Dei qui tollis peccata mundi* et par la paix du chœur final *Dona Nobis Pacem*. Cette musique vient directement de l'âme, où Sébastien avait toujours son refuge en dépit des soucis qui, les derniers temps de sa vie, l'accablaient. Plus je le connaissais, lui et ses œuvres, plus je me rendais compte de cela. Il avait toujours devant les yeux une vision vers laquelle son esprit tendait passionnément et aurait pu dire avec saint Paul : *Je laisse en arrière les choses qui sont derrière moi pour m'élancer vers le but*. Mais son but, comme celui de saint Paul, n'était pas en ce monde.

CHAPITRE VII

*Du mariage de notre fille, de la visite au roi de Prusse, de l'*Offrande musicale *et de l'*Art de la Fugue, *des dernières épreuves de Sébastien et de sa mort.*

J'AI peu parlé de Johann Christoph Altnikol, qui devint notre gendre en épousant notre fille Elisabeth. Il vint à nous, six ans avant la mort de mon mari, en qualité d'élève, et son caractère modeste et doux, joint à son intelligence de la

musique, gagnèrent non seulement le cœur de Lieschen, mais le nôtre. Nous le considérions comme un fils bien avant qu'il épousât notre fille. Je remarquai d'ailleurs bientôt que Christoph éprouvait dans notre maison des sentiments qui n'étaient pas purement musicaux. D'autre part, les rougeurs timides de Lieschen, sa réserve de jeune fille me rappelaient le temps où le pas de Sébastien me faisait tour à tour rougir et pâlir. A vrai dire, malgré les années, je ne pourrais affirmer que mon cœur battît à son rythme ordinaire lorsque, après une courte absence, j'entendais à notre porte les pas de Sébastien que je reconnaissais entre mille. Mais ses absences n'étaient plus que très rares, Dieu merci, et mon pauvre cœur n'avait pas trop souvent à perdre la mesure.

Lorsque Christoph nous demanda sa main, Lieschen n'était que de deux ans plus âgée que moi au temps de mes fiançailles. « Oui, lui répondit Sébastien, tu as mon consentement enthousiaste et celui de ma femme, je le sais sans avoir besoin de le lui demander. Nous remettons avec confiance notre fille à tes soins et à ton amour. » Christoph se tenait devant Sébastien la tête penchée; des larmes de joie lui vinrent aux yeux. « Maître, dit-il, donne-moi ta bénédic-

tion afin que je la rende heureuse et que je sois digne d'être appelé ton fils. » Lorsqu'il fut allé retrouver sa fiancée, je tombai dans les bras de Sébastien et pleurai sur sa large poitrine. « Si tu savais comme je me souviens du jour où pour la première fois tu m'as parlé de ton amour ! murmurai-je. — Etait-ce un jour si malheureux, ma petite Magdalena ? » Il élevait mon visage vers le sien, éclairé d'un sourire tendre et demi-moqueur. Je n'avais guère besoin de lui répondre, puisque nous étions là, ensemble, heureux dans nos souvenirs, heureux du bonheur de notre fille.

Les mois suivants se passèrent en amusants préparatifs pour le mariage, qui fut célébré le 20 janvier 1749. Pendant que Lieschen et moi travaillions au trousseau, Sébastien procura à son nouveau fils une place d'organiste à Naumberg. Sans dire un mot de son projet à Christoph, il s'adressa au Conseil de Naumberg, qui l'avait consulté autrefois au sujet d'une réparation d'orgue, et demanda le poste pour « son élève préféré qui avait déjà eu charge d'un orgue pendant quelque temps à Niederwiesa et possédait à la fois une connaissance approfondie du jeu et des soins à donner à l'instrument ». Il informa également le Conseil qu'Altnikol était exceptionnellement doué pour la composition, le chant et le

violon. La demande fut acceptée, Altnikol reçut le poste et Sébastien éprouva une grande satisfaction à lui annoncer la bonne nouvelle.

La veille du mariage, nous donnâmes un petit concert de famille et exécutâmes à cette occasion la *Cantate du Printemps* que Sébastien avait écrite, il y a bien des années, à Cœthen, pour un autre mariage. Cette cantate est une de mes préférées. Elle est si fraîche, si pleine de juvéniles beautés ! Les amoureux fiancés, à la veille de devenir mari et femme, étaient assis l'un à côté de l'autre, Lieschen jolie et rougissante, Christoph calme et heureux. Sébastien, au clavecin, accompagnait, dirigeait la musique qu'il avait composée et veillait à l'ensemble des instruments. Lorsque les chœurs chantèrent que « tout souriait aux amoureux », je sentis que son regard se posait sur moi.

Puis, sur sa proposition, nous entonnâmes le fameux :

O doux petit Jésus, ô tendre petit Jésus,
Tu as exaucé la volonté du Père.

Je revois cette soirée de fiançailles, toute la famille groupée autour de Sébastien, chantant et jouant la plus pure et la plus céleste musique qui soit sortie de son cœur, et j'en garde un souvenir

plus vivant encore que celui qui me reste des réjouissances du lendemain. Enfin, nous embrassâmes notre fille chérie et Christoph l'emmena, sous la neige, à Naumberg. Avant que Noël fût revenu, Dieu bénit leur union en leur donnant un fils qu'ils nommèrent (ai-je besoin de le dire?) Jean-Sébastien. Une année auparavant, Emanuel avait baptisé du même nom son second enfant, né à Berlin.

Ainsi, Sébastien et moi devînmes grands-parents. Je ne pouvais presque pas le croire, tant le souvenir de mes fiançailles restait vivant et me paraissait proche, en dépit des ans et des enfants. Ce premier mariage d'une de mes filles (je ne vivrai probablement pas assez longtemps pour en voir un second, puisque cela n'a pas été accordé à Sébastien) reculait le temps et me reportait de 1749 à ces années bénies de 1722 et de 1723. En me regardant dans mon petit miroir, je me revoyais vêtue comme jadis. Mais les visages vieillissent plus vite que l'amour. J'étais toutefois si habituée à contempler celui de Sébastien que les changements intervenus dans les traits qui m'avaient frappée pour la première fois à Sainte-Catherine de Hambourg m'étaient imperceptibles. Je devais faire un effort de volonté pour pouvoir me rendre compte de l'effet du temps. Au

moment du mariage de Lieschen, il avait soixante-quatre ans. Quoique son sourire fût très doux, son expression habituelle était plutôt sévère, inquiétante même, pour ceux qui ne connaissaient pas la bonté cachée sous ce masque. Les lignes de son visage s'accentuaient, sa bouche se fermait et devenait de plus en plus mince, une ride profonde descendait vers son menton et le pli entre ses épais sourcils se creusait encore, ce qui n'était pas l'effet de la colère, mais celui de l'effort visuel, car sa vue, qu'il avait surmenée durant sa jeunesse et usée toute sa vie sur des partitions, s'affaiblissait. Ses yeux n'avaient plus le beau regard ouvert que je lui avais connu. Il regardait le monde à travers des paupières presque fermées par l'effort qu'il faisait pour reconnaître les objets. A l'étranger qui le rencontrait pour la première fois, il donnait certainement l'impression d'un homme sérieux, plutôt sévère, et tant soit peu terrible. Mais cette impression ne durait que l'instant où il entrait dans la chambre et regardait le visiteur, sa grosse tête un peu penchée, ses yeux fixés sur lui d'une manière bizarre qui ressemblait à une grimace. Dès qu'il parlait et riait, la bonté, l'amabilité et la cordialité dont il entourait sa famille se manifestaient et faisaient deviner pourquoi ses enfants, sa femme et ses

élèves l'aimaient tant. Mais, s'il nous ouvrait son cœur, plein d'amour et de foi, il n'était pas ainsi avec tout le monde et il y avait des gens qui, n'éprouvant aucune sympathie pour lui, n'hésitaient pas à écrire et à dire des méchancetés et des mensonges à son propos. A Leipzig, il souffrit de la jalousie de nombreuses personnes. Bien qu'il ne prêtât pas beaucoup d'attention aux controverses et aux querelles, il fut toutefois assez touché par les discours mensongers de M. Scheibe, pour demander à son ami le magister Birnhaum de répondre dans la presse, n'ayant ni le goût ni le temps de le faire lui-même. Pourtant, ce qu'on écrivait à son sujet lui était d'habitude tout à fait indifférent. Il alla jusqu'à refuser à M. Mattheson des détails biographiques pour le dictionnaire des musiciens qui portait ce titre : *Liste d'honneur où doivent paraître la vie, les œuvres et les mérites des meilleurs compositeurs, écrivains de musique et virtuoses.*

J'avoue que je le regrette, car j'aurais aimé pouvoir y lire la vie de mon mari. Mais, à la fin de son existence, il s'enfermait de plus en plus en lui-même. Il devait sentir qu'il avait encore de la musique à écrire et que peu de temps lui était laissé. « Ma chère, me dit-il une fois, le vieux Bach (ainsi l'appelaient les élèves de l'école Saint-

Thomas) n'a plus beaucoup d'années pour travailler, il ne doit pas les gaspiller. » Il refusa même longtemps de faire partie de la Société pour la Science musicale de Mizler, parce qu'à ce titre de membre il aurait dû faire faire son portrait à l'huile pour le donner à la Société. Mais, à la fin, cédant aux instances de Mizler, il se laissa portraiturer; la toile fut d'ailleurs très réussie. Il écrivit à cette occasion un triple canon à sept voix et des variations sur *Vom Himmel hoch*, dont il fit présent à la Société et qu'on grava plus tard. Lorenz Mizler, le fondateur, avait été pendant quelque temps son élève. Il déclara, peu avant de quitter Leipzig, au cours d'une dissertation publique : « J'ai retiré de grands bénéfices de ton enseignement musical, illustre Bach, et je déplore de ne pouvoir en profiter plus longtemps. » Mizler était très habile dans bien des domaines, mais Sébastien ne le tint jamais en très grande estime. Il était trop vaniteux, trop satisfait de lui-même. « Malgré son intelligence, ce n'est qu'un garçon faible », disait Sébastien. Ce fut peut-être aussi une des raisons qui le firent hésiter si longtemps à entrer dans la Société pour la Science musicale.

Sébastien possédait à fond une technique acquise par une vie de travail incessant. Il enri-

chissait son esprit de chaque morceau qui lui tombait sous la main et ne négligeait jamais de tirer profit d'œuvres de compositeurs de mérite infiniment moindre que le sien. Il éprouvait toujours le plus grand plaisir à voir et à entendre ce que d'autres avaient composé. Aucun jeune musicien n'avait à craindre de l'intolérance ou de la suffisance de sa part, mais, si la nécessité s'en faisait sentir, ses corrections étaient toujours assez sévères. Lui demandait-on d'écrire un morceau simple pour clavecin à l'usage des débutants, il répondait plaisamment : « Je vais voir ce que je peux faire. » Il prenait un thème facile; mais, dès qu'il commençait à le développer, il lui venait tellement d'idées que le morceau cessait d'être simple. Si on le lui faisait remarquer, il disait avec son bon sourire un peu moqueur : « Exercez-vous consciencieusement et vous le trouverez tout à fait facile. »

A cette époque, Sébastien atteignit l'apogée de sa gloire. Il ne voyageait guère, mais des musiciens de tous genres et de tous pays venaient fréquemment frapper à sa porte. Il les recevait avec un cordial intérêt et un désir sincère de les aider et de leur être agréable. Emanuel était à Berlin au service du roi de Prusse, qui, doué lui-même pour la musique, exprima à son claveci-

niste le désir de voir et d'entendre son célèbre père, le cantor de Leipzig. Il fit part de cet auguste souhait à Sébastien, qui accueillit avec reconnaissance cette condescendance royale, mais fut très ennuyé par la perspective du voyage à Berlin et des cérémonies officielles. Cependant, devant l'insistance du roi, il ne put refuser. Il se mit donc en route, passa par Halle, où Friedemann le rejoignit, arriva un dimanche soir à Potsdam et se rendit chez Emanuel. Mais, à peine arrivé, fatigué et encore tout poussiéreux, on lui intima l'ordre de se présenter devant le roi. Il n'eut pas même le temps de changer son vêtement de voyage contre son habit noir de cantor. Le roi, très impatient de caractère, avait attendu si longtemps de le voir qu'il ne consentit pas à lui accorder une demi-heure. Le concert ordinaire du soir était sur le point de commencer, le roi avait déjà sa flûte en main, et l'orchestre attendait, quand la liste des étrangers nouvellement arrivés fut présentée à Sa Majesté. Elle la parcourut d'un regard, posa sa flûte et, se tournant vers les musiciens, s'écria, sans chercher à dissimuler son excitation : « Messieurs, le vieux Bach est arrivé ! » Aussitôt, elle le fit quérir. Sébastien, las et ennuyé, fut donc introduit en présence du roi, dans la salle luxueuse, remplie d'une brillante compagnie.

Il m'a décrit à son retour la splendeur du palais et de la salle de concert, ornée de grands miroirs et de sculptures, en partie dorées, en partie recouvertes d'une merveilleuse laque verte. Le lutrin de Sa Majesté était en écaille de tortue, élégam-

ment et richement incrusté d'argent. Il remarqua également un magnifique cimbalum avec des pédales d'argent et dans la salle de musique les étuis de nombreux instruments faits de la même coûteuse écaille que celle du lutrin royal. Sébastien s'excusa de sa tenue négligée. Des dames élégantes et des courtisans ne purent alors réprimer un sourire, mais, ainsi que Friedemann me le

raconta, le roi, d'un regard, les rappela à la correction. Il traita mon mari avec une courtoisie et une considération très marquées. Il adorait la musique, c'est pourquoi il reconnaissait la grandeur de Sébastien et ne le jugeait pas sur la coupe démodée de ses vêtements. Le concerto royal pour flûte fut mis de côté et le roi ne joua ce soir-là qu'un rôle d'auditeur. Il conduisit Sébastien à travers les salles, lui montra les sept forte-pianos de Silbermann qui lui appartenaient et le pria de lui faire le plaisir d'essayer ces instruments. Alors Sébastien s'assit, se mit à jouer, et peut-être quelques-uns des auditeurs réalisèrent-ils que, cette nuit-là, il y eut deux rois au palais. Puis, après avoir essayé tous les pianos de Silbermann, il pria le roi de lui donner un sujet de fugue sur lequel il improviserait. Sa Majesté lui fournit donc un thème et il le développa de sa manière incomparablement vivante et serrée, au grand étonnement et à la grande admiration du roi.

Le lendemain, il joua de l'orgue dans l'église du Saint-Esprit devant une foule énorme et enthousiaste. Le soir, il fut de nouveau mandé à Potsdam et le roi le pria d'exécuter une fugue à six voix, afin qu'il puisse se rendre compte des possibilités de développement polyphonique d'un thème. Sébastien choisit cette fois le sujet lui-

même, n'importe quel thème n'étant pas susceptible d'être travaillé à ce degré, puis il improvisa une fugue qui emplit le roi d'un tel émerveillement qu'enthousiasmé il s'écria à plusieurs reprises : « Il n'y a qu'un Bach ! Il n'y a qu'un Bach ! »

Après cet agréable séjour à Potsdam, Sébastien s'en fut à Berlin, où il visita le nouveau bâtiment de l'Opéra; par intuition et non par expérience, il y découvrit les curieuses propriétés acoustiques dont j'ai déjà parlé. A son retour (que je fus fière de lui lorsqu'il me raconta comment le roi l'avait reçu et les louanges enthousiastes qu'il lui avait prodiguées !), il se mit immédiatement au travail pour construire avec le thème qui lui avait été donné une fugue à trois voix et une autre à six voix, huit canons, une fugue en canon avec répons à la quinte, une sonate en quatre mouvements et un canon à deux voix sur un basso continuo, tout cela inspiré plus ou moins par le thème royal. Il nomma cette œuvre l'*Offrande musicale* et prit beaucoup de temps et de plaisir à l'orner de quelques commentaires. Ainsi, au-dessus du quatrième canon, il inscrivit ces mots : *Notilus crescentibus crescat fortuna Regis*, qui signifient, m'expliqua-t-il : « Puisse la fortune du roi augmenter comme ces notes augmentent en valeur. » Au-dessus du

cinquième, il écrivit : *Ascendente que Modulatione ascendat Gloria Regis* : « Et puisse la gloire du roi s'élever avec la modulation ascendante. » Il fit graver cette œuvre et l'offrit avec la lettre de dédicace que je recopie ici :

Sire,

Je prends la liberté de vous présenter, dans la plus profonde soumission, une Offrande musicale *dont la partie la plus noble est de la main de Votre Majesté. C'est avec un respectueux plaisir que je me souviens encore de la grâce toute royale que voulut bien me faire, il y a quelque temps, Votre Majesté, en daignant me jouer, lors de ma présence à Potsdam, un sujet de fugue, et en daignant me demander de la traiter en son auguste présence. C'était mon devoir le plus humble d'obéir à l'ordre de Votre Majesté. Mais je remarquai bientôt que, faute de la préparation nécessaire, il ne m'était point possible de traiter un sujet aussi excellent de la façon qu'il méritait. Je me décidai, alors, à travailler ce sujet vraiment royal en toute perfection, et à le faire ensuite connaître au monde. Mon projet se trouve réalisé maintenant, dans la mesure de mes forces, et je n'ai d'autre intention que le désir louable d'augmenter, si peu que ce soit, la gloire d'un monarque*

dont la force et la grandeur ne sauraient être qu'un objet d'admiration pour tous, aussi bien dans tous les arts de la guerre et de la paix, que, tout spécialement, dans la musique. Je m'enhardis jusqu'à joindre cette humble prière : Veuille Votre Majesté daigner faire bon accueil à ce modeste ouvrage et me conserver sa grâce royale souveraine.

Je suis de Votre Majesté le très humble et très obéissant serviteur.

Leipzig, 7 juillet 1747.

L'exemplaire de la première partie de l'*Offrande musicale*, qui n'était pas alors entièrement terminée, fut présenté au roi de Prusse magnifiquement gravé sur du papier épais et relié en cuir avec des ornements dorés. Sébastien avait pris grand plaisir à développer le thème royal et à construire sur lui toutes ces variations. A l'intention du roi, qui était bon flûtiste, il écrivit la fugue en style de canon pour flûte et piano, la sonate et le canon final pour flûte, violon et piano. Les deux premières fugues sont pour piano seul, et quelques-uns des autres morceaux pour instruments à cordes. L'*Offrande musicale* est une œuvre pleine de beauté et d'intérêt, digne d'être offerte par Sébastien à un roi aussi musicien.

Après ce travail, qui d'ailleurs aida son inspiration, Sébastien écrivit son incomparable *Art de la Fugue*, couronne éclatante de sa vie musicale, puisqu'il était le maître incontesté de ce genre de composition. C'est une œuvre profondément instructive, que je ne suis en aucune façon capable de discuter ou de commenter. Mais j'ai entendu Sébastien en parler avec ses amis et je puis ainsi avoir une idée de sa signification et de sa valeur. Un de ses admirateurs l'appela : « Cette œuvre pratique et splendide, ce trésor »; un autre dit : « Cet *Art de la Fugue* est trop grand pour ce monde. » En vérité, l'œuvre était si complexe que seul un musicien accompli pouvait apprécier la puissante accumulation de science, de génie et d'inspiration que Sébastien y avait mis. L'*Art de la Fugue* est le sommet de ses réussites dans cette forme musicale. Le ton et le sentiment en sont graves et religieux. Tel avait été Sébastien toute sa vie, mais, en approchant de la fin, ce trait essentiel de sa personnalité se développa encore. Il nous citait quelquefois le mot de Luther : *La musique est la meilleure consolation, elle rafraîchit le cœur et le calme.* Personne n'éprouva jamais cette vérité plus profondément que lui. Il travaillait encore à l'*Art de la Fugue* au moment de sa mort, quoique la plus grande partie eût déjà

été gravée sous sa direction. Le travail fut donc terminé sans lui; mais, par une confusion et un manque de soin regrettables de la part de l'éditeur, des morceaux non terminés y furent adjoints, entre autres une fugue incomplète pour le piano, qui n'avait aucun rapport avec l'*Art de la Fugue* tel que Sébastien le concevait, et à l'achèvement duquel il travaillait les derniers jours de sa vie. Cette merveilleuse fugue est particulièrement intéressante, car Sébastien avait fait la curieuse découverte que les lettres du nom de Bach, jouées comme des notes, formaient une mélodie, ce que nous aurions d'ailleurs tous dû deviner si nous avions seulement réalisé ce que ce nom signifiait pour la musique. Il employa cette suite de notes dans le dernier des trois thèmes de la fugue, mais le temps ne lui fut pas donné d'achever cette œuvre splendide.

C'est ainsi qu'avec ce travail contrapontique sur les lettres du nom de Bach, lié depuis tant de générations à la musique et parvenu avec lui à un tel épanouissement, Sébastien écrivit cette fugue qui devait être sa dernière contribution à un art qu'il aimait de tout son être. Elle fut sa dernière œuvre, hormis une autre qu'il composa naturellement pour l'orgue, à qui il revenait toujours pour exprimer son âme religieuse; l'orgue faisait en

effet ressortir les qualités qui le mettaient à part, j'en suis humblement mais profondément convaincue, comme un être qui est marqué du sceau de Dieu.

Sa vie entière, il avait travaillé, de toutes ses forces et de toute sa volonté, à édifier son œuvre. Il s'était donné à la musique sans hésitation dès son enfance, jusqu'à ce qu'elle lui coûtât enfin la vue. Sans compter toutes les compositions qu'il écrivait lui-même, il s'était mis très jeune à surmener ses yeux en copiant des partitions. Il travaillait fréquemment tard dans la nuit à la lumière des chandelles, malgré qu'il se plaignît souvent de douleurs dans la tête. Je le soulageais de mon mieux en l'aidant à copier, j'exhortais les enfants à le faire et même ses élèves prêtaient leurs mains et leurs yeux. Pourtant, aucun de nous ne pouvait écrire pour lui la musique qui n'existait que dans son cerveau. C'est pourquoi l'état de sa vue empira tant que j'eus la douleur de le voir tâter de la main le linteau de la porte pour entrer ou sortir, ou sa chaise avant de s'asseoir. Mais il ne faisait que réclamer plus de chandelles pour écrire, comme si la multiplication des lumières pouvait compenser l'obscurcissement de sa vision. « Il faut que j'écrive pendant que je puis encore voir, Magdalena », me disait-il

en levant vers moi un regard clignotant et douloureux, quand je m'aventurais à poser une main sur son épaule. Je savais, bien qu'il ne me l'eût pas dit, que la perspective d'être aveugle lui était plus cruelle que celle de la mort. Et je ne pouvais rien faire d'autre que m'écarter de lui pour pleurer et souhaiter perdre la vue à sa place, car, moi, je n'avais pas comme lui des œuvres à écrire.

Enfin, dans cette épreuve, vint un rayon d'espoir. Un fameux chirurgien anglais, qui avait acquis une grande réputation dans son pays pour avoir opéré des cas semblables à celui de Sébastien, arriva à Leipzig. Il s'appelait M. Johann Taylor. Immédiatement, des amis nous pressèrent de profiter de l'occasion et de nous confier à l'habileté de ce praticien qui, au moyen d'une opération, devait rendre à Sébastien la vue dont il jouissait autrefois. Sébastien commença par refuser; la dépense, le risque qu'il n'y ait pas d'amélioration le faisaient hésiter. Pourtant, tout le monde l'encourageait, à part moi, heureusement. Je pensais, en effet, qu'il fallait le laisser prendre seul sa décision. Puis le mot opération en relation avec les yeux, ce don si délicat de Dieu, me faisait frémir; mais nos amis insistèrent tant, répétant que la présence de M. Taylor à Leipzig était une

opportunité dont il fallait absolument profiter, que Sébastien céda à ce qui semblait de bons conseils. M. Taylor lui promit d'ailleurs les meilleurs résultats.

Un beau jour, le chirurgien vint donc avec ses instruments et se mit à travailler dans les yeux de mon Sébastien. Celui-ci ne disait pas un mot, mais je voyais ses mains crispées devenir blanches et j'avais l'impression qu'on serrait mon cœur dans un étau. Puis on lui mit des bandages sur les yeux. Mais, lorsque après quelque temps on les enleva, loin d'être améliorée, sa vue fut pire qu'avant. Taylor estima qu'une autre opération s'imposait. Elle fut faite, mais eut comme résultat de rendre mon mari tout à fait aveugle. Ah ! mon Dieu, j'éprouve encore l'angoisse de cela ! Cependant, lorsque ce qui était le plus à craindre fut arrivé, Sébastien montra une patience extraordinaire. Loin d'être aussi calme que lui, je pleurais à côté de son lit. Il posa sa main sur ma tête et dit : « Nous devrions être heureux de souffrir un peu ; cela nous rapproche de Notre-Seigneur, qui a tant souffert pour nous. » Après un moment, il me demanda de lui lire dans le livre de Tauler le second sermon pour l'Epiphanie dans lequel il y avait un passage dont il se souvenait et qu'il désirait entendre à nouveau pour notre consola-

tion à tous deux. *Que mes yeux soient dans ma tête, Dieu, notre Père céleste, l'a voulu de toute éternité; si maintenant ils me sont enlevés, si je deviens aveugle ou sourd, c'est que notre Père céleste l'aura également prévu et en a décidé ainsi de toute éternité. Ne dois-je pas alors ouvrir mes yeux et mes oreilles intérieures et remercier Dieu que sa volonté éternelle se soit accomplie en moi? Comment pourrais-je en être triste? Il en va ainsi de toute perte, celle d'amis, de fortune, de réputation et de tout ce que Dieu nous donne en partage; tout doit servir à te préparer et à t'aider à atteindre la vraie paix.*

Mais les souffrances de Sébastien ne se limi-

tèrent pas à la seule perte de sa vue. On le traita en effet au moyen de drogues et de saignées si puissantes (je veux croire qu'elles étaient nécessaires) que sa forte santé se brisa. Bien qu'il vécût encore quelques mois, il ne se sentit plus jamais bien.

Pourtant, durant ces dernières semaines, une grande et profonde sérénité descendit sur lui. Loin de craindre la mort, il l'avait souhaitée toute sa vie, car elle lui apparaissait le véritable accomplissement de toute existence. C'est le sentiment qui inspira sa musique. Il n'écrivit jamais de plus belles mélodies que lorsqu'une cantate exprimait la pensée de la mort et du départ de ce monde. Les hommes dans lesquels ne vit aucun génie ne peuvent comprendre combien la vie de tous les jours apparaît à un homme comme Sébastien un asservissement de ses pouvoirs. Je crains de ne l'avoir pas complètement réalisé moi-même tant que Sébastien vécut. Il n'en parlait jamais, car nous étions heureux ensemble et il était toujours très occupé. Par éclair, je prenais pourtant conscience que le plus grand espoir de sa vie était de mourir pour rejoindre le Sauveur, qu'il aimait si profondément. Autrefois ce désir m'effrayait et m'attristait. Si je pouvais, je m'efforçais de ne pas y penser. Mais, depuis qu'il s'en est allé

et que je passe mon temps à penser à son caractère, à son art et à ses paroles, depuis que je m'efforce de me souvenir du temps passé, je me rends compte que la mort signifiait pour lui une plus grande liberté. Son génie, qui ne pouvait s'exprimer pleinement ici-bas, s'épandrait enfin dans les espaces célestes.

Dans l'une de ses cantates, il transcrivit lui-même ces mots de Neumeister : *Sois la bienvenue, dirai-je*. Quelle triste et douce mélodie il composa dans une autre, sur ces mots : *Frappe donc, heure si désirée*. Et quel désir exprime encore la merveilleuse cantate : *Mon Dieu très aimé, quand donc mourrai-je?* Les paroles ne sont pas de Sébastien, mais la musique, dans laquelle il exprime son âme la plus profonde et la plus sincère.

O mon mari, mon grand homme, qui chante maintenant devant le Seigneur du Ciel!

La cécité elle-même ne l'empêcha pas de travailler jusqu'à la fin. Il se faisait aider par son ancien disciple, devenu son gendre, Christoph Altnikol, et par un nouvel élève, plus jeune, Johann Gottfried Muthel, qui vivait alors avec nous.

Incapable de se reposer, il ne perdit pas une minute du temps si court qui lui restait à vivre. Il revoyait ses dix-huit grands chorals pour orgue

lorsque ses dernières forces l'abandonnèrent. Les chaleurs de juillet l'avaient beaucoup éprouvé. Ses douleurs et sa faiblesse ne lui permirent plus de quitter le lit. Avec quelle acuité je me souviens de tous les détails de ses dernières heures, de ses dernières minutes ! Il souffrait tant depuis plusieurs jours que je l'avais veillé trois nuits consécutives. « Nous qui voyons, pensais-je, ne pouvons nous représenter les souffrances de celui qui vit dans l'obscurité complète. » Enfin, Dieu, dans sa bonté, lui envoya quelque soulagement. Sébastien m'assura, ce soir-là, qu'il pourrait dormir et me supplia d'aller prendre du repos. Il passait ses chères mains sur mon visage, insistait : « Je sens combien tu es fatiguée. Va dormir, pour moi. »

Je le quittai donc pour aller m'étendre dans une autre chambre. Notre cher gendre Christoph (Friedemann et Emanuel étaient absents) me promit de le veiller. Il me raconta, le lendemain, que Sébastien, après être resté pendant une heure si tranquille qu'il le croyait endormi, s'était soudain soulevé dans son lit en s'écriant : « Christoph, va chercher du papier, j'ai de la musique dans la tête, je voudrais que tu l'écrives pour moi ! » Christoph s'était précipité sur une feuille, une plume d'oie et un encrier, puis, assis au chevet de mon mari, s'était mis à écrire sous sa dictée. Ce

travail terminé, Sébastien avait laissé retomber sa tête avec un soupir en murmurant, si bas que Christoph put à peine le comprendre : « C'est la dernière musique que je ferai dans ce monde. » Puis il s'était endormi quelques heures, pendant lesquelles ses souffrances semblaient l'avoir quitté.

Quand je revins, au moment du lever du soleil, Christoph me montra le manuscrit. « Regarde, me dit-il, comme c'est beau ! *Je me tiens devant ton trône*. Comme son âme lutte contre la douleur et l'obscurité, comme l'adorable et sereine mélodie apparaît telle une lueur dans les ténèbres et s'élève jusqu'à la lumière céleste ! »

Mais les larmes m'empêchaient de lire la partition. Je regardai le visage de Sébastien qui reposait sur l'oreiller, puis le manuscrit, et je sentis que c'était son dernier chant. Retenant mes sanglots afin de ne pas l'arracher à son sommeil paisible et béni, je marchai jusqu'à la fenêtre, écartai légèrement les rideaux et contemplai le soleil qui commençait à colorer le ciel.

Je ne sais combien de temps je restai là, éprouvant une sensation à la fois misérable et glorieuse. Je l'entendis enfin qui m'appelait : « Magdalena, ma chérie, viens près de moi. » Frappée par l'étrange frémissement de sa voix, je me retournai. Christoph s'en était allé, j'étais

seule avec lui. Je me précipitai vers le lit. Ses yeux étaient ouverts ! Il me regardait, il me voyait ! Ses yeux si rétrécis, si fermés par la souffrance et par l'effort, s'ouvraient avec un éclat douloureux !

Le retour de la vue quelques instants avant la mort fut le dernier bienfait que Dieu devait lui accorder. Il vit encore une fois le soleil, ses enfants et moi-même, il vit son petit-fils que Lieschen avait amené et qui portait son nom. Je lui tendis une belle rose rouge et son regard se fixa sur la magnifique couleur. « Mais, dit-il, il existe de plus belles choses où je vais, Magdalena, de plus belles couleurs, de la musique que nous n'avons jamais entendue ni toi ni moi, dont nous n'avons pu que rêver, et enfin... le Seigneur lui-même. »

Il reposait tranquillement, tenant ma main dans la sienne et contemplant la Vision qui avait toujours été la lumière de sa vie, la Vision du Dieu tout-puissant qu'il avait servi si fidèlement dans son œuvre.

Bientôt, il devint évident que la fin approchait. « Faites-moi un peu de musique », dit-il alors que nous nous agenouillions autour de son lit, chantez-moi quelque chose de beau sur la mort, car mon heure est venue. » Un moment, angoissée, je me demandai ce que nous choisirions. Quelle

musique terrestre devions-nous faire sonner à ces oreilles si proches d'entendre celle du ciel? Mais Dieu m'inspira et j'entonnai le choral : *Tous les hommes doivent mourir*, sur lequel il avait composé un prélude si émouvant pour le *Petit Livre d'Orgue*. Les autres se joignirent à moi jusqu'à ce que les quatre parties fussent complètes. Comme nous chantions, une grande paix apparut sur le visage de Sébastien. Il était au-delà des misères de ce monde.

Ce fut le mardi soir 29 juillet 1750, à huit heures et quart, qu'il mourut. Il avait soixante-cinq ans. Le vendredi matin, son service funèbre fut célébré à l'église Saint-Jean de Leipzig. Du haut de la chaire, le pasteur prononça ces paroles. « Il s'est endormi doucement et saintement en Dieu, le très capable et très honorable M. Jean-Sébastien Bach, compositeur de la cour de Sa Majesté royale de Pologne et de Son Altesse le prince de Saxe, maître de chapelle du prince d'Anhalt-Cœthen et cantor de l'école Saint-Thomas. Selon l'usage chrétien, son corps a été aujourd'hui confié à la terre, au cimetière de Saint-Thomas. »

Mais, plus intensément que les paroles du pasteur, j'écoutais dans mon cœur celles de ce choral que Sébastien avait mises en musique sur son lit de mort :

Je me tiens devant ton trône, mon Dieu,
Moi qui suis tout entier entre tes mains.
Tourne vers moi ta face pleine de pitié
Et ne me retire pas ta grâce.

Ainsi finit l'histoire de la vie de Jean-Sébastien Bach. La tâche que m'avait proposée Caspard Burgholt d'écrire, aussi clairement que je m'en souviens, l'histoire de la vie et des œuvres de mon mari, cette tâche qui me fut durant des mois un puissant réconfort est terminée. Et, parce qu'elle est terminée, j'ai l'impression que ma propre vie est proche de sa fin. Je n'ai plus aucune raison d'être ici-bas : ma véritable existence a disparu avec Sébastien et je prie Dieu chaque jour pour qu'il veuille bien, dans sa bonté, me retirer de cette demeure des ombres et me faire rejoindre mon mari, qui, dès notre première rencontre, fut tout pour moi. Le temps me dure loin de lui.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER

Où l'on verra le maître de chapelle Jean-Sébastien Bach, jouant de l'orgue, confondu avec saint Georges, son unique auditrice s'enfuir toute tremblante de l'église et comment la jeune Magdalena devint la femme du grand musicien. 7

CHAPITRE II

De la jeunesse de Sébastien à Eisenach, Lunebourg et Arnstadt, de son premier mariage à Mulhausen, de sa vie à Weimar et à Cœthen. 27

CHAPITRE III

Du caractère religieux de Sébastien, de mon mariage, de mon petit cahier, de la perfection du doigté, de Sébastien père et professeur, du Clavecin bien tempéré *et de ce qui m'arriva pour avoir trop aimé les fugues.* 69

CHAPITRE IV

Comment Sébastien s'installa à Leipzig, comment il devint le maître de l'orgue et le « fameux Bach », comment il composa les cantates et les motets et comment, malgré querelles et vexations, il continua inlassablement à créer et à enseigner. 97

CHAPITRE V

De la vie et de la mort de nos enfants, de la renommée de Sébastien à Leipzig et ailleurs, de sa longue querelle avec le recteur Ernesti. 169

CHAPITRE VI

De l'universalité de sa musique : des Cantates *profanes aux* Passions 205

CHAPITRE VII

*Du mariage de notre fille, de la visite au roi de Prusse, de l'*Offrande musicale *et de l'*Art de la Fugue, *des dernières épreuves de Sébastien et de sa mort* 221

Ce livre
LA PETITE CHRONIQUE
D'ANNA MAGDALENA BACH
illustré par René Péron
est le dix-neuvième
de la
COLLECTION
SUPER-1000

★

Il a été imprimé
sur les presses
de G. Maillet et Cie
à Saint-Ouen

Dépôt légal n° 1249 - 3e trimestre 1964

Janvier 1965